124
Ciné fantastique
MAD MOVIES

MISSION TO MARS
Le big bang de
Brian De Palma

HYPNOSE
Le Grand Prix
de Gérardmer

X-MEN
Super-photos
pour super-héros

FAUST
Le mythe à
la sauce comics

RESIDENT EVIL 3
Le jeu gore de
chez gore

SCREAM 3

Le retour du «mask murderer» !

pagne : 700 Pts
gique : 180 FB - Suisse : 8 F
nada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 124 - 25,00 F - RD

IMPACT
CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO
84

AMERICAN PSYCHO

Bateman returns !

GEORGE CLOONEY

Carrière d'une tête brûlée

BUFFY & ANGEL

LE DIVORCE !

SARAH MICHELLE GELLAR S'EXPLIQUE

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 84 - 25,00 F - RD

Mad Movies

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.dual.net./mad

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

Numéro 124

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Alex Benjamin
Marc Bruimaud
Cédric Delelée
Cyrille Giraud
Stéphane Moïssakis
Alexandre Nahon
Bertrand Rougier
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Les Z-Men

Photogravure
Start Plus

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mars 2000

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Manuel Attali, Julie Borzakian, Daniel Bouteiller, Cat's, Carole Chachuat, Alain de Charte, Valeria Ciezar, Diane de Domecy, Priscille Demoly, Sandra Fernandez, Filmax, Sylvie Forestier, Laura Gouadain, Laurence Granec, Christophe Jouvet, Christophe L., Anne Lara, Clotilde Lecuiller, Nathalie Le Nerze, Fabrice Leroy, Fanny Louie, Bruno Maccarone, Caroline Maille, Emile Maison, Caroline Maréchal, Dany Martin, Floriane Mathieu, Laurent Maupas, Karine Ménard, Elisabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Vincent Monney, Céline Petit, Alexis Rubinowicz, Jonathan Sayada, Jean-Pierre Vincent, Emma Voltz, David Waldman

Sommaire

Scream 3

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage
La Ligne Verte, Carnivale, L'Extra Terrestre.

14 - Mission to Mars
Ça devait bien arriver un jour : Brian De Palma est parti dans les étoiles. Et plus précisément sur Mars pour une mission dont on espère qu'elle ne sera pas impossible. Avant-première de ce blockbuster qui promet de percer le mystère de la planète rouge.

20 - Faust
Brian Yuzna, l'un des meilleurs artisans entièrement dévoués au genre horrifique, adapte un comics hardcore en même temps qu'il revisite le mythe de Faust. Comme toujours avec Yuzna, ce sera gore, un brin pervers... et très rigolo ! Interview du coupable.

24 - Hypnose
Le seul tort du Grand Prix de Fantastic'Arts 2000 est de sortir sur les écrans après **Sixième Sens**. Tournés parallèlement, **Hypnose** et **Sixième Sens** ouvrent une porte entre le monde réel et l'au-delà, mais il serait fort dommage de condamner le deuxième film de David Koepp sur ces seules similitudes : il vaut bien mieux.

28 - Heavy Metal : F.A.K.K.2
La suite de **Métal Hurlant**, dessin animé culte depuis maintenant 20 ans. Kevin Eastman, le créateur des Tortues Ninja, fan du magazine de SF français créé entre autres par Jean-Pierre Dionnet, rêvait depuis longtemps d'un nouveau long métrage. C'est chose faite, et plutôt avec succès.

30 - Stuart Little
Après **Babe** et ses choristes, **La Souris** et son Mickey flingueur, **La Ligne Verte** et son rongeur centenaire, Stuart Little (scénario de M. Night **Sixième Sens** Shyamalan) prouve que le «film de souris» est très en vogue en ce moment à Hollywood. Etonnant, non ?

32 - Les Frères Quay
A l'occasion de la sortie de leurs courts métrages, rencontre avec les Frères Quay, génies de l'animation image par image sur lesquels la mode n'a aucune prise.

34 - Scream 3
Inspiré des événements survenus dans **Scream 2**, le tournage de **Stab 3** est perturbé par une série de meurtres inexpliqués. Appelée en renfort à Hollywood, Sidney Prescott se doute que le «masque» frappe à nouveau. Tout le monde l'affirme, à commencer par Wes Craven : avec **Scream 3**, la trilogie horrifique-sitcomesque de Kevin Williamson est terminée. Faut-il les croire ?

42 - L'homme Bicentenaire
Une adaptation d'un roman d'Isaac Asimov ? Avec Robin Williams ? Par le réalisateur de **Maman, j'ai Raté l'Avion** et **Madame Doubtfire** ? Incroyable mais vrai ! Ce qui s'annonçait comme un film désastreux sonne comme la rédemption de Chris Columbus (petite, la rédemption quand même).

44 - DLP Cinema : La projection numérique
On a appris à se passer du vinyle, on est en train d'apprendre à se passer des disquettes, on apprendra bientôt à se passer de la pellicule. Alors qu'une grande salle parisienne diffuse déjà **Toy Story 2** en numérique, deux pages pour être à la pointe de la technologie (au moins dans les dîners mondains !).

46 - Vidéo et Débats

52 - Fantastic Guide

54 - Jeu Vidéo

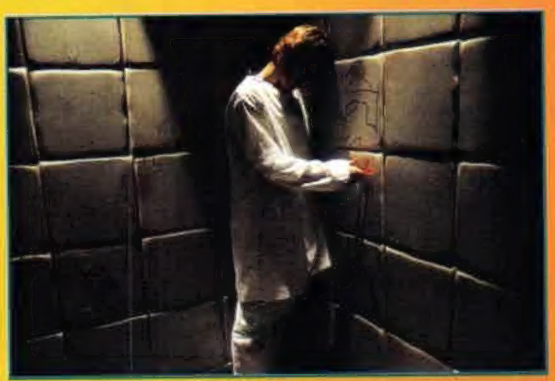
60 - Mad'gazine

62 - Rayon Laser

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Mission to Mars

Hypnose



Faust

Interview de Sarah Michelle Gellar, le guide des épisodes de la série **Angel**, **Les Rois du Désert**, *la carrière de George Clooney, le choc* **American Psycho** *et plein d'autres bonnes choses dans IMPACT n°84. Actuellement disponible en kiosques et à la librairie Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris.*

NOTULES LUNAIRES

■ Dans **Nostradamus**, l'inspecteur Michael Nostrand est chargé d'enquêter sur des morts par combustion spontanée, travail pour lequel il est assisté par la parapsychologue Lucy Hudson. Ils découvrent que ces décès sont liés à une conspiration menée par une secte appelée le Sixième Ordre. Précipité on ne sait trop comment dans la France du XVIème siècle, Michael y rencontre Garamond, gourou de la secte, et apprend que celui-ci maîtrise le processus de voyage dans le temps grâce à une machine conçue par Léonard De Vinci. La Font, un ennemi de la secte, révèle alors à Michael Nostrand qu'il n'est autre que Nostradamus et qu'il est le seul à pouvoir éviter l'Armageddon que souhaite provoquer le Sixième Ordre. Un peu troublé par sa véritable identité, mais néanmoins décidé à agir, Michael revient dans le présent afin de sauver le monde mais s'aperçoit qu'à l'exception de Lucy, plus personne ne le connaît... Produit par *Regent Entertainment*, **Nostradamus** est réalisé par Tibor Takacs, à qui l'on doit notamment **Lectures Diaboliques**, et est interprété par Rob Estes (les séries *Les Dessous de Palm Beach* et *Melrose Place*), Joely Fisher (**Inspecteur Gadget**) et Finton McKeown.

■ Produit par Roger Corman pour sa société *New Horizons*, **The Coroner** se penche sur les activités du docteur Leon Uraski, un médecin légiste tellement zélé qu'il s'arrange pour que les cadavres arrivent sur sa table d'opération avant même qu'ils ne lui soient amenés. En d'autres termes, ce n'est pas vous qui allez à lui, mais c'est lui qui vient vous chercher afin de pratiquer ses autopsies. Peu importe que le corps soit refroidi ou encore en vie. Sous la direction du débutant Juan A. Mas, Jane Longenecker et Dean St. Louis se partagent l'affiche de cette version médico-légale du **Dentiste** de Brian Yuzna.

EDITORIAL

Il y a tout juste un an (c'est-à-dire presque un siècle), je reprochais aux media leur silence à l'égard de Gerardmer, dernier festival de cinéma fantastique en France, et surtout envers son palmarès au terme de la manifestation. C'est dire si cette année je me tenais prêt comme un fou pour juger des progrès en la matière. Eh bien, peine perdue, dites donc. D'une part mon antenne TV, hors service depuis fin 99, refusa toute assistance (reportez-vous au n° 123, oui, ben achetez-le !), et de toute façon les copains dument équipés n'en savaient pas davantage pour m'en dire un peu plus (!). Car dans l'art de bien informer, ce qui compte c'est un minimum d'informations, bien entendu. En clair, je vais aux nouvelles et je vous donne le résultat des courses aussitôt de retour, promis juré. Rendez-vous à la fin de ce texte.

C'est assez dire si après tant d'années et tant de preuves de ses possibilités artistiques, le Fantastique reste ignoré en France en tant que cinéma de genre et n'attire la presse qu'à la faveur de ses succès au box-office (effectifs ou bien annoncés, les deux coïncident le plus souvent), mais jamais en raison de sa créativité et de son originalité. Partant de là, les œuvres les mieux célébrées ne sont pas toujours les meilleures et l'année 1999, à quelques exceptions près (**Cube**, **Matrix**, **Le Projet Blair Witch**...), malgré leur titre attractif ou leur promo insistante, ont révélé plus de déceptions que de bonne surprises : **Hantise**, **Star Wars 1**, **Mystery Men**, **Wild Wild West**, **The Faculty**, **Le Fantôme de l'Opéra** (revisité façon Dario Argento), **Souviens-Toi l'Eté Dernier 2**, etc... Des films jouant la plupart du temps sur les codes et conventions du cinéma fantastique pour les caricaturer ou bien les détourner de leur pouvoir transgressif initial. Mais l'excès dans un sens entraîne irrésistiblement un retour de manivelle dans l'autre sens et l'on note déjà une inversion de tendance avec des titres comme **Sixième Sens**, **Sleepy Hollow**, et bientôt sur nos écrans **Hypnose**, **La Ligne Verte**, **Los Sin Nombre** (**The Nameless**) et **L'Homme Bicentenaire**. Des œuvres sacrifiant davantage à l'émotion, parfois d'un sérieux stupéfiant (**Sixième Sens**), après des ribambelles de pochades au second degré clignant de l'œil de manière éhontée à l'adresse du plus large public.

Pour l'instant, l'événement le plus attendu reste bien sûr la sortie prochaine de **Scream 3**, dont le score aux Etats-Unis laisse doucement rêveur : pas loin de 100 millions de dollars en à peine un mois d'exploitation. Un contre exemple pourtant manifeste du «retour au sens» décidément à la mode, et même dans notre propre *Courrier des Lecteurs*. Car d'abord la série des **Scream**, indépendamment d'une certaine réflexion sur la peur au cinéma, parodie le genre pour en souligner l'aspect typiquement «fête foraine» et costume de carnaval dans un exercice de distanciation où les protagonistes comptent sur leur cinéphilie pour échapper au(x) tueur(s) et n'hésitent pas à citer des références bien précises. Ensuite, dans la mesure où le troisième volet sacrifie encore davantage à la comédie, malgré quelques meurtres bien sanglants ponctuant le métrage environ tous les quarts d'heure. Encore une fois, **Scream 3** ne risque-t-il pas de plaire surtout à ceux qui méconnaissent le vrai cinéma fantastique ? Réponse le 19 avril prochain.

Jean-Pierre PUTTERS

Palmarès de Gerardmer 2000

Grand prix du Festival : **Hypnose**, de David Koepp.
Prix Spécial du Jury, *Prix de la Critique* et *Prix du Public* : **Los Sin Nombre**, de Jaume Balaguero.

■ Kari Wuhrer, Jennifer Rubin, Leo Rossi et le has been Miles O'Keefe sont les interprètes principaux de **Fatal Conflict**, produit et réalisé par Lloyd A. Simandl pour sa société *North American Releasing*. L'histoire se passe dans le futur à Los Angeles, à une époque où l'humanité s'est étendue bien au-delà des frontières terrestres. Un monde que les terroristes Conrad et Carla Nash sont décidés à détruire en faisant s'écraser un vaisseau spatial sur Hollywood. Le gouvernement charge alors une jeune femme de les stopper. Mais c'est sans compter sur la jalousie de Carla Nash, qui apprécie modérément que son frère Conrad ne soit pas insensible au charme de leur ennemie...

THE PROPHECY OF THE TIGER

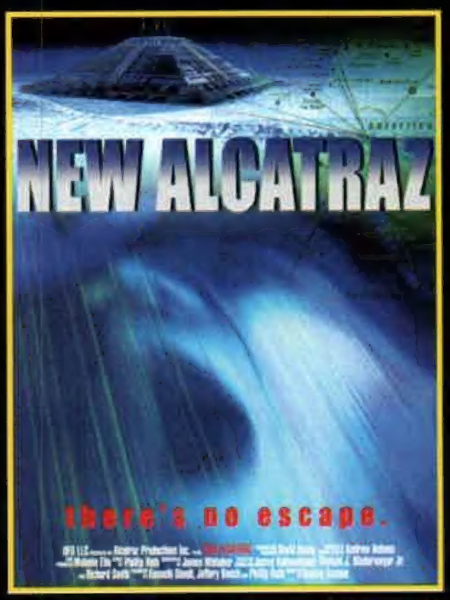
Le nom de Francis Ford Coppola aurait-il été vendu aux enchères ? Déjà présent au générique de **Sleepy Hollow**, alors que de l'aveu de Tim Burton il n'aurait rien fait sur le film, voici qu'on le retrouve aujourd'hui dans les tréfonds du cinéma d'exploitation. La preuve, le voici crédité en tant que producteur sur l'affiche d'un certain **Prophecy of the Tiger** de Colin Budds, qui s'annonce comme la série Z la plus hilarante de l'année dans sa tentative de réactualiser le mythe de Jekyll et Hyde en l'intégrant à la culture asiatique. Parti en lune de miel à Hong-Kong, le docteur Henry Jekyll (Adam Baldwin) et son épouse sont pris sous les feux croisés d'une guerre des gangs qui cause la mort de la jeune femme. Mutilé et brûlé au dernier degré, Jekyll parvient à s'en tirer grâce aux bons soins du Docteur Chau (un spécialiste des brûlures, donc). Une fois remis sur pied, il change son nom en Edward Hyde afin de se venger et d'oublier son passé douloureux. Usant des potions qui ont permis sa guérison, il prépare une mixture qui fait de lui une créature mi-homme mi animal, au physique effrayant et à la rage décuplée, dont il canalise l'énergie meurtrière par un entraînement rigoureux aux arts martiaux. C'est alors qu'il découvre que son arrivée à Hong-Kong avait été prédite par une ancienne prophétie et qu'il est en train de devenir le Tigre Blanc, un guerrier mythique voué à la lutte contre le crime. Hyde n'a plus alors d'autre choix que de se soumettre à son glorieux destin, faisant de sa vengeance personnelle une véritable croisade contre les forces du Dragon, la source du mal absolu.

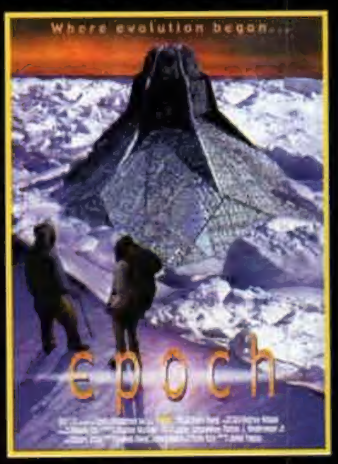
Avec ses figurants aux tronches patibulaires armés jusqu'aux dents et ses effets spéciaux rudimentaires, il y a fort à parier que cette adaptation très libre du roman de Robert Louis Stevenson n'entretienne que de très lointains rapports avec la série de relectures des grands mythes du Fantastique entamée par Coppola avec **Dracula** et **Frankenstein** !

Un justicier jusqu'ici ignoré des adaptateurs de Robert Louis Stevenson : l'homme-tigre !

The Prophecy of the Tiger.
Les influences croisées du Dr. Jekyll, du Ninja Blanc et de ***Re-Animator****.*

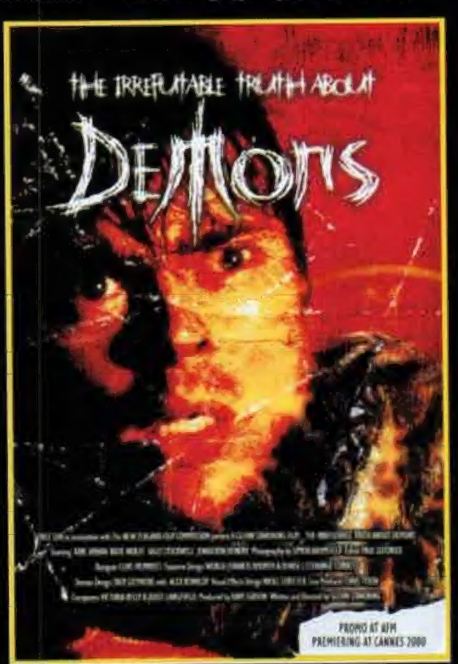
■ *United Film Organization*, autrement dit *UFO*, lance deux productions dont l'action se déroule sur la banquise. D'abord **New Alcatraz** de Rodney Rosene, qui nous emmène dans une gigantesque prison installée en Antarctique où a été enfermé Yuri Breshcov, un ex-archéologue devenu criminel de guerre et capturé alors qu'il était en vol dans un avion chargé de missiles nucléaires. Lors de travaux dans les sous-sols de la prison, Breshcov met à jour une créature vieille de cinquante millions d'années, le Raptor Para Arian, qui terrorisait la banquise lorsqu'elle n'était encore qu'une jungle touffue. Le monstre ne tarde pas à s'échapper et à massacrer tout ce qui se trouve sur son passage, tandis que la direction contacte Robert Trenton, un ancien collègue de Breshcov, afin qu'il vienne l'aider à capturer la bête. Mais une fois sur les lieux, Trenton soupçonne vite son vieux camarade de lui cacher quelque chose…





Dans **Epoch**, confié à un certain James Pappan, Mason Rand, un expert en armement, accompagne Kasia Czaban, conseillère scientifique du Président, dans une exploration sur la banquise destinée à déterminer pourquoi l'activité sismique terrestre a brusquement augmenté de façon alarmante. Ils y découvrent Torus, une structure vieille de quatre millards d'années, pourvue de trois cents étages, abritant des températures solaires et d'où partent tous les océans. Y pénétrer n'est pas sans danger puisqu'on peut y mourir vaporisé ou vieillir de plusieurs années en quelques secondes. Pendant qu'à l'extérieur les catastrophes géologiques s'enchaînent, Mason et Kasia percent le secret de Torus, qui ne serait autre qu'une gigantesque machine à enregistrer l'évolution de l'humanité et capable d'agir sur celle-ci. En d'autres termes, Torus serait Dieu ! Ça tombe bien, on aurait des trucs à lui dire...

■ Produit et tourné en Nouvelle-Zélande, la terre de Peter Jackson et du petit nouveau Scott Reynolds (**The Ugly**), **The Irrefutable Truth about Demons** est le premier film de Glenn Standring, un ancien infographiste qui compte à son actif un court-métrage sélectionné à Cannes et plusieurs clips. Karl Urban (une star montante en Nouvelle-Zélande) y interprète Harry Ballard, dont la petite amie a été tuée par une horde de démons. Obsédé par la vengeance, Harry pénètre alors dans le milieu gothique underground de sa ville et rencontre la belle et mystérieuse Benny (Katie Wolfe), qui semble être sa seule alliée. Mais difficile de savoir, dans ce monde de ténèbres, si elle est son ange gardien ou tout simplement détraquée. Parti en quête de réponses, Harry va découvrir qui sont et d'où viennent les démons. Un voyage dans un univers particulièrement flippant, un visuel impressionnant, **The Irrefutable Truth about Demons** apparaît comme une expérience cinématographique fascinante.



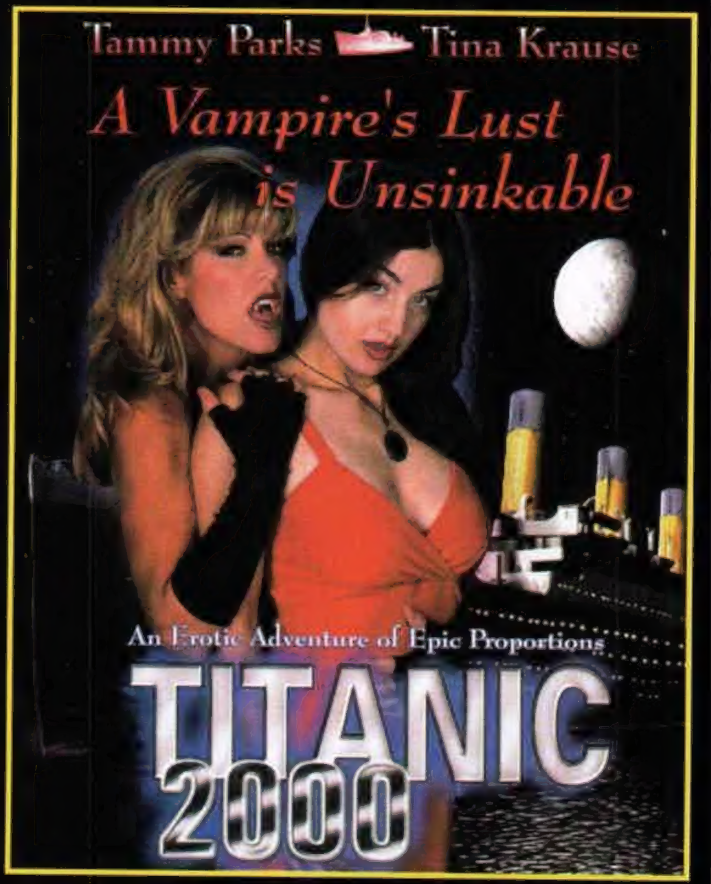
BATTLEFIELD EARTH

Quinze ans auront été nécessaires à John Travolta pour mener à bien son projet chéri : porter à l'écran *Terre Champ de Bataille*, le pavé de Ron L. Hubbard, écrivain et père fondateur de l'Eglise de Scientologie, dont Travolta est un membre actif et un de ses plus ardents défenseurs. Disposant enfin, après de nombreuses réécritures, d'un scénario solide signé Corey Mandell et d'un contrat de distribution avec la *Warner* sur le territoire américain, mais aussi d'un budget assez étriqué pour un space-opéra, **Battlefield Earth** a été confié à Roger Christian, réalisateur de seconde équipe sur **La Menace Fantôme**, mais aussi metteur en scène d'un intéressant **Nostradamus** avec Rutger Hauer. Il est en outre plutôt bien entouré puisque Patrick Tatopoulos cumule les postes, s'occupant à la fois des décors, des costumes et du design des créatures, fort de son expérience en la matière sur **Independence Day**, **Godzilla** et **Dark City**. Les créatures en question sont ici des extraterrestres de trois mètres de haut appartenant à la race des Psychlos qui, en l'an 2000, ont envahi la Terre et réduit l'humanité en esclavage. Mille ans plus tard, Johnny Goodboy Tyler (Barry Pepper, vu dans **Il Faut Sauver le Soldat Ryan**), un ouvrier chargé de convoyer de l'or terrien jusqu'à la planète Psychlo, rallie ses camarades et déclenche une révolte ayant pour but de libérer l'homme du joug alien. Face à cette résistance qui s'organise se trouve Terl, un officier Psychlo mégalomane et tyrannique. Un rôle que s'est octroyé John Travolta, arborant pour l'occasion un maquillage qui comprend crâne hypertrophié et perruque rasta ! Un look inédit également porté par son partenaire Forest Whitaker.
Tourné à Montréal, **Battlefield Earth** n'est pas encore sorti que *Warner* prévoit déjà une suite, qui se concentrera sur la deuxième partie du roman. Le film pointera le bout de son nez dans les salles américaines fin mai, soit à la même période que **Mission : Impossible 2**, **Gladiator** et **Dinosaurs**. Le succès est donc loin d'être assuré... Ceci dit, si les bénéfices doivent transiter par l'Eglise de Scientologie, on se fera une raison.

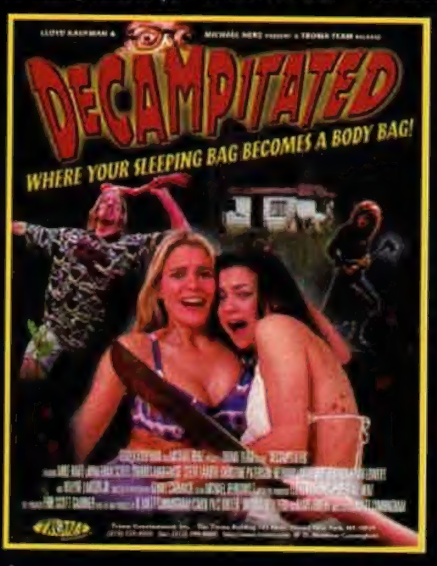
La Terre une nouvelle fois en danger, mais John Travolta (à gauche) veille ! Y'a des fois, on hésite à y croire...

■ **Peur Bleue** est à peine sorti qu'il fait déjà des émules. Ainsi, **Megalodon**, écrit et réalisé par Gary J. Tunnicliffe, nous emmène dans l'Atlantique Nord, près des côtes islandaises. C'est là que la firme pétrolière Nexecom Petrolum a installé Colossus, une plate-forme de forage équipée pour creuser à des profondeurs jamais atteintes. Une fissure pratiquée dans les abysses révèle alors l'existence d'un océan souterrain rempli de créatures préhistoriques, dont le Carcharodon Megalodon, ancêtre du grand requin blanc. Furieux d'avoir été dérangé et allergique aux odeurs d'essence, celui-ci s'attaque à Colossus. Nexecom fait alors appel à Jens Gunderson, un harponneur islandais dont la renommée a traversé les océans, afin de livrer bataille à ce monstre de onze tonnes, tandis que deux reporters s'introduisent sur les lieux...

■ Interprété par les voluptueuses Tammy Parks et Tina Krause, les nouvelles égéries de la série Z californienne, **Titanic 2000** propose enfin ce qui manquait cruellement au chef-d'œuvre de James Cameron : du sexe ! A son bord, Vladamina, une vampire lesbienne qui, avec l'aide de ses esclaves incubes, va semer la panique parmi des passagères aux cuisses accueillantes et à la foufoune humide (et l'affaire risque d'empirer si le bateau coule, bien évidemment !). Produit pour la vidéo par *Seduction 2000* (qui annonce également une version hot du **Projet Blair Witch**), cette parodie érotique se veut dans la tradition de **Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** et de **Frankenstein Junior**. Pas d'effets spéciaux numériques par contre, mais sans doute une bonne dose de silicone et d'hémoglobine !



■ Nouvelle production *Troma*, **Decampitated**, que réalise D. Matt Cunningham, nous entraîne dans les bois hantés de Decamp Acres, où sept amis ont décidé de séjourner pour les vacances. Débarque bien sûr un tueur qui se met à découper tout le monde. On fait confiance aux duettistes Lloyd Kaufman et Michael Herz pour avoir produit une parodie de slasher digne de ce nom, avec teenagers idiots et effets gore grotesques à l'appui, surtout que les phrases d'accroche (en VO, sinon c'est pas drôle) nous rassurent déjà un minimum sur le bon esprit mongolo volontairement adopté : «*We don't care if you screamed last summer, this summer you will be decampitated ! Where your sleeping bag becomes a body bag...*»



CLERMONT-FERRAND

Pour sa 22ème édition (du 4 au 12 février), le Festival de Clermont-Ferrand, qui a battu des records d'affluence (plus de 125.000 spectateurs en une semaine) et de programmation (environ 350 films présentés), a confirmé l'impressionnante diversité du court métrage mondial, sa faculté d'innovation et de recherche. Il a en outre offert aux amateurs d'univers décalés de purs moments de fantaisie... Les jeunes auteurs aiment le fantastique !

Créé en 1979 par l'association «Sauve qui peut le court métrage» (des passionnés visionnant plusieurs milliers de cassettes par an), le Festival de Clermont a prospéré au point de proposer aujourd'hui 135 films en compétition (nationale et internationale), des programmes invités (cette année, le cinéma africain), de nombreux hommages et rétrospectives recélant quelques raretés incontournables, des «cartes blanches» aux producteurs et distributeurs, des soirées «cinémathèque et universités étrangères», un Marché du Film couvrant une vingtaine de pays, le tout éclaté sur neuf lieux de projection, en une gymnastique horaire qui relève de la performance et conduit rapidement le festivalier à décrocher de toute réalité tangible.
Au sein de ce maelström d'images, la sélection française ne nous a pas épargné le défilé habituel des thématiques «nouvelle nouvelle vague», émois d'adolescents révoltés ou de petits bourgeois «gauchisants», description crue (souvent misérabiliste) des «problèmes de société» (précarité, immigration, beaufitude et racisme), pensums plombants qui alimentent la manne apparemment inextinguible du «film à message». Histoire d'être honnête, retenons deux titres assez émouvants, caractérisés par un point de vue, une mise en scène sensibles et affirmés, **Adolescents** de Valérie Minetto (moins construits, dans une veine similaire, que **Petites** de Noémie Lovsky, découvert il y a peu), et **Un Petit Air de Fête** d'Eric Guirado, qui contient de beaux moments de fraternité. Signalons surtout une perle (scandaleusement absente du palmarès), **Un Château en Espagne** de Delphine Gleize, dont l'argument limpide (une jeune femme rendant visite à sa grand-mère se trouve confrontée aux effets de la dégénérescence) est prétexte à une succession de saynètes à la fois vives et profondes, enchaînées avec une liberté de ton confondante. Sans vouloir tenir des paris, une future «grande cinéaste» est née.

En parallèle de ce courant convenu, le court métrage français nous a une nouvelle fois prouvé que les œuvres d'imagination peuvent exister dans nos contrées, même si le passage au «long» (paradoxe décourageant) ne confirme guère cette inclinaison. **Hot Dog** de Laurent Baffie (oui, Laurent Baffie !) a ouvert la fête, avec une parodie hilarante (très efficace par son montage) des turpitudes domestiques, entièrement jouée par... des chiens ! A relever ensuite **Au Bout du Monde** (Konstantin Bronzit) et **Le Puits** (Jérôme Boulbès), deux merveilles d'animation aux climats évocateurs, **Psy-show** (Marina de Van) ou comment déstabiliser un client dépressif à l'aide d'un fauteuil baladeur, **Le Vol de la Mouche Tsé-tsé** (Guillaume Georget), dans lequel un expilote de chasse paralysé tente d'anéantir une mouche à l'aide d'un avion téléguidé pour finir par se détruire lui-même, **Le Fétichiste** (Nicolas Klein), variation «à la Truffaut» où l'obsession érotique déforme le réel et le transfigure, **De la Confiture aux Cochons** (Frédéric Jolfre), premier film atypique contant d'une manière décontractée une savoureuse histoire d'échangisme entre un couple de paysans et des extraterrestres, **Le Taxi** (Gabriel Mamruth), modèle de suspense crispant ne débouchant sur rien, sans oublier l'un des films les plus maîtrisés du festival (lui aussi ignoré par le Jury !), **HLA Identique** (Thomas Briat) qui, en un cinémascope somptueux, explore l'éphémère des destinées suspendues entre vie et mort, sur fond de transplantation d'organes.
Les étrangers n'ont pas été de reste, offrant plusieurs films plastiquement superbes : **Claire** (Michal Fazlejev, Pologne), ésotérique histoire d'amour high tech entre trois chercheurs d'or dans un laboratoire contaminé, **La Comtesse de Castiglione** (David Lodge, Royaume Uni), petit bijou expérimental, film de foire zarbi et flamboyant (prix *Canal + International* — ne ratez pas sa prochaine diffusion), et surtout **Herd** (Mike Mitchell, USA), ahurissante parodie d'**E.T.** bricolée par un copain de Spike Jonze admirateur de John Landis, hommage fervent à la série Z et à la culture gonzo ; si l'on avait dû décerner un «Prix *Mad*», il l'aurait obtenu haut la main (ce joyeux drille a d'ailleurs avidement embarqué mon dernier numéro de *M.M.*, c'est dire s'il a du goût !).

De la Confiture aux Cochons

Le Taxi

Le Vol de la Mouche Tsé-tsé

Hommages et rétrospectives auront permis de visionner quelques pellicules précieuses fort réjouissantes : deux Dave Fleischer mythiques et croquignolets (**Superman** et **Popeye contre Sindbad**), un Félix le Chat fantasmagorique de 1928, les premiers courts de Mathieu Kassovitz (**Cauchemar Blanc** d'après Moebius) et Gérard Krawczyk (**Toro Moreno** d'après Régis Franc), le film de fin d'études (1973) de Robert Zemeckis (**Field of Honor**, réadaptation brutale d'un vétéran du Vietnam à la vie civile, dont on espère qu'une chaîne aura la bonne idée d'en assurer la diffusion), et, cerise sur le gâteau, l'intégrale des courts métrages de Paul Paviot, immortel auteur (entre autres) de **Torticola contre Frankensberg** (1952), loufoquerie surréaliste définitivement décalée où, sur une musique de Joseph Kosma et dans des décors d'Alexandre Trauner (tout de même !), le monstre (Michel Piccoli affublé d'un masque caoutchouteux) se fait gronder par la gouvernante du docteur fou parce qu'il est encore allé manger les morts et que ça va lui donner des petits boutons !
Bref, sans nous étendre sur un palmarès qui, façon festival de Cannes 99, a récompensé le «poids des idées» plutôt que le «choc des images» (et le cinéma dans tout ça ?), nous ne pouvons qu'encourager nos lecteurs curieux à visiter Clermont-Ferrand l'année prochaine, du 26 janvier au 3 février 2001. Fantastique, science-fiction et merveilleux y occupent toujours une place de choix.

Marc BRUIMAUD

Véra Norman et Michel Piccoli dans Torticola contre Frankensberg.

THE CROW : SALVATION

Malgré le bide retentissant de **The Crow : La Cité des Anges**, *Miramax* ne lâche pas le filon et lance un troisième opus inspiré du comic-book de James O'Barr, l'objectif étant bien entendu de renouer avec le succès et la qualité de l'original, réalisé par Alex Proyas. Toujours à la barre de la production, Edward Pressman s'estime confiant, d'autant plus que le créateur du personnage aurait beaucoup apprécié le scénario, ce qui n'était pas le cas pour le précédent. Confiée à Matt Greenberg (**Halloween : 20 ans après**) et Chip Johansson (la série *Millennium*) après que le chanteur Rob Zombie ait été écarté du projet, l'histoire reprend plus ou moins le schéma habituel. Alex Corvis (Eric Mabius, aperçu dans **Sexe Intentions**) est accusé à tort du meurtre de sa fiancée. Jeté en prison, il est exécuté sur la chaise électrique et revient d'entre les morts pour se venger, aidé par Erin (Kirsten Dunst, au générique de **Small Soldiers**), la petite sœur de sa défunte bien aimée. Ils devront faire face à un officier de police corrompu interprété par Fred Ward.

Si **The Crow : Salvation** semble prometteur, c'est que l'accent est mis sur le romantisme noir et que la mise en scène est assurée par Bharat Nalluri, cinéaste anglais d'origine indienne à qui l'on doit déjà deux thrillers de très bonne facture, **Downtime** et **Killing Time**. Nalluri cite en outre parmi ses références les noms de James Whale, Hitchcock et Clive Barker. Rien que ça ! L'attraction de **The Crow** étant liée à des choix musicaux bien précis, on retrouvera sur la bande-son des pointures du rock industriel gothique, tandis que le compositeur Graeme Revell cède sa place à Marco Beltrami (**Scream**).

La sortie est prévue pour fin mars aux Etats-Unis, en attendant un éventuel quatrième volet situé à l'époque médiévale que pourrait diriger Simon Hunter, réalisateur de **The Lighthouse**, un thriller fantastique orienté film d'action.

*The Crow : Salvation. Un nouveau revenant : Eric Mabius (**I Shot Andy Warhol**, **Black Circle Boys**...).*

■ **L.I.N.X** s'intéresse à la découverte par le gouvernement américain de trois artefacts extraterrestres enfouis sous notre sol. Chacun d'eux a le pouvoir de manipuler le temps, de différente manière et dans des proportions variées. Mis ensemble, ces objets pourraient bouleverser le futur de l'humanité avec des conséquences dévastatrices. Le gouvernement décide donc de les cacher loin les uns des autres, mais deux d'entre eux sont volés par un groupe de scientifiques renégats. Le troisième artefact atterrit malencontreusement dans une petite ville où il est retrouvé par deux habitants qui vont devoir faire face aux agents du gouvernement désirant s'en emparer. Ecrit et réalisé par Brian Bagby pour *Amsell Entertainment*, et notamment interprété par Matthew Sutherland, **L.I.N.X** sent bon les complots à la *X-Files*.

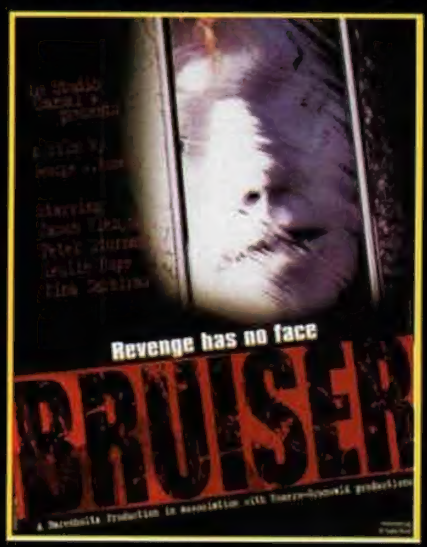
■ Après Russell Mulcahy (**La Malédiction de la Momie**) et Jeffrey Obrow (**La Légende de la Momie**), c'est au tour du prolifique David DeCoteau (**Creepozoids**, **Puppet Master 3**) de profiter du succès du film de Stephen Sommers. Ainsi, **Ancient Evil : Scream of the Mummy**, s'intéresse à six aspirants archéologues et à leur professeur qui étudient une momie aztèque découverte dans les ruines d'un temple mexicain. Installés pour l'été dans un campement isolé afin de travailler en toute tranquilité, ils réalisent trop tard que l'objet de leurs observations fut autrefois le serviteur du terrible Dieu de la pluie aztèque. Ramenée à la vie par inadvertance, la momie entreprend alors de massacrer son entourage immédiat, avec pour objectif ultime de supprimer purement et simplement la race humaine (et en plus il risque de pleuvoir !)...

■ A l'actif du scénariste et réalisateur Miles Feldman, on trouve **Voyeur.Com** au slogan ravageur, *«The New website everyone's dying to see»*, qui met en scène six jeunes femmes exhibitionnistes, embauchées pour exécuter des shows érotiques retransmis en direct sur Internet, le tout filmé par vingt caméras dispatchées dans une vaste demeure par trois réalisateurs en herbe. Mais voilà qu'à quelques heures de la grande première en direct, un tueur mystérieux pénètre dans les lieux et entreprend de massacrer tout ce joli monde, sous les yeux des surfers connectés au site. On ne lui en voudra pas trop étant donné le physique discutable des demoiselles en question !

Un avis qui n'engage évidemment que le signataire de ces lignes (sûrement aigri) et si on n'était pas déjà aussi en retard à la rédaction...

■ George Romero ne donnait plus signe de vie depuis **La Part des Ténèbres**. Neuf ans après, il revient à la charge avec le thriller horrifique **Bruiser**, une production indépendante dans laquelle Jason Flemyng est un cadre travaillant pour un magazine de mode et dont la vie s'effondre peu à peu. Il faut dire que sa femme le trompe avec son patron, un esclavagiste hystérique qui ne manque jamais une occasion de le remettre à sa place en l'humiliant. Le bon cadre dévoué en finit par perdre son identité, à tel point qu'il se réveille un beau matin sans visage devant sa glace. Progressivement, il se déconnecte avec la réalité quotidienne et se met à décimer son entourage...

Un sujet quelque peu classique qui permet à George Romero de dresser un portrait au vitriol de la société américaine et de ses corporations tout en mettant la pédale douce au niveau gore. Peter Stormare, Leslie Hope et Nina Garbiras complètent la distribution de ce **Bruiser**, qui devrait sortir chez nous en juillet prochain.



Jack TEWKSBURY

GROS PLAN SUR LES X-MEN

Attendu par les millions de fans du comic-book comme une révélation divine, l'adaptation film des «X-Men» sortira aux USA le 14 juillet prochain. Doté d'un budget de 75 millions de dollars, le réalisateur Bryan Singer (USUAL SUSPECTS, UN ELÈVE DOUÉ) aura accouché de ce blockbuster obligé dans la douleur, suite à un casting difficile, un tournage éprouvant et long. Produit (entre autres) par Richard Donner et Stan Lee, le film verra aussi Patrick Stewart en Pr Charles Xavier, Ian McKellen en Magneto, Anna Paquin en Rogue et Tyler Mane dans le rôle de Sabertooth.

CYCLOPS Nom : Scott Summers. Cause de la mutation due à un accident d'avion. Sa mère Katherine Ann fit sauter Scott et Alexander avec le seul parachute disponible. Gravement blessé à la tête, Scott, devenu orphelin, se fit installer des lentilles à quartz pour corriger ses troubles du regard. Découvert par le Pr Charles Xavier après la manifestation accidentelle de son premier «rayon optique» en pleine rue.

Interprète : James Marsden. Originaire de Stillwater en Oklahoma, Marsden a joué dans les séries télé ***Boogies Diner***, ***919 Fifth Avenue*** et ***Bella Mafia***. Il a auditionné sans succès pour les rôles principaux de **Peur Primale** (c'est Edward Norton qui fut casté) et de **Starship Troopers** avant d'apparaître sous les traits de Steve Clark dans Comportements Troublants. Il prend sa revanche sur Edward Norton, qui devait au départ endosser le costume de Cyclops.

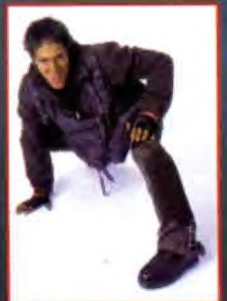
MYSTIQUE Nom : Raven Darkholme. Semble avoir, dès son plus jeune âge, été capable d'altérer son apparence, sans pouvoir changer pour autant ni sa masse, ni son aspect humanoïde. S'est servi de ses pouvoirs à des fins criminelles et a réussi à intégrer le Ministère de la Défense où elle a eu accès à nombre de dossiers secrets et d'armement.

Interprète : Rebecca Romijn-Stamos. Célèbre mannequin élue parmi les 50 plus belles femmes du monde par *People Magazine*, Rebecca Romijn (prononcez «romaine») a fait deux apparitions-gag, une en femme à barbe dans **Dirty Work** (1998) et une autre où elle jouait son propre rôle dans la séance photo d'**Austin Powers 2**.

STORM Nom : Ororo Munroe. Descendante d'une longue lignée de prêtres africains (signes caractéristiques : cheveux blancs, yeux bleus). Basée au Caire, en Egypte, sa maison familiale fut bombardée. Seule survivante, Ororo, cinq ans, fut retrouvée sous les décombres à côté du cadavre de sa mère. Un temps apprentie-voleuse de Achmed el-Gibar, elle redescend vers la terre de ses ancêtres, les plaines du Serengeti au Kenya, où sa capacité à contrôler le temps en fait une déesse locale. Suite à cela, elle est engagée par le Pr Charles Xavier.

Interprète : Halle Berry. Remarquée pour ses formes généreuses dans **Jungle Fever**, puis en strip-teaseuse dans **Le Dernier Samaritain**, Halle Berry a souvent été cantonnée au rôle de faire-valoir purement physique. Elle a été successivement une jolie secrétaire du nom de Sharon Stone dans **La Famille Pierrafeu**, jolie hôtesse de l'air dans **Ultime Décision**, jolie elle-même dans **Girl 6** avant de pouvoir montrer ses talents d'actrice dans le téléfilm **Introducing Dorothy Dandridge** qu'elle a elle-même produit. Elle remplace Angela Bassett un temps envisagée.

TOAD Nom : Mortimer Toynbee. Abandonné par ses parents, a grandi en institution où son physique particulier et ses dons pour le saut l'isolent du groupe des enfants. Développe une inhibition liée à une carence affective qui affecte ses capacités d'apprentissage. Découvert plus tard par Magneto, Toynbee rejette sur ce dernier l'image du père et épouse ses projets criminels.



Interprète : Ray Park. Quatrième aux championnats du monde d'arts martiaux, Ray Park a mis à profit ses connaissances et sa maîtrise du corps en doublant le Rayden de **Mortal Kombat 2**, puis en interprétant le très remarqué Darth Maul de **Star Wars Episode 1**. Chorégraphe des combats sur le film de Lucas, il assure aussi cette fonction sur **Sleepy Hollow** tout en étant la doublure du Cavalier sans tête. Il travaille déjà sur les combats de **Star Wars Episode 2**.

WOLVERINE Nom inconnu. Prénom : Logan. A été un des sujets du programme Weapon X dirigé par le Dr Cornelius à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Son squelette y a été renforcé à l'adamentium, puis il fut endoctriné comme assassin dans le cadre du programme. Se souvient avoir été samouraï, agent de la CIA et aventurier dans le Grand Nord canadien. Etant donné les nombreux implants de mémoire dispensés dans le cadre du Weapon X, ces affirmations sont sujettes à caution.

Interprète : Hugh Jackman. Diplômé de journalisme et de la Western Australian Academy of Performing Arts, l'Australien Hugh Jackman est connu dans son pays pour avoir joué dans la série carcérale ***Corelli***. Nominé pour le titre de meilleur acteur à l'Australian Film Institute en 1999, suite à sa composition dans **Erskineville Kings**, il décroche contre toute attente le rôle de Wolverine, suite à la défection de Russell Crowe, engagé sur **Gladiator** de Ridley Scott.

PHOENIX Nom : Jean Grey-Summers. A découvert ses pouvoirs à dix ans lorsque son amie Annie Richardson a été renversée par une voiture, déclenchant chez Jean le réveil de ses pouvoirs télépathiques latents. Jean partagea à cet instant les émotions de la mourante. Suite à une dépression nerveuse, ses parents la confièrent au Pr Charles Xavier qui décela la mutation et la traita, bridant ses pouvoirs psychiques jusqu'à ce que Jean atteigne la maturité et sache en faire bon usage.

Interprète : Famke Janssen. On ne présente plus celle qui, avec **Le Maître des Illusions**, **GoldenEye**, **Un Cri dans l'Océan**, **Faculty** ou **La Maison de l'Horreur** est devenue reine absolue du Bis pour certains, égérie de la pop-culture pour d'autres ou encore fabuleuse maîtresse SM pour les plus démangés. Ses caractéristiques puissamment comic-book la prédisposaient tôt ou tard à interpréter une super-héroïne, de préférence en cuir.

Rafik DJOUMI

LA LIGNE VERTE

On a beau s'entendre répéter qu'il faut aller voir **La Ligne Verte** en oubliant jusqu'au souvenir des **Evadés**, Frank Darabont ne nous a pas vraiment facilité les choses en tapant une deuxième fois dans le genre plutôt spécifique du «film de prison, période années 30/40 inspiré de Stephen King». On comprendra qu'il soit dès lors difficile de ne pas se présenter en salle avec l'état d'esprit volontiers «séquellogique», c'est-à-dire enclin à se poser en territoire connu, les repères déjà solidement établis. Ce serait une lourde erreur. Car outre son élément fantastique qui le distingue d'entrée de jeu de son prédécesseur, **La Ligne Verte** n'adopte ni le ton, ni les ambitions des **Evadés**. C'est à se demander même s'il s'adresse au même public voire à la même tranche d'âge. Mais comme on va le voir, ce n'est pas forcément un désavantage.

La Ligne Verte, c'est ce couloir au lino vert-citron qui mène les condamnés du pénitencier de Cold Mountain vers la chaise électrique. C'est là, dans cette ambiance trop feutrée, trop propre, où l'omniprésence de la mort pèse comme une chape de plomb, qu'officie le gardien-chef Paul Edgecomb (Tom Hanks). Avec ses collègues, il représente le dernier tissu d'humanité pour les condamnés à mort de l'Etat de Louisiane, tâche dont il s'acquitte avec sa seule conscience professionnelle. Mais le quotidien macabre de ce couloir va être profondément perturbé par l'arrivée de John Coffey (Michael Clarke Duncan), une montagne de muscles accusée du viol et du meurtre de deux fillettes. Doux, silencieux et apparemment simple d'esprit, le personnage de Coffey intrigue Edgecomb, d'autant plus que ce géant a priori inoffensif semble doté de pouvoirs déroutants, capable de miracles qui renvoient directement aux Saintes Ecritures. Dès lors, Hedgecomb va être en proie au doute. Une créature aussi divine que Coffey est-elle capable du meurtre atroce dont on l'accuse ? Et pourquoi cet homme mystérieux n'utilise-t-il pas ses pouvoirs pour se libérer et préfère attendre calmement sa sentence ?

Sur cette trame linéaire, Darabont digresse et cumule les épisodes tour à tour dramatiques, comiques, sentimentaux, renvoyant directement à la structure du roman-feuilleton dont il s'inspire. Mais contrairement aux **Evadés**, où les épisodes et saynètes permettaient de faire oublier le véritable enjeu scénaristique jusqu'à la surprise finale, **La Ligne Verte** renvoie chacun de ses événements vers l'élément fantastique sur lequel il est construit. Ainsi, ce qui s'annonçait au choix comme un drame humain, une étude sociologique ou une comédie amère, ne s'avère être au final qu'un simple conte de fées. Derrière une apparence de complexité, ses caractères ne sont en définitive que des schémas aisément identifiables, des symboles moraux. Entre le christique Coffey et le grand méchant loup Wild Bill Wharton (Sam Rockwell, allumé) c'est le bien et le mal absolus, dans leur forme la plus enfantine, qui s'opposent. Manichéisme, symbolisme, transfiguration du réel en enjeux moraux évidents, Darabont rate son film pour en réussir un autre. Car le résultat est bien là. **La Ligne Verte** est un film pour enfants, et réussi qui plus est. Un film pour enfants de trois heures jamais monotones, où des personnages périssent de la façon la plus choquante (voire la plus «shocker» dans le cas du personnage de Delacroix), où une petite souris symbole d'innocence n'équilibre que partiellement le sadisme occasionnel ou la violence sous toutes ses formes (médicale, sociale, sexuelle, juridique), bref un vrai bon film pour enfants que les enfants n'auront pas le droit de voir. Il reviendra aux adultes de le voir pour eux, l'esprit préparé à cette curieuse expérience.

Rafik DJOUMI

__The Green Mile__. USA. 1999. Réal.: Frank Darabont. Scén.: Frank Darabont d'après le roman de Stephen King. Dir. Phot.: David Tattersall. Mus.: Thomas Newman. Prod.: David Valdes & Frank Darabont pour Castle Rock Entertainment. Int.: Tom Hanks, David Morse, Michael Clarke-Duncan, Michael Jeter, James Cromwell, Doug Hutchison, Sam Rockwell, Barry Pepper, Jeffrey DeMunn, Harry Dean Stanton, Gary Sinise, Bonnie Hunt... Dur.: 3 h 09. Dist.: United International Pictures. Sortie le 1er mars 2000.

L'EXTRA TERRESTRE

Ce film arrive à point nommé pour prouver (si besoin est) que le cinéma fantastique en France n'est devenu qu'un prétexte pour faire de grosses comédies populaires. Après **Les Visiteurs 2**, **Astérix et Obélix** et autres, **L'Extra Terrestre** vient s'ajouter à la (longue) liste des films pas drôles que l'on regrette franchement d'avoir vus.

Zorg (Didier Bourdon), l'extraterrestre du titre, s'écrase sur la planète Terre alors qu'il était pourchassé par deux robots chargés de le détruire. Il atterrit en France, en plein terroir, et fait la connaissance d'Agathe (Pascale Arbillot), une parisienne célibataire en vacances qui va lui faire découvrir la vie, l'amour et les vaches. Yeb (Bernard Campan), un des deux droïdes, suite à un malencontreux incident, se retrouve déprogrammé et se met à obéir et protéger Zorg du monde qui l'entoure...

Débarrassé du cynisme qui faisait de lui un des meilleurs comiques français, Didier Bourdon tente avec **L'Extra Terrestre** de ratisser le plus large possible. Il fait donc bien attention à ne vexer aucune catégorie de spectateurs en privilégiant un humour consensuel au détriment de son esprit railleur et critique. Les blagues tombent ainsi naturellement à plat et comme ni l'histoire ni les acteurs (vous y croyez, vous, à Bernard Campan en robot ?) n'arrivent à rattraper le tout, **L'Extra Terrestre** finit par devenir extrêmement embarrassant. On ne comprend pas ce qui a poussé Didier Bourdon à réaliser et coécrire cette atrocité, qui fait penser au **Starman** de John Carpenter (pas vraiment une comédie), quand il ne nous fait pas regretter **La Soupe aux Choux** (pas vraiment une comédie non plus, ceci dit !).

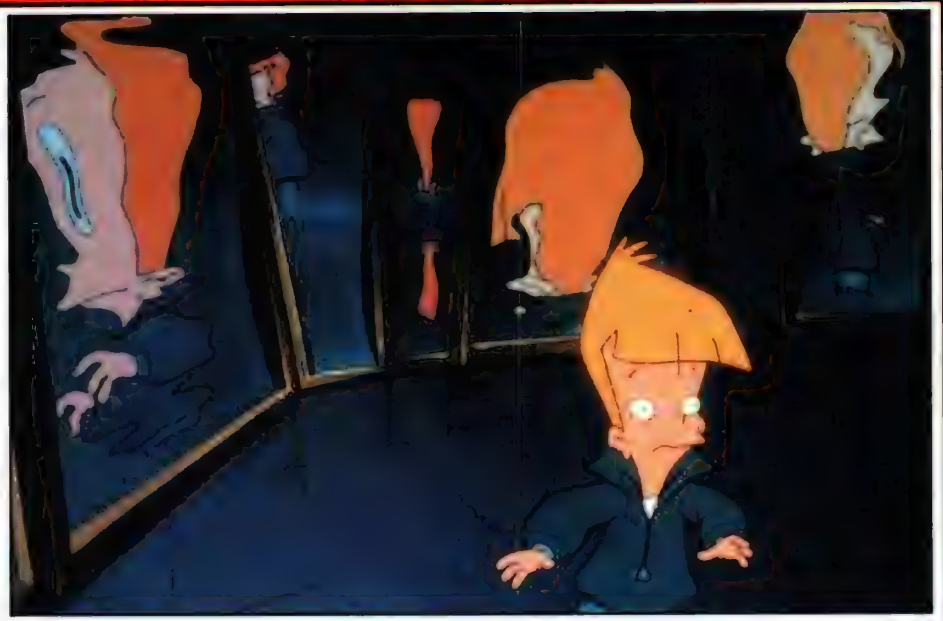
Encombré d'une morale à la «mords-moi le nœud» (on est tous, aux yeux de quelqu'un, un extraterrestre), le film offre quand même, via sa mise en scène pathétique, quelques moments de drôlerie... involontaire bien sûr.

Jonathan HILLER

France. 1999. Réal.: Didier Bourdon. Scén.: Valentine Albin et Didier Bourdon. Mus.: Jean-Charles Laurent, Laurent Bertrand et Jean-Christophe Prudhomme. SPFX.: Medialab. Prod.: Ariel Zetoun. Int.: Didier Bourdon, Bernard Campan, Pascale Arbillot, Antoine du Merle, Olivier Rabourdin, Danièle Lebrun, Olivier Marchal, Jérôme Chappatte... Dur.: 1 h 33. Dist.: Pathé International. Sorti le 2 février 2000.

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

CARNIVALE



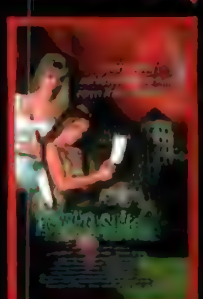
Propulsés par magie dans un parc d'attractions, les jumeaux Jack et Eddy, leur petite sœur Zoé et leur meilleur ami Enzo, vivent un rêve incroyable : toutes les attractions sont gratuites, pas de devoirs à faire, pas de comptes à rendre aux parents et surtout, ici, le temps n'a pas de prise. Malheureusement, cette liberté a un prix et les enfants vont vite réaliser que cet endroit paradisiaque n'est qu'un immense piège (un peu comme EuroDisney !). Le seul moyen d'en sortir est de réussir à passer toutes les attractions, qui s'avèrent plus difficiles les unes des autres. Seule la petite Emilie, familière des lieux, pourra les aider...

L'influence de Tim Burton plane sur ce film, et pour cause : Deane Taylor, le réalisateur, a déjà travaillé avec le maître, notamment en tant que directeur artistique sur **L'Etrange Noël de Mr Jack**. Cette influence aurait pu s'avérer plus gênante, mais dans un sens, **Carnivale** s'adresse principalement aux tout petits. Le macabre cède donc sa place à un univers plus coloré et les croquemitaines se sont transformés en jolies poupées de cire. Bizarrement, l'esthétique du film se rapproche donc plus du dessin animé ***Beetlejuice***, le personnage d'Emilie semblant être le sosie parfait de la réplique animée de Winona Ryder. De son coté, le scénario, d'une linéarité exemplaire, fonce à toute allure, à peine handicapé par un humour référentiel visant très large. On ne sera donc pas étonné de voir apparaître Groucho Marx, ni même Jack Skellington himself, des icônes immédiatement identifiables par les plus jeunes. On regrettera néanmoins le manque d'ambition du réalisateur, ce dernier se limitant à exploiter son décor afin de donner vie à toute une kyrielle de personnages farfelus. Avec un peu plus de matière, nul doute que **Carnivale**, présenté hors-compétition au dernier festival de Gérardmer, aurait été davantage remarqué. Une erreur que Deane Taylor rectifiera, on l'espère, dès son prochain film, l'attendu **Duck Ugly**.

Stéphane MOÏSSAKIS

France/Irlande. 1999. Réal.: Deane Taylor. Scén.: Greg Haddrick et Isabelle Merle. Dir. de l'animation : Paul Bolger. Décors : Deane Taylor. Mus.: Stephen McKeon. Prod.: Roch Lerner pour Millimages. Dist.: BAC Films. Dur.:1 h 12. Sortie le 9 février 2000.

UNCUT MOVIES



"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration effectuée en gros plan, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc..)"
- Mad Movies

"Le réalisateur ne lésine sur aucun effet sanglant lors de ce périple hallucinant où se mêlent action, cannibalisme et humour noir."
- Fantastyka

"Interdit en Angleterre, culte en Allemagne, au Japon et aux USA, INFANTRY OF DOOM accumule les atrocités et redéfinit à l'extrême le cinéma gore. Découvrez la nouvelle folie dégoulinante d'Andreas Schnaas dans sa version intégrale non censurée."

"Un festival de gorges tranchées, de membres déchiquetés, de corps éviscérés, de têtes explosant et de flots de sang vomis dans toutes les directions. PREMUTOS est certainement la référence que vous vous devez de posséder."
- L'Ecran Fantastique

SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

"Oubliez tout ce que vous avez vu sur *Blair Witch* et découvrez *Blair Deal*, la tueuse à la hache de GENERATION aX, le film d'horreur du millénaire."
- Fangoria

"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra-gore et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLEANS - Tél. 02.38.43.06.57

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Je désire recevoir les cassettes cochées ci-dessous (VHS/SECAM) :

❑ PSYCHO SISTERS
❑ GENERATION aX
❑ PREMUTOS
❑ THE DEAD NEXT DOOR
❑ THE NECRO FILES
❑ INFANTRY OF DOOM

Ci-joint mon réglement de ..... FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Pour l'étranger, mandat cash international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en colissimo suivi.

TOUS AUX MANIFS !

Le jeudi 16 mars à minuit au cinéma Le Katorza (3 rue Corneille, 44000 Nantes) : Nuit du Fantastique Espagnol avec les projections de **99,9**, **Aftermath**, **La Mujer mas fea del Mondo**, d'un film surprise et de trois courts métrages. *Mad Movies* est de la partie.

Du 18 au 20 avril à La Baule : 1er Festival International du Clip. John Landis présidera le jury
Rens.: 01 44 79 99 99.

Du 27 mars au 6 avril à Laon : 18ème Festival International de Cinéma Jeune Public.
Rens.: 03 23 79 39 37.

Du 17 mars au 1er avril à Bruxelles : 18ème Festival International du Film Fantastique. On ne va pas s'étendre : toute la production fantastique récente est là-bas.
Rens.: 00 322 201 17 13.

Du 1er au 28 mars au Cinéma Opéra (6 rue Joseph Serlin, 69001 Lyon) : Festival Abel Ferrara avec une rétrospective complète de son œuvre. Rens.: 04 78 28 80 08.

Le 28 avril à 22h30 au Grand Rex à Paris : 2ème édition de «Making-of, Les Nuits Itineris du Cinéma». L'envers du décor des films à effets spéciaux. Réservation à partir d'avril au 08 92 68 30 00.

Du 23 au 25 mars à la Cinémathèque de Tarentaize (24 rue Jo Gouttebarge, 42100 St Etienne) : festival «Périscope 2» avec les projections, notamment, de **Phase IV**, **Le Jour des Morts-vivants**, **Green Snake**, **Le Quatrième Homme**...
Rens.: 04 77 25 44 82.

Du 22 au 28 mars au Cinéma Jean Eustache (Place de la Ve République, 33600 Pessac) : 4èmes Rencontres «On tourne les pages» (cinéma et littérature) avec le 24 mars une Nuit du Fantastique : **Carrie**, **L'Exorciste**, **Sleepy Hollow**, **Rosemary's Baby** et **La Chute de la Maison Usher**. Rens.: 05 56 46 00 96.

Soirées BIS à la Cinémathèque Grands Boulevards (42 Bd de Bonne Nouvelle, 75010 Paris). Le 17 mars : «Machinations italiennes» avec **L'Appel de la Chair** et **Dans les Replis de la Chair**. Le 31 mars : «L'enfer du cinéma japonais 3» avec **La Légende de Zato Ichi** et **Le Couvent de la Bête Sacrée**. Le 14 avril : «Hommage à Riccardo Freda» avec **L'Effroyable Secret du Docteur Hichcok** et **Le Spectre du Professeur Hichcock**. Le 28 avril : «Epouvante allemande» avec **Le Fantôme de Soho** et **Le Vampire et le Sang des Vierges**.

Du 7 au 23 avril à la Cinémathèque de Toulouse (69 rue du Taur) : 2ème édition d'Extrême Cinéma avec les projections de **Sex and Zen**, **Showgirls**, **Devil in Miss Jones**, **Cafe Flesh**, **Ilsa la Tigresse du Goulag**... Programme complet au 05 62 30 30 10.

Du 31 mars au 2 avril au Cinéma Le Studio (2 rue des Ursulines, 37000 Tours) : 8ème Festival International de Cinéma Super 8. Rens.: 02 47 20 19 76.

Joe la Manif

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen. 4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	DA	RD	DG	VG	JPP
Dans la Peau de John Malkovich	4		5	5	5
La Fin des Temps	0	0	2	0	2
Heavy Metal : F.A.K.K. 2		3	4		
L'Homme Bicentenaire	1	0	1		
Hypnose	4	2	5		
La Ligne Verte	3	4		1	
La Maison de l'Horreur	2	4	5		4
La Nuit des Chauve-souris	1	1	4		
Peur Bleue	3	0	4		
Scream 3	3		3		2
Sixième Sens	5	5	6	3	4
Sleepy Hollow	6	5	6	2	4
Stuart Little	4	3			
Toy Story 2	5	5	5	6	

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4.000 photos couleurs, 10x15 cm (5 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 vidéo de **BLADE** (50% homme, 50% vampire, 100% comics) ou l'un des 10 jeux vidéo **RESIDENT EVIL 3** (des heures d'horreur pure sur *Playstation*) ou encore le t-shirt **BUFFY** (conseillé pour visionner la K7 de **Blade** !).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, la bande originale en CD de **SLEEPY HOLLOW**, la compil en CD **BRIAN DE PALMA** (musique de Pino Donaggio), ou un numéro de *MAD MOVIES* ou *IMPACT* que vous avez toujours souhaité lire sans jamais oser le commander.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES 4 rue Mansart 75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

preview

Jim McConnell (Gary Sinise), Terri Fisher (Connie Nielsen) et Phil Ohlmyer (Jerry O'Connell) : une sortie périlleuse dans l'espace à l'approche de Mars.

MISSION TO MARS

Le cinéaste de CARRIE, PULSIONS et LES INCORRUPTIBLES monte au ciel, vers les étoiles, pour une nouvelle et ambitieuse odyssée de l'espace. Mission martienne en prévision d'une colonisation prochaine de la planète, phénomènes inconnus, découverte des origines de la vie, météorite, retour d'entre les morts, effets spéciaux infographiques déments et rigueur scientifique sous contrôle de la NASA... Des ingrédients solides pour une entreprise qui se risque à répondre à de dangereuses questions.

Jusqu'à présent, Brian De Palma n'avait jamais quitté le plancher des vaches. Que le cinéaste œuvre dans le fantastique (**Phantom of the Paradise**, **Carrie**), le thriller (**Pulsions**, **Blow out**, **Body Double**, **Snake Eyes**), le polar (**Scarface**, **Les Incorruptibles**), ou le film de guerre (**Outrages**), il était toujours resté les pieds sur Terre. Jusqu'à cette virée, donc, sur la plus mystérieuse, la plus sujette à fantasmes de toutes les planètes du système scolaire : Mars. Mars où, en l'an de grâce 2020, quelques héroïques astronautes viennent planter le drapeau américain. «***Mission to Mars*** *est mon premier film de science-fiction*», souligne Brian De Palma. «*Un défi d'autant plus stimulant que je devais organiser un voyage à travers l'espace et recréer la surface d'une planète que personne n'a encore visitée*». A l'exception de Pathfinder, un robot-sonde de la NASA et photographe d'un sol rouge et aride. «*Dans* ***Mission to Mars****, j'ai fait en sorte d'éluder tous les clichés inhérents au genre, d'aborder cette histoire fantastique d'une manière nouvelle*» poursuit un artiste généralement ronchon qui s'appuie ici à la fois sur un farouche désir de crédibilité et un souvenir d'enfance. A savoir un film, une série B mise en boîte au début des années 50 : **Destination Moon** de Irving Pichel. «***Destination Moon*** *fut l'une des premières fictions à jouer la carte de l'authenticité, à revendiquer un haut degré de réalisme technologique. J'ai appréhendé* ***Mission to Mars*** *de cette façon, en conciliant fantastique et réalité technique*». ■■■

MISSION TO MARS

Woody Blake (Tim Robbins) et Jim McConnell (Gary Sinise) aux commandes...

LA VÉRITÉ VRAIE

«Je pense qu'il est beaucoup plus excitant pour le public de regarder un film dont tous les éléments semblent réels. Sur ***Mission to Mars****, nous avons utilisé notre seule imagination uniquement lorsque cela était nécessaire»*, poursuit Brian De Palma. *«Au stade de la préparation du film, deux équipes se consacraient entièrement à visualiser, à relayer en termes techniques ce qui passerait vraiment si la situation rencontrée par les astronautes se présentait dans la réalité»*. Dans cette optique «réalisme à tout prix», Brian De Palma se repose sur un précieux collaborateur : le directeur artistique Ed Verreaux, déjà en poste sur **Contact**. Sur la même longueur d'ondes et forts des enseignements d'une politique artistique déjà appliquée par Stanley Kubrick sur **2001, l'Odyssée de l'Espace** en 1968, Ed Verreaux et Brian De Palma étudient plusieurs ouvrages, parmi lesquels deux retiennent leur attention : «The case for Mars : The plan to settle the Red Planet» de Robert Zubrin pour tout ce qui relève de l'habitat extraterrestre et des véhicules spatiaux, et «Uncovering the secrets of the Red Planet» de Paul Raeburn, mine d'informations sur la topographie et le relief de la mythique planète. Un autre atout supplémentaire, et non des moindres : la participation au projet **Mission to Mars** de trois scientifiques en tant que conseillers techniques : Story Musgrave (astronaute totalisant plus de 1.000 heures dans l'espace, mathématicien, programmateur...), Matthew P. Colombek (responsable scientifique de l'entreprise Pathfinder) et le Docteur Joseph P. Allen (un ex-astronaute déjà consultant sur **Armageddon** pour tout ce qui relève du déplacement humain sur des surfaces autres que la Terre). Des collaborateurs influents dont les points de vue, critiques et avis s'imposent en paroles d'Evangile auprès de Brian De Palma. Pas question de les ignorer. *«Nous voulions que* ***Mission to Mars*** *soit totalement réaliste pour tout ce qui touche de près ou de loin à la NASA. C'est ainsi que certains des véhicules spatiaux du film existent déjà à divers stades de développement. Ceux que nous avons nous-mêmes conçus avaient été préalablement approuvés par des ingénieurs spécialisés dans la conquête de l'espace. A ce niveau,* ***Mission to Mars*** *n'appartient pas à la science-fiction. C'est du réel, du concret, d'autant plus que techniquement nous sommes actuellement en mesure de nous rendre sur Mars. Il suffit de le vouloir réellement, d'y mettre le prix»*. Une somme tellement considérable que la Maison Blanche a, depuis deux décades déjà, renoncé à demander aux contribuables de se serrer la ceinture au bénéfice d'une aventure aussi prestigieuse que laborieuse.

LA PIÈCE RAPPORTÉE

Laborieuse fut également la pré-production de **Mission to Mars**. Fâché avec ses producteurs et le studio, le réalisateur Gore Verbinski (**La Souris**) quitta précipitamment le bord pour, officiellement, *«des questions de différends créatif et financier»*. Rengaine connue du côté d'Hollywood, surtout lorsque la pression sur un projet devient forte. Et sur **Mission to Mars**, elle l'était. En pleine période de fièvre martienne, le site Internet de la NASA enregistra plus de 220 millions de connexions. Autant de curieux, de passionnés des clichés de la sonde Pathfinder. C'était en mars 1997 et, dans les semaines qui suivirent, les mastodontes hollywoodiens donnèrent le feu vert à plusieurs projets rivaux. Point commun : Mars. Premiers sur la ligne de départ : **Mission to Mars** de *Touchstone* (un département de l'empire *Disney*) et son concurrent direct de *Warner Bros*, **Red Planet**, notamment interprété par Val Kilmer. Puis vint James Cameron avec deux idées en tête : une mini-série super-friquée pour la télévision (***Red Planet*** encore), et un moyen métrage semi-documentaire conçu pour l'écran hémisphérique de l'IMAX.
Pas évident dans de pareilles conditions de travailler dans le calme et la sérénité. Artisan moins rompu à la navigation par temps de tempête que son successeur, Gore Verbinski en fera les frais. Connu pour son intérêt scientifique pour la planète rouge, Brian De Palma arrive sur le projet. Immédiatement, il s'engage à ne pas crever le plafond d'un budget de 90 millions de dollars et à livrer un produit fini pour une exploitation américaine en mars (!) 2000. Soit quelques mois avant **Red Planet**.

Woody Blake : du danger de travailler sans filet lorsque un météorite traîne dans les parages...

La gravité zéro, source éternelle d'amusement dans l'espace...

LE CERVEAU

Le mérite de la création de **Mission to Mars** ne revient ni à un scénariste ni à un cinéaste, mais à un producteur chevronné, Tom Jacobson. «*Je suis depuis toujours un passionné de science-fiction, mais pas de n'importe quelle science-fiction. Celle qui mêle émotions humaines, drame, frissons et aventure. J'ai développé et donné le feu vert à plusieurs productions dans ce domaine,* ***Independence Day*** *et* ***Alien la Résurrection*** *notamment lorsque j'occupais un poste de Président à la* 20th Century Fox». Formé à la dure au sein de la *New World Pictures* de Roger Corman, Tom Jacobson pourrait ajouter **Explorers** de Joe Dante à sa liste de films de SF. Avec **Mission to Mars**, il tire les ficelles d'un projet personnel. Alors que les photos de Pathfinder font sensation, le nabab hollywoodien en développe le concept avec un premier scénariste, David Goyer (**The Crow 2**, **Blade**, **Dark City**). Mis sur les rails, le récit passera ensuite sur les écrans d'ordinateur de plusieurs autres professionnels de l'écriture et de la réécriture : les frangins Jim et John Thomas (**Predator 1 & 2**, **Wild Wild West**), Graham Yost (**Speed**, **Broken Arrow**, **Pluie d'Enfer**), et enfin, de manière officieuse puisque son nom n'apparaît pas au générique, le très demandé Ted Tally, récompensé d'un Oscar pour son boulot sur **Le Silence des Agneaux**. Beaucoup de beau monde pour une intrigue qui puise à la fois dans les réservoirs d'idées de **2001, l'Odyssée de l'Espace**, de **Total Recall** et d'**Abyss**. «*Le film se fonde avant tout sur la fascination du grand public pour la découverte de Mars, sur la richesse de sa mythologie*», convient Tom Jacobson. «*Les gens sont convaincus que la planète renferme un secret, que des créatures y habitent ou y ont autrefois habité. En juillet 1997, nous attendions tous que la sonde Pathfinder découvre derrière une colline ou dans un relief du terrain quelque chose de vraiment surprenant*». Quelque chose qui donne raison à David Vincent et Fox Mulder, quelque chose qui accrédite les thèses de tant de films, romans et bandes dessinées, quelque chose qui aille dans la direction des philosophiques «Chroniques martiennes» de Ray Bradbury, de **La Guerre des Mondes**, de **L'Invasion vient de Mars**... Fausse route : ce ne sont pas des monstres belliqueux que les astronautes de Brian De Palma débusquent, mais une entité à la **2001**, une intelligence supérieure. Quelque chose qui expliquerait les origines de la vie, sur Terre comme dans le cosmos...

RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE

Que se passe-t-il dans **Mission to Mars** ? Le titre donne déjà le programme. En 2020 donc, la NASA envisage si sérieusement la conquête de Mars qu'elle envoie sur la planète une navette spatiale. L'exploit semble à portée de bottes lorsque des phénomènes aussi étranges que spectaculaires se produisent. Deux des trois astronautes du vol inaugural disparaissent. Le survivant, Luke Graham (Don Cheadle) réussit à envoyer sur Terre un message de détresse. Décrypté, il provoque le départ vers Mars d'une seconde mission. Elle se compose du vétéran Jim McConnell (Gary Sinise, déjà dans **Apollo 13**),

Coup d'essai dans la SF pour Brian De Palma. Coup de maître ?

autrefois contraint de rester sur Terre suite au décès de sa femme, du génie de l'informatique Phil Ohlmeyer (Jerry O'Donnell), du co-pilote Woody Blake (Tim Robbins) et du Docteur Terri Fisher (Connie Nielsen). Les ennuis commencent quand un petit météorite percute leur engin alors en pleine phase d'amarsillage. Pour ne pas périr dans le crash, ils abandonnent leur navette. Opération dangereuse. La suite l'est bien plus. Livrés à eux-mêmes dans un monde hostile, privés de moyen de locomotion pour un retour vers la Terre, McConnell, Blake, Fisher et Ohlmeyer se préparent au pire quand, miracle, la femme de McConnell apparaît. Plus qu'un songe, une réalité...

«*Il s'agit d'une histoire qui combine action, terreur, suspense et tragédie, le tout avec des protagonistes forts*» enchaîne Tom Jacobson. «*Nous avons envoyé le scénario à Brian De Palma. Il l'a lu et étudié en une nuit. Le lendemain matin, il me téléphonait pour me dire que la réalisation du film l'intéressait au plus haut point. A partir du moment où Brian s'engage sur un projet, sa vision des choses est extrêmement claire, précise. Le travail avec lui se base sur des choix définitifs, il sait exactement ce qu'il veut et n'a aucun problème pour se faire comprendre. Du coup, en tant que producteur et technicien, vous savez comment opérer. Un point de vue à la fois clair et inspiré, voilà ce qu'il fallait pour une entreprise aussi gigantesque et complexe que* ***Mission to Mars***». Gigantesque à l'image des plateaux nécessaires à ce space-opéra, à l'image également d'un tournage éparpillé entre dans les faubourgs de Vancouver, les studios Bridges dans le même secteur et des prises de vues complémentaires effectuées en Jordanie, en Australie et aux Iles Canaries. Avec des interprètes suspendus pendant des heures à des câbles devant des écrans verts et plusieurs tonnes d'une peinture rouge indispensable à l'illusion d'un sol brûlé, **Mission to Mars** possède effectivement les caractéristiques d'une méga-production indomptable, d'un puzzle dont toutes les pièces, aussi dissemblables sont-elles, doivent s'encastrer les unes dans les autres. ■ ■ ■

MISSION TO MARS

EN AVANT MARS

Cinq semaines avant que ne débute le tournage, Brian De Palma s'attachait déjà à huiler la mécanique dans ses moindres rouages. Son passeport pour la réussite des séquences clefs de l'opération : un story-board d'un genre nouveau. Cette «maquette» présentait en images de synthèse les scènes essentielles, techniquement les plus difficiles à assurer. Une manière de prévisualiser le scénario. Avec cet outil précieux, Brian De Palma, organisé comme un militaire en campagne, achève les prises de vues principales de **Mission to Mars** avec deux semaines d'avance sur le calendrier prévu. Unique dans un domaine où les dépassements sont plus que fréquents. «*L'animation digitale a été déterminante dans la construction de l'édifice* ***Mission to Mars***» corrobore Brian De Palma. «*Réalisée d'après un story-board traditionnel, dessiné à la main, elle nous a d'abord servi à visualiser des passages importants. Puis à concevoir des espaces virtuels, des effets spéciaux dont nous n'aurions pu rêver quelques années plus tôt. La technologie infographique est actuellement si sophistiquée que nous pouvons actuellement créer à l'écran tout ce que l'esprit imagine. Cela repousse très loin les frontières de ce qui est visuellement possible*».

Le cinéaste parle en connaisseur. Non pas que ses précédents ouvrages filmiques regorgent d'effets spéciaux, mais, du temps de sa folle jeunesse, il étudia la physique à l'université, matière dont il est diplômé. Il gagna même plusieurs prix en présentant des projets liés à la cybernétique à des concours régionaux et nationaux. «*Travailler sur* ***Mission to Mars*** *a réveillé mon amour de la science, mon intérêt pour la technologie, deux domaines qui m'ont toujours passionné. J'ai commencé par lire des livres de science-fiction, j'ai ensuite fabriqué des ordinateurs, et l'exploration des planètes me fascine. Bientôt, Mars représentera seulement l'une des premières étapes de la conquête de l'espace. Nous irons bien au-delà de la planète rouge*».

Blake de sortie pour réparer la navette et sauver son équipage.

LES NAUFRAGÉS DE L'ESPACE

S'il est vrai que la technologie, le brio technique, l'authenticité et les effets spéciaux d'*ILM* et de *Dream Quest* monopolisent beaucoup de l'attention de Brian De Palma, ce dernier garde tout de même un œil vigilant sur ses comédiens. Pas question de laisser l'infrastructure titanesque du projet les écraser. «***Mission to Mars*** *n'est pas bâti sur des performances informatiques, mais autour de l'amitié qui soude les trois principaux protagonistes*», atteste un Tom Jacobson conscient que le facteur humain compte au moins autant que les logiciels. «*C'est pourquoi nous avons choisi des comédiens réellement puissants face à la caméra, crédibles dans le rôle d'astronautes de la NASA*». Pas vraiment un jeu d'enfant pour Gary Sinise, Tim Robbins et les autres qui durent se familiariser avec le vocabulaire technique, l'environnement, les outils de bord, les combinaisons sous la houlette de plusieurs conseillers sourcilleux. Tout, à l'écran, devait avoir l'air naturel. «*Si j'ai accepté de tourner* ***Mission to Mars****, c'est justement parce que cet aspect pratiquement documentaire soutient des personnages intéressants et un scénario aux implications spirituelles. Par delà la découverte d'un autre univers, le film traite de la nature, de l'essence même de l'homme, de sa quête de la vérité*» appuie Gary Sinise, l'assassin comploteur de **Snake Eyes**. Par «vérité», le comédien entend les réponses à des questions aussi essentielles que «D'où venons-nous ? Qui sommes nous ? Que faisons-nous ici bas ?».

Bien présomptueux serait **Mission to Mars** de prétendre expliquer par de fumeuses pensées le monde, Dieu et le cosmos. Sur ce créneau, il n'y a que Stanley Kubrick à travers **2001** qui ait atteint une dimension métaphysique, cosmique. Les autres se sont couverts de ridicule, comme dernièrement l'amphibie **Sphère** dont le scénario présente quelques similitudes avec celui de **Mission to Mars**. Mais Brian De Palma ne saurait couler aussi profond que les infortunés Barry Levinson, Sharon Stone et Dustin Hoffman. A moins que...

Cyrille GIRAUD

Pas de petits hommes verts, mais des évènements quand même étranges que la planète rouge...

A chacun son Internet

INFONIE CLIC 0,25F la minute

La formule dédiée aux internautes occasionnels

* 0,25 FTTC / minute, accès Internet illimité + communications téléphoniques comprises.

INFONIE TOP 99F 20H

La formule idéale des internautes réguliers

* 99 FTTC / mois = accès Internet illimité + 20 heures de communications téléphoniques comprises. 0,25 FTTC la minute supplémentaire.

INFONIE TOP 189F 40H

La formule des surfers passionnés

* 189 FTTC / mois = accès Internet illimité + 40 heures de communications téléphoniques comprises. 0,25 FTTC la minute supplémentaire.

Pour toute information :

N° Indigo 0 825 825 825 (0,99 Fttc/mn)

INFONIE

A chacun son Internet

www.infonie.com

Crédit photo : PIX Whitehead Chris - INFOSOURCES SA au capital de 70 840 840 FF - RCS Nanterre 400 085 320

sur CD-Rom joint

OFFRE SPÉCIALE NOUVEAUX ABONNÉS

Jusqu'à 12h d'Internet totalement gratuites offertes sous forme de réduction de prix de votre formule.*

preview

FAUST

A l'origine de la légende de Faust, on trouve un médecin et astrologue malheureux de sa condition qui vend son âme au démon Méphistophélès en échange du savoir et de la luxure. De la version la plus célèbre du thème, le drame en deux parties de Goethe, ont été tirés plusieurs opéras, plusieurs interprétations picturales, plusieurs films, ainsi qu'un comics underground détournant ce mythe universel sur la perte d'identité et la déconnexion du réel pour en faire une parabole sur le mal être de la société contemporaine. Dans la bande dessinée de Tim Vigil et David Quinn, une des plus trash jamais publiées avec son mélange hardcore de violence et de sexe, John Jaspers est un artiste qui vend son âme au Diable pour se venger de ceux qui l'ont humilié. Il devient un psychotique costumé en mission contre les gangsters et les démons qui polluent son univers, confronté au Capitaine Margolies, un flic qui fait passer l'Inspecteur Harry pour un enfant de chœur.
Pour adapter ce comics corrosif peuplé de dominatrices nymphomanes et meurtrières et de démons lubriques monstrueusement membrés, Brian Yuzna s'imposait légitimement. A la recherche d'un producteur depuis cinq ans, il le trouve en Espagne en la personne de Julio Fernandez, patron de la société Fumax également à l'origine du thriller THE HAMMERLESS. Une association salvatrice pour le réalisateur du SOCIETY, LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 3, LE DENTISTE et PROGENY, désormais forcé de s'expatrier pour perpétuer un cinéma d'horreur largement plus ambitieux que la moyenne des produits du genre.

Entretien avec BRIAN YUZNA

«Faust» est un comics obscène et gore, donc a priori impossible à adapter pour le cinéma. Comment vous y êtes-vous pris ?

J'ai essayé de rester fidèle à l'œuvre de David Quinn et Tim Vigil dans ce qu'elle a de plus radical. Mais d'un point de vue commercial, c'était très risqué. J'ai donc parallèlement tourné une version expurgée pour la télévision. De cette manière, les acheteurs auront le choix ! Tout en conservant l'aspect violent et sexuel de l'histoire, je me suis intéressé à la doctrine du solipsisme, selon laquelle plus rien n'existe en dehors de votre propre expérience : votre moi constitue alors la seule réalité existante. Je pense que c'est l'idée maîtresse du mythe de Faust, une idée finalement très contemporaine avec l'arrivée de la réalité virtuelle qui peut chez certaines personnes rentrer en concurrence avec la réalité objective. Dans le comic-book, le mythe de Faust est abordé sous l'angle d'un jeune homme, John Jaspers, qui cesse de croire en quoi que ce soit. Son désir de vengeance constituant pour lui la seule réalité objective, il vend son âme au Diable pour être en mesure de se venger. C'est cette perception des choses, où l'Autre n'existe pas, qui m'a guidé dans l'adaptation.

Si «Faust» vaut avant tout pour son graphisme, l'histoire n'est pas simple à suivre...

Le problème, c'est qu'elle débute par un thème et change de direction en cours de route. Cela arrive fréquemment dans les comics. Prenez «Spiderman» : il y a eu plein de traitements différents du personnage, mais au finish c'est toujours l'histoire d'un mec ayant du mal à accepter ses nouveaux pouvoirs. Pour «Faust», c'est vrai que l'histoire est moins claire, quelque soit le traitement adopté par les auteurs. Tim et David ne seront peut-être pas satisfaits du résultat, mais j'ai essayé de respecter l'esprit de leur œuvre. Le scénario que j'ai porté à l'écran est une version écrite par David Quinn, et retravaillée afin de mettre en relief l'enjeu principal du film : Que se passe-t-il lorsque vous arrêtez de croire à la réalité objective ?

Claire (Monica Van Campen), une folle homicide au service de M.

Les images de *Faust*, par leur côté sombre et gothique, rappellent parfois *The Crow*...

On pourrait aussi le rapprocher de **Spawn** et **Blade** qui, comme **The Crow**, s'inspirent du courant de la bande dessinée indépendante des années 90. Spawn est le personnage qui ressemble le plus à Faust. Comme lui, il revient de l'Enfer et se bat pour le Diable. Mais de ces adaptations, **Spawn** est la moins réussie, une vraie déception. En revanche, **The Crow** est un grand film qui possède un esprit et un visuel uniques, avec un véritable héros. **Blade** est à mon sens un très bon film d'action hollywoodien influencé par un comics, même s'il n'a pas la profondeur de **The Crow**. Donc de ces trois films, celui auquel j'aimerais le plus être comparé, c'est en effet **The Crow**, mais nous n'avions même pas le dixième de son budget. En terme de look, ça nous disqualifie d'emblée ! C'était impossible de recréer nous-mêmes tout un univers à l'aide de maquettes. Nous avons dû tourner l'intégralité du film à Barcelone, en Espagne, en choisissant les coins et les ruelles les plus appropriés à l'histoire. Il fallait se débrouiller pour donner un style au film avec les moyens mis à notre disposition.

John Jaspers (Mark Frost) : rongé par son désir de vengeance, il pactise avec le Diable...

Travailler avec un petit budget joue parfois en faveur du réalisateur. John Carpenter fait des merveilles avec trois fois rien par exemple...

Carpenter a déjà fait des films à gros budget, moi jamais ! Mais je crois qu'il y a en effet des avantages comme des inconvénients. Avec un petit budget, vous avez la liberté de faire votre film tranquillement sans la pression des financiers, vous pouvez expérimenter des tas de choses. Sur **Faust**, j'ai parfois vu trop gros et trop grand compte tenu des moyens dont je disposais. Du coup, certaines scènes sont un peu ratées à mon goût parce que nous n'avions pas le temps, le directeur de la photographie et moi-même, de peaufiner les plans tordus que je voulais obtenir. Certains d'entre eux pourront donc sembler ridicules mais j'espère qu'ils contribuent en même temps à donner un certain esprit au film. J'avais travaillé de la même façon sur **Le Retour des Morts-vivants 3**, où je voulais à la fois associer les mythologies respectives de Dan O'Bannon *(réalisateur du premier* ***Retour des Morts-vivants****)* et George Romero *(la trilogie des* ***Morts-vivants****)*, et apporter un certain degré de folie au côté humain de l'histoire et des personnages. C'était peut-être trop ambitieux en regard des moyens et des délais dont je disposais, mais bon, je suis content du résultat. J'aime les films qui surprennent, qui partent dans des directions inattendues ; ça les rend plus intéressants. Et de toute façon je n'ai pas le choix ! Vu les budgets qu'on me confie, sans ce côté outrancier qu'on retrouve dans chacun de mes films, il y a longtemps que je tournerais pour la télé.

M (Andrew Divoff) : gourou d'une secte étrange et ambassadeur du Diable sur Terre.

Pensez-vous avoir exploré tous les aspects du genre ?

Non, je suis loin d'en avoir fait le tour. Certes, j'ai abordé de nombreux registres différents dans ma carrière, même en tant que producteur, avec des films comme **Mutronics** ou **Crying Freeman**, mais il y a encore des terrains sur lesquels je ne me suis pas aventuré, comme le film de vampires. D'ailleurs, **Faust** est mon premier film qui met en scène un héros avec une cape. Cette cape m'a vraiment donné des sueurs froides sur le plateau : je passais mon temps à éviter qu'elle soit ridicule, posée là sur les épaules du comédien. Je ne suis pas Tim Burton et je n'ai pas ses budgets. Lui a le don et les moyens de montrer des choses ridicules qui deviennent magnifiques et logiques d'un point de vue cinématographique. Je suis beaucoup plus cynique : il m'est difficile d'affubler quelqu'un d'une cape en me disant que ça va marcher.

Il y a beaucoup de personnages qui ont leur importance et qui influencent l'histoire dans le comics. Les avez-vous tous intégrés au film ?

Au départ, je me suis surtout concentré sur la folie de John Jaspers. Avec le maquilleur Screaming Mad George, nous avons beaucoup travaillé sur l'origine de

FAUST

Jade de Camp (Isabelle Brook) : une psychiatre vouée corps et âme à la guérison de Jaspers.

■■■ son costume et nous en sommes arrivés à ce concept où il est en fait une émanation de sa propre chair. Je voulais quelque chose de physique, pour que Jaspers n'ait pas à se soucier de le transporter et que ce costume soit en même temps une manifestation de sa colère. **Faust** est un étrange mélange de genres. Il y a trois protagonistes principaux pour autant de points de vue sur le Mal, et donc trois films en un. Jeffrey Combs joue le détective. Pour lui, le Mal est représenté par un homme qui agit pour le pouvoir et l'argent. Son film est un film d'action. J'en ai donc fait un personnage de film d'action. Jade de Camp, la psychiatre, est elle spécialisée dans les criminels. Elle pense que le Mal est une maladie, et que la science et la bonté peuvent la guérir. C'est ce qu'elle tente de faire jour après jour, en étudiant les psychotiques et les serial-killers. Son film est un thriller, car le thriller traite de ceux qui deviennent fous, et on y trouve toujours une fille en danger. J'ai donc réalisé pour ce personnage des scènes de thriller, avec des ombres portées, des cellules irréalistes, etc... Enfin il y a John Jaspers, un artiste, qui symbolise le Mal comme l'entité qui combat le Bien dans l'âme de chaque homme. Son film est un film d'horreur, car l'horreur traite de ce genre de thèmes, religieux, démoniaques, où le Mal est une chose bien réelle. J'ai donc conçu les scènes avec Jaspers comme un film d'horreur. Les deux autres personnages doivent en définitive intégrer le film du troisième, car il s'agit de son histoire et c'est son film qui prime. C'est l'angle que j'ai adopté et par lequel j'ai cherché à donner sa logique au film. Et je me suis bien sûr assuré qu'il y ait un certain sens de l'humour.

John Jaspers dans l'antre de M : il va recevoir la bénédiction du Diable...

Le capitaine Dan Margolis (Jeffrey Combs) : un flic qui voit le monde s'effondrer autour de lui.

Vous pensez que l'humour est aujourd'hui incontournable dans un film d'horreur ?

J'aime l'humour dans les films d'horreur à condition qu'il soit franc et direct. Les clins d'œil au spectateur, non merci ! Sans être une comédie, **Le Retour des Morts-vivants 3** comportait quelques scènes amusantes. A mes yeux, c'est un film très sérieux, une sorte de Roméo et Juliette. Ça peut sembler ridicule pour un film de zombies mais voir Mindy Clark se décomposer progressivement, moralement et physiquement, c'est pour moi très émouvant. Je crois d'ailleurs que des effets de mode comme le piercing, ou les tatouages, ont à voir avec l'identité. La dérive sadomasochiste, derrière ses attraits punk ou mode, procède d'un sentiment profondément humain, et je voulais traiter ce thème dans un film de zombies. Un zombie n'est rien d'autre que quelqu'un qui a perdu son âme.

L'interprète de John Jaspers/Faust, Mark Frost, n'est pas très connu. Où l'avez-vous trouvé ?

C'est un acteur britannique qui fait surtout de la télé. Je suis content de l'avoir découvert car il est vraiment très bon. C'est facile de jouer au fou, mais c'est beaucoup plus compliqué de faire réellement croire à la folie du personnage ainsi qu'à son extrême tristesse. Isabelle Brook, qui joue la psychiatre, s'est complètement appropriée le personnage. C'est tellement enthousiasmant d'avoir des acteurs qui font sans sourciller ce que le script leur dit de faire, quand bien même certaines choses peuvent paraître ridicules. Imaginez-vous qu'ensuite, ils doivent rentrer chez eux et se justifier auprès de leurs proches d'avoir fait un film comme celui-là !

Comment en êtes-vous venu à vous associer avec le producteur espagnol Julio Fernandez pour monter le label *Fantastic Factory* ?

J'ai rencontré Julio en 1989 au festival de Sitges, où **Society** était présenté. Sa compagnie avait acheté le film. Je parlais un peu l'espagnol et il voulait que je vienne faire des films pour lui. Je ne l'ai pas vu pendant dix ans jusqu'à ce que je retourne à Sitges en 1998, avec **Le Dentiste 2** qu'il a également acheté. Nous avons dîné ensemble et il m'a lancé : «Pourquoi tu ne viendrais pas faire un film à Barcelone? Je préférerais vendre tes films plutôt que de les acheter !». J'ai donc visité un temps Barcelone pour voir ce qui pouvait s'y tourner. J'essayais depuis un certain temps de faire une anthologie de films d'horreur, comme **The Seven Deadly Sins** que je devais produire pour *Miramax*. Mais il n'y a jamais eu de suite. Ils sont du genre à monter beaucoup de projets en même temps pour être sûrs que, parmi eux, certains se feront. Deux mois après mon arrivée à Barcelone, on a commencé à développer avec Julio cette idée de faire des films de genre à petit budget mais de bonne qualité pour un même label, un peu dans l'esprit de la *Hammer Films*. Suivront **Arachnid** de Jack Sholder, **Dagon** de Stuart Gordon et **Beyond Re-Animator**, le troisième film de la série, que je réaliserai moi-même.

Pour *Faust*, vous collaborez à nouveau avec Screaming Mad George. Ça faisait longtemps que vous n'aviez rien fait ensemble...

Je le trouve stupéfiant. D'habitude, je fais travailler plusieurs compagnies d'effets spéciaux et j'utilise George pour des choses spécifiques qui nécessitent une approche artistique et surréaliste. Sur **Faust**, il était tout seul et s'est tout simplement surpassé. Pour **Arachnid**, nous utiliserons Steve Johnson, car c'est vraiment son

Un rite satanique aux allures dantesques...

truc. Souvent, les producteurs et réalisateurs s'imaginent qu'il suffit de prendre un maquilleur et que l'affaire est réglée. Je n'y crois pas. Chaque personne ou compagnie a son identité. Ce sont des artistes, comme les peintres, et on n'ira pas demander un paysage à un portraitiste. Sur **Le Retour des Morts-vivants 3**, nous avons fait appel à cinq sociétés. Je voulais que chaque zombie ait une personnalité bien affirmée. Si un studio est débordé, ils vont vous faire certaines choses magnifiques et bâcler les autres. En divisant la tâche, en faisant appel à des compagnies qui ont tout à prouver, on les oblige à se concentrer sur ce que vous leur avez spécifiquement demandé et à tirer le meilleur d'eux-mêmes.

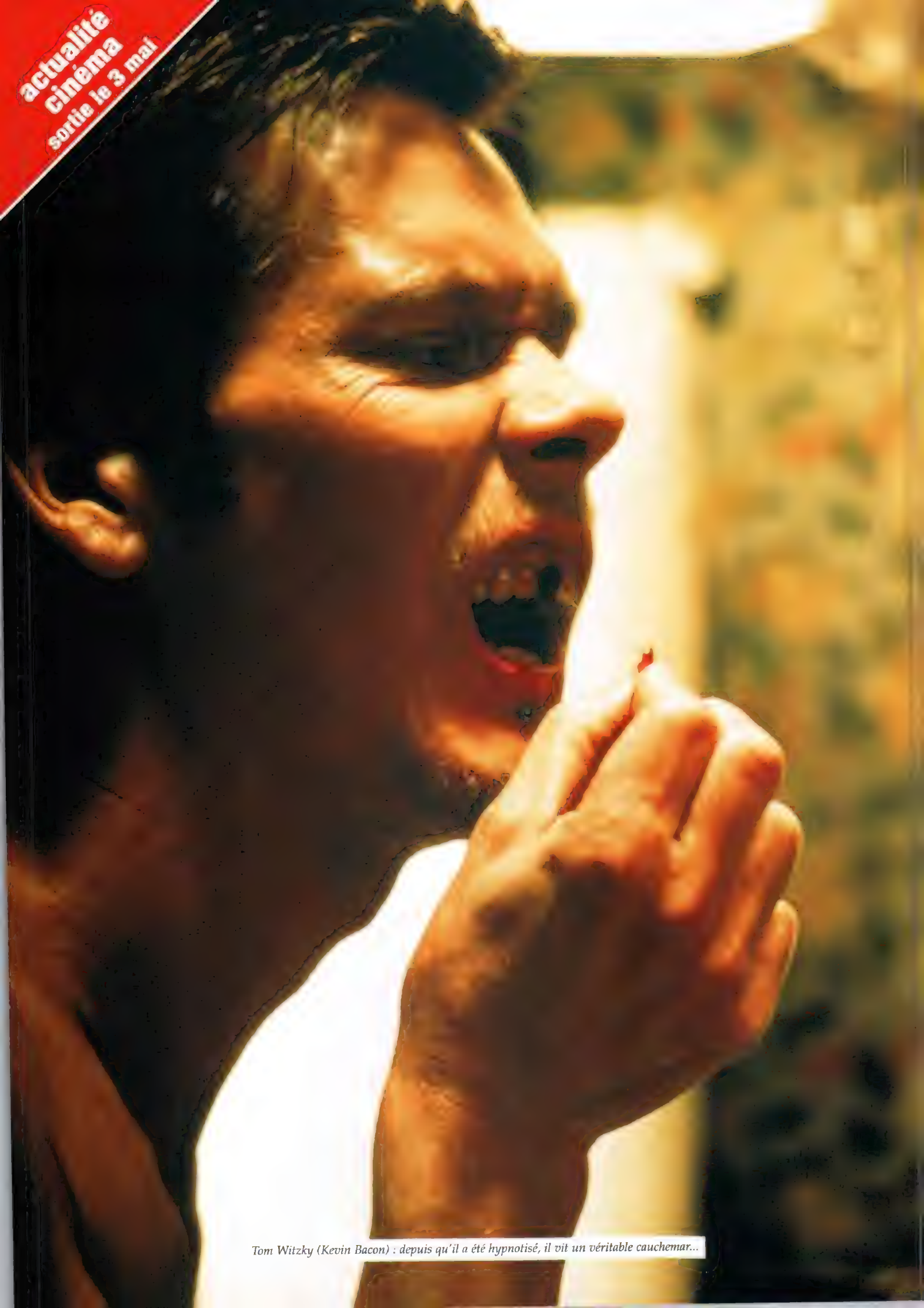
Est-ce que vous pensez que le marché a beaucoup changé depuis vos débuts ?

Oh oui ! Quand j'ai commencé, c'était le début de la révolution vidéo et les compagnies indépendantes étaient pleines aux as. Personne ne comprenait encore le marché international. Il y avait beaucoup d'argent provenant des ventes à l'étranger qui rentrait dans les caisses des studios, et cet argent était investi dans de nouveaux films. Puis, à la fin des années 80, on est entré dans l'ère des gros paris, et la qualité des films a sèvèrement chuté, ils se ressemblaient tous. Aujourd'hui, on arrive à l'époque du numérique et un marché encore plus énorme se développe. Le marché est donc devenu plus complexe. Il est par contre encore relativement simple en Europe et c'est pourquoi je vis désormais en Espagne. Il y a beaucoup plus à faire ici, et le climat politique est favorable à un type de cinéma commercial indépendant, précisément celui que je fais. Aux USA, le business est tellement strict qu'on perd de l'argent à chaque minute. Le public est devenu plus sophistiqué aussi, plus exigeant. Nous sommes entrés dans l'ère post-narrative, même dans le cinéma de genre. Le public d'aujourd'hui a vu une telle quantité de films qu'il comprend la structure et les enjeux quasi instantanément ; il devient difficile de raconter une histoire qui le captive sans recourir à la grosse artillerie. La narration classique est encore acceptée dans le cadre d'un grand spectacle, mais sans ça, il faut faire attention à raconter l'histoire d'une manière moins obtuse, moins linéaire. Dans les années 60, j'avais acheté un livre où les pages avaient été mélangées volontairement par l'auteur. Ça m'avait semblé un peu bizarre comme démarche, mais je crois que c'est ainsi que doivent se faire les films aujourd'hui. **Pulp Fiction**, il y a 30 ans, aurait été regardé avec circonspection. Les jump-cut que faisait alors Godard sont devenus évidents dans tous les films. Ces expérimentations intellectuelles sont devenues notre réalité contemporaine, et la narration va devoir se trouver de nouvelles structures. En tout cas, quelque chose de nouveau se prépare, je pense qu'il va y avoir des changements.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

Faust, un héros psychotique qui combat le Mal par le Mal...

actualité cinéma
sortie le 3 mai



Tom Witzky (Kevin Bacon) : depuis qu'il a été hypnotisé, il vit un véritable cauchemar...

HYPNOSE

Déjà réalisateur du thriller RÉACTIONS EN CHAÎNE, le scénariste de JURASSIC PARK et MISSION : IMPOSSIBLE revient à la mise en scène avec HYPNOSE (Grand Prix de Gérardmer), une adaptation fidèle d'un roman méconnu de Richard Matheson, le spécialiste de la terreur réaliste. Un film d'horreur sur le paranormal qui n'entretient que très peu de rapports avec SIXIÈME SENS, contrairement aux apparences.

Dur pour la série B indépendante **Hypnose** de sortir après le film de studio **Sixième Sens**, en France comme aux Etats-Unis. Car les deux films, tournés parallèlement, marchent sur les mêmes sentiers et présentent donc plusieurs similitudes. A commencer par l'élément surnaturel, qui vient bouleverser le quotidien de gens ordinaires et se greffer à un univers réaliste. Mais aussi et surtout l'importance accordée au rôle de l'enfant, qui fait le lien avec le(s) fantôme(s) tourmenté(s). Un désavantage certain, surtout que la réputation des petits producteurs en quête de sujets commercialement viables n'est plus à faire. L'amalgame est donc facile, et nombreux sont ceux, aux Etats-Unis, qui ont accusé David Koepp d'avoir copié M. Night Shyamalan pour profiter de son succès. Mais en y regardant d'un peu plus près, on se rend rapidement compte que les deux films diffèrent à bien des égards, qu'**Hypnose** ne raconte pas la même histoire que **Sixième Sens**, qu'il développe une idée à peine exploitée dans ce dernier, qu'il inverse en quelque sorte les rôles pour commencer là où l'autre se terminait. Ainsi, **Hypnose** s'applique à décrire la vie d'une famille banale, et s'intéresse aux répercussions que des événements irrationnels peuvent avoir sur le comportement d'un adulte. En opposition à l'enfant qui, contrairement à celui de **Sixième Sens**, communique ici avec les morts sans être affolé le moins du monde. Son innocence, sa sensibilité et son esprit ouvert lui permettent de considérer normal ce qui ne l'est pas. Et aux nombreuses apparitions qui viennent illustrer le propos de **Sixième Sens**, **Hypnose** préfère se concentrer sur le cas d'un esprit qui ne peut reposer en paix. Il n'y a donc aucun doute, si les deux films se ressemblent légèrement, c'est uniquement dans le fond, pas dans la forme. De toute façon, l'histoire d'**Hypnose** ne date pas d'hier, mais de 1958, sous la forme d'un roman écrit par Richard Matheson.

Richard Matheson est bien connu des amateurs de fantastique. Romancier depuis plus de cinquante ans, ses œuvres ont souvent fait l'objet d'adaptations cinématographiques plus ou moins réussies, parmi lesquelles **Duel**, **Trilogy of Terror**, **Omega Man**, **Last Man on Earth** et plus récemment **Au-delà de nos Rêves**. Il est également devenu un scénariste réputé après avoir rédigé le script de **L'Homme qui Rétrécit**. Suivront **La Chambre des Tortures**, d'après une nouvelle d'Edgar Allan Poe, **La Maison des Damnés**, **Les Dents de la Mer 3**, et surtout un nombre incalculable d'épisodes pour la série de Rod Serling *La Quatrième Dimension*. Mais Richard Matheson est avant tout considéré comme un pionnier de la littérature fantastique telle qu'on la connaît aujourd'hui. Aux décors gothiques de l'Europe de l'Est, encore très prisés par les autres écrivains de sa génération, il préfère l'urbanisme des villes américaines. Un bon moyen pour rendre l'horreur plus inquiétante, plus réelle, et ainsi faire vibrer la corde sensible des lecteurs. Il fait par la même occasion prendre conscience à Stephen King qu'une histoire horrifique peut se dérouler ailleurs que dans un vieux château ou un cimetière, et lui donne envie d'écrire. D'ailleurs, nombreux sont les auteurs et réalisateurs actuels influencés par Richard Matheson. A commencer par Chris Carter, qui ne cache pas avoir été inspiré par la série ***Kolchak : The Night Stalker*** pour créer ***X-Files***. Tout comme David Koepp, scénariste et réalisateur d'**Hypnose**, qui découvre le roman original par hasard. *«J'ai lu presque tout ce que Richard Matheson a écrit. J'adore ce qu'il fait, surtout «Duel», une histoire somme toute très simple qui vire subitement au cauchemar. Mais je n'avais jamais entendu parler de «Stir of Echoes». Je suis tombé dessus il y a deux ans, chez un bouquiniste, en me promenant dans les rues de Los Angeles. Sur les conseils du vendeur, je l'ai acheté et dévoré d'une traite. Ça m'a tellement plu que j'ai tout de suite eu envie d'en faire un film. Les images s'étaient dessinées dans ma tête au fur et à mesure que je tournais les pages. Je me suis immédiatement mis en quête des droits, qui étaient détenus par* Universal *à qui Matheson les avait lui-même cédés. J'ai conclu un accord avec eux et* **Hypnose** *s'est finalement fait pour le compte de la société* Artisan». Des producteurs et distributeurs avisés qui ont décroché le jackpot l'an dernier en sortant dans les salles américaines **Le Projet Blair Witch**, un des plus gros succès de 1999, et qui offrent à David Koepp les 12 millions de dollars nécessaires pour mener à bien son film.

Tom et Maggie (Kathryn Erbe) : un couple menacé par d'étranges phénomènes...

A seulement 35 ans, David Koepp est un des scénaristes les plus en vogue à Hollywood. La preuve, il travaille actuellement sur le script de la version ciné de «Spiderman», d'après un traitement de James Cameron. LE projet du moment. Il faut dire qu'il rencontre son premier succès très tôt dans sa carrière, en 1992, avec **La Mort vous va si bien** de Robert Zemeckis. Depuis, son CV comporte des titres aussi prestigieux que **Jurassic Park** et **Le Monde Perdu**, ainsi que les trois derniers films de Brian De Palma, **L'Impasse**, **Mission : Impossible** et **Snake Eyes**. En 1996, après le court métrage Suspicious, il réalise son premier long, le thriller d'ambiance **Réactions en Chaine** qui montre le chaos s'installer dans une banlieue rurale des Etats-Unis inexplicablement privée d'électricité et ■■■

HYPNOSE

Obsédé par l'idée de comprendre ce qui lui arrive, Tom cherche une réponse dans son jardin...

■■■ plongée dans l'obscurité. Un film inspiré par **The Monsters are Due on Maple Street**, un épisode de ***La Quatrième Dimension*** justement écrit par... Richard Matheson !

En adaptant le roman de Richard Matheson, David Koepp s'est efforcé de rester fidèle à son esprit tout en changeant certains éléments de l'histoire pour la rendre plus contemporaine. *«Le monde qu'il décrivait, une famille ouvrière du sud de la Californie au milieu des années 50, n'existe plus aujourd'hui. La Californie du Sud est désormais une région en pleine expansion où il n'y a plus de zone ouvrière. J'ai donc situé l'histoire dans un environnement similaire, à Chicago, où j'ai passé la majeure partie de mon enfance puisque ma mère vient d'une famille irlandaise du sud de la ville. C'était vraiment la ville idéale, d'autant plus qu'elle est peuplée de gens ordinaires qui ont des métiers difficiles, qui sont logiques et pragmatiques, qui ont les pieds sur terre et un fort sens des responsabilités vis-à-vis de leur famille, de leur emploi, de l'église et de leurs amis. C'était important pour l'histoire que les personnages et les relations qu'ils ont entre eux soient réalistes. Plus la description du quotidien est crédible, plus l'impact du surnaturel est fort. L'erreur de la plupart des films fantastiques, c'est que ces événements paranormaux frappent des personnes auxquelles le public ne peut s'identifier».*

Tom Witzky (Kevin Bacon) est un ouvrier qui mène une vie de famille des plus ordinaires, si ce n'est que son fils Jake (Zachary David Cope) a la fâcheuse habitude de faire la conversation avec un «ami invisible», au grand désespoir de sa femme Maggie (Kathryn Erbe). Un soir, au cours d'une fête, Tom accepte de se faire hypnotiser par sa belle-sœur Lisa (Illeana Douglas). Dans la nuit, il est hanté par des visions et des rêves troublants et reçoit quelques jours plus tard la visite du spectre d'une jeune fille qui s'évanouit aussi vite qu'il est apparu. Alors qu'il doute de plus en plus de sa santé mentale, il va devoir aider le fantôme tourmenté à trouver le repos s'il veut se débarrasser de ses nouveaux pouvoirs...

Personnage sceptique par excellence, Tom a bien du mal à comprendre ce qui lui arrive. Plongeant progressivement dans la folie, il développe une personnalité obsessive et agressive, se renferme sur lui-même, n'accorde plus aucune importance à son entourage, et met par la même occasion son couple en péril. C'est clairement le calvaire de ce personnage ordinaire confronté à une situation qui le dépasse qui intéresse le plus David Koepp dans **Hypnose**. *«J'ai toujours pensé que les films d'horreur les plus terrifiants n'étaient justement pas les plus graphiques, ceux qui accumulent les cadavres. Parce qu'à partir du moment où le personnage est mort, il n'y a plus de raison d'avoir peur ou de s'inquiéter de ce qui pourrait lui arriver. Je préfère les films où le personnage est visité par quelque chose qui laisse chez lui une marque indélébile, puis disparaît. Petit à petit, des changements se font sentir dans son comportement. Ça, c'est terrifiant !».*

Dans le cas présent, c'est une séance d'hypnose qui transforme Tom, qui ouvre une porte dans son psyché et le met en relation avec le fantôme d'une jeune fille dont la mort reste inexpliquée et qui vient lui demander son aide. Pour cette scène clé du film, David Koepp s'est lancé dans des recherches poussées sur cette pratique et a même été demander l'avis d'un spécialiste sur les conseils de l'actrice Illeana Douglas. *«A la demande d'Illeana, qui pensait que ça l'aiderait à camper son personnage, nous sommes allés voir un hypnotiseur qui exerce à Chicago pour mieux comprendre les différentes étapes de l'hypnose. Comme nous voulions que la séance dans le film soit la plus réaliste possible, nous avons nous-mêmes tenté l'expérience. A la télévision, il n'y a que des charlatans, et les sujets se mettent ensuite à danser de manière ridicule ou se comportent comme des animaux. C'est donc impossible de se faire une idée précise sur le déroulement de l'hypnose. Nous avons tout expliqué à l'hypnotiseur et longuement discuté avec lui. Tout ce qui a trait à l'hypnose dans le film est ainsi véridique, comme le fait qu'il y aurait seulement environ 8% de la population qui serait capable de s'endormir profondément sous hypnose».* Dans le film, lorsque Tom est sous hypnose, il se retrouve en lévitation sur un fauteuil Louis XV dans une salle de cinéma où apparaissent sur l'écran des mots-clé mystérieux. Une idée que David Koepp trouvait amusante. Et un heureux concours de circonstances, puisque l'hypnotiseur lui a révélé que c'était une pratique couramment employée pour hypnotiser quelqu'un !

Zake (Zachary David Cope) : un enfant qui a le don de communiquer avec les morts...

David Koepp ne s'en cache pas, il s'est largement inspiré de **Dead Zone** de David Cronenberg, et de **Répulsion** et **Rosemary's Baby** de Roman Polanski pour réaliser **Hypnose**. On pourrait aussi ajouter **L'Enfant du Diable** de Peter Medak et quelques-uns des meilleurs épisodes de ***La Quatrième Dimension*** pour compléter la liste. On trouve pires références. Une preuve que David Koepp a bon goût. Avec son traitement au premier degré qui a tendance à banaliser l'argument fantastique sans pour autant le normaliser, **Hypnose** arrive à crédibiliser son propos. Ce qui lui permet aussi d'être à plusieurs reprises proprement terrifiant. Sans pour autant avoir recours à une artillerie d'effets spéciaux, David Koepp sait mettre mal à l'aise : visions d'un meurtre craspec sous forme de flashes, apparitions spectrales stroboscopiques, cadavre putréfié qui n'est pas sans rappeler celui de la Madame Bates de **Psychose**... Du coup, **Hypnose** est un véritable film d'horreur qui respecte le genre. *«Le plus gros problème des films actuels, c'est que la plupart des réalisateurs affichent un certain dédain pour leur œuvre et le genre, comme s'ils en avaient honte. Automatiquement, les produits en souffrent. J'ai vu un film récemment — dont je tairais le titre — qui était supposé être un film d'horreur. Un budget confortable, un réalisateur réputé dans le domaine... Mais il faisait preuve d'un tel cynisme que le film finissait par ressembler plus volontiers à une comédie et n'avait plus aucun intérêt. On se plaint toujours que ces films ne soient pas reconnus par la profession, mais il ne faut pas s'étonner. Si on commence par se moquer du public, on n'arrivera jamais à anoblir le genre».* Avec **Hypnose**, une chose est sûre, David Koepp ne se moque pas du public

Damien GRANGER

Stir of Echoes. *USA. 1999. Réal.: David Koepp. Scén.: David Koepp d'après le livre de Richard Matheson. Dir. Phot.: Fred Murphy. Mus.: James Newton Howard. SPFX.: Tony Gardner & Jim Beinke (maquillages spéciaux), Banned from the Ranch Entertainment (visuels). Prod.: Gavin Polone & Judy Hofflund pour Artisan Entertainment. Int.: Kevin Bacon, Zachary David Cope, Kathryn Erbe, Illeana Douglas, Kevin Dunn, Conor O'Farrell, Jennifer Morrison, Lusia Strus... Dur.: 1 h 40. Dist.: Mars Films. Sortie le 3 mai 2000.*

Le cadavre d'un fantôme qui aimerait bien reposer en paix...

actualité cinéma
sortie le 19 avril

HEAVY METAL F.A.K.K.2

Les fans grandissent et ne perdent pas la mémoire. Quand un jeune dessinateur plein aux as rachète le magazine qui a bercé ses jeunes années, il n'oublie pas de le faire suivre d'un long métrage qui rende hommage à sa passion. HEAVY METAL F.A.K.K.2 est ainsi tout à la fois la séquelle obligée du dessin animé produit par Ivan Reitman en 1981, le produit dérivé d'un magazine à succès, une déclaration d'amour à l'actrice Julie Strain et un fantasme de môme qui a les moyens de répondre à ses caprices.

La saga qui a conduit à la sortie de cette suite de **Métal Hurlant** est longue. Aussi n'en retiendrons-nous que quelques moments symboliques. En décembre 1974, Moebius, Philippe Druillet, Jean-Pierre Dionnet et Bernard Farkas décident de lancer un magazine consacré à la bande dessinée, à la science-fiction et au fantastique. Le premier numéro de *Métal Hurlant* sort en janvier 1975 avec des planches de Jean-Claude Gal, Mœbius, Philippe Druillet et l'Américain Richard Corben. La société éditrice du magazine, *Les Humanoïdes Associés*, va s'imposer comme une forme d'institution du fantastique européen. Mais ses rêves de conquête cinématographique se heurteront très tôt à la conjoncture frileuse de l'industrie européenne, laissant en chantier le mythique **Dune** que s'apprêtait à réaliser Alejandro Jodorowski. Il n'en va pas de même de l'autre côté de l'Atlantique. Fasciné par ce comic-book pour adultes, la société américaine *National Lampoon Publishing* rachète dès 1975 certaines histoires aux *Humanoïdes Associés* et lance sa propre édition de *Heavy Metal* dont le premier numéro paraît en avril 1977, un mois seulement avant la sortie de **Star Wars** (est-il besoin de préciser que Lucas a lu l'édition française ?). Le succès, comme on peut s'en douter, est phénoménal. Des artistes comme Corben ou Bernie Wrightson vont devenir des icônes nationales en officiant dans ces pages. L'influence des frenchies ne se limitera pas à cela. Rappelons qu'un certain Dan O'Bannon, qui a traîné ses guêtres du côté de la bande des *Humanos*, va réussir à vendre à la *20th Century Fox* un script intitulé **Alien**. Le film qui en sera tiré peut être vu comme la plus parfaite incarnation de l'esprit *Métal Hurlant* sous forme cinématographique. Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve à son générique les noms de Moebius, ainsi que les égéries du journal, Giger ou Foss. Box-office oblige, un certain esprit SF s'impose à Hollywood. Le *National Lampoon Publishing*, dont les ramifications médiatiques s'étendent également à la télévision («Saturday Night Live») et par voie de conséquence au cinéma (John Landis, Harold Ramis, Ivan Reitman) va mûrir le projet d'une adaptation film du magazine *Heavy Metal*. Ce sont Ivan Reitman et le réalisateur Gerald Potterton qui vont se coller à ce projet improbable. Dépassés par leur ambition, ils vont devoir composer avec des contraintes budgétaires sévères et un timing serré qui aura de lourdes conséquences sur la qualité graphique du produit fini. Son arrivée en salles va néanmoins marquer les esprits. En France, par exemple, *Métal Hurlant* le film débarque pris en sandwich entre le **Rox et Rouky** des studios *Disney* et le long métrage **Goldorak**. L'attrait du film de Potterton qui tient en trois points essentiels (femmes à poil, décapitations et Hard Rock) va très naturellement lui valoir un statut d'OVNI des salles obscures, avant qu'il ne devienne un

Julie, alias F.A.K.K.2 : régler son compte à Tyler est la seule chose qui lui importe...

Guerrière dans l'âme, Julie protège la Fontaine de Jouvence de l'attaque des Arakacians.

habitué des projections de minuit, à New York comme à Paris. (Notons qu'à cette époque, le petit Luc Besson voit trois films coup sur coup, **Métal Hurlant**, **Blade Runner** et **Dark Crystal**, qui composeront 95% de son script du **Cinquième Elément**).

Un bond dans le temps nous amène à 1992. C'est l'année où le dessinateur Kevin Eastman, créateur du comics «Les Tortues Ninja», compte la pile de dollars que lui ont ramené l'adaptation-film de sa bédé, ainsi que le merchandising alentour. Fan de la première heure du magazine *Heavy Metal*, il rachète le titre dont les ventes atteignent alors les 200.000 exemplaires chaque mois. Vers 1996, Kevin Eastman voit s'approcher la date du vingtième anniversaire de l'édition américaine (l'édition française s'est arrêtée en 1987). Son désir de donner une suite au long métrage ne fait que s'amplifier, mais il bute à la fois sur la structure à adopter, l'argent à réunir pour un tel projet et le type de personnage à mettre en scène. Eastman souhaite en effet depuis un moment créer un personnage de super-héroïne emblématique de ce qui constitue selon lui l'esprit des années 90. Deux événements vont précipiter sa décision. En premier lieu, il tombe amoureux de l'actrice Julie Strain, reine incontestée de la série B d'alors. Forte, déterminée, charismatique et montée comme une guerrière de Frazetta, Julie Strain va devenir la muse absolue d'Eastman. Il calque sur son physique et son tempérament ce qui va devenir le personnage principal de **F.A.K.K.2**. Au même moment, la *Columbia* ressort en vidéo le premier film **Heavy Metal** et, à la surprise générale, le «vieux dessin animé oublié» atteint le million d'exemplaires vendus. Considérant que la demande est toujours là, *Columbia* donne donc à Eastman son accord pour distribuer une suite éventuelle. Ce dernier a déjà rédigé avec Simon Bisley l'essentiel du traitement et des personnages.

Dans sa version définitive, **Heavy Metal** 2000 abandonne le concept de sketches propre à l'original pour développer une histoire axée entièrement sur sa fameuse héroïne. Julie, puisque c'est son nom, vit sur une planète paradisiaque, au sein d'un peuple qui renferme dans son organisme une partie du secret de la vie éternelle. Ce trésor attire la convoitise de Tyler, ancien ouvrier infecté par un mal mystérieux (la fameuse énergie verte du premier opus). Dans sa quête du pouvoir absolu, Tyler dévaste la planète de Julie et massacre son peuple, kidnappant plusieurs «échantillons» qui constitueront la base de sa fontaine de jouvence. Seule survivante, Julie n'a plus qu'une idée en tête, se venger de Tyler. Elle adopte le pseudonyme F.A.K.K.2 (Federation-Assigned Ketogenic Killzone est l'appellation d'une zone contaminée à très haut risque). Accompagnée par Odin, un jeune branleur inoffensif, elle rejoint une mégalopole spatiale où elle tente une première fois d'éliminer Tyler. Elle réalise, mais un peu tard, que ce dernier ne peut pas mourir tant qu'il possède son breuvage sacré. Julie alias F.A.K.K.2 finit donc par traquer le monstrueux personnage jusqu'à la planète Uroboris, berceau de l'eau d'immortalité. Obsédée par son règlement de compte, la guerrière va mettre du temps à réaliser qu'elle est en fait devenue l'actrice d'un enjeu bien plus important.

Armé de cette histoire, Eastman part réunir les 15 millions de dollars nécessaires à l'élaboration du projet. Les quinze dernières années ont vu un bouleversement sans précédent du petit monde de l'animation. Il ne peut pas faire l'impasse sur le changement de mentalités qu'a entraîné l'explosion de la japanimation sur les fans de SF. «*On ne pouvait pas faire du* Disney, *okay, on ne pouvait pas s'amuser à refaire ce que les asiatiques font déjà si bien. On était à la recherche d'un style sur lequel le public réagirait immédiatement en se disant : Hé ! C'est Heavy Metal !*». Responsable de cette lourde tâche, Simon Bisley va donc longtemps suer pour accoucher de la galerie de personnages caractéristiques de cet univers. Le groupe canadien *Cine-Groupe Animation*, dirigé par Jacques Pettigrew, se charge de l'animation des personnages alors que la société allemande *Trixter Film* prend en charge l'élaboration de vaisseaux et de certains effets de texture en images de synthèse.

Il ne faut donc pas attendre d'**Heavy Metal** des exploits graphiques à la *Ghibli* ou à la *Disney*. Conscients de cet état de fait, Eastman va s'attacher à ce qui fait l'unicité de cet univers. Cette séquelle reprend donc quelques concepts de l'original : la cité spatiale du sketch d'Hanover Fiste, le slalom des vaisseaux du sketch des Nyborg, et surtout une bonne partie de la structure du sketch de Tarna. Eastman va même jusqu'à refaire la séquence du bain et de l'habillage de Tarna en remplaçant cette dernière par sa femme/héroïne (une manière comme une autre de concrétiser un vieux fantasme). Il prend soin d'y rajouter néanmoins une seconde partie qui abandonne l'univers SF pour plonger dans l'Heroic Fantasy plus traditionnelle, dans un festival de coups d'épée bien tranchants et franchement gore, friandise quasi-absente du premier opus qu'une génération entière de lecteurs réclamait à corps et à cris. Déclaration d'amour à ses passions de jeunesse, à sa femme et à ses milliers de lecteurs, le film monté par Eastman ne cherche pas à entrer en concurrence avec les produits de studios plus puissants (notamment le **Titan AE** que Don Bluth vient de livrer à la *Fox*). **Heavy Metal F.A.K.K.2** se veut avant tout la prolongation d'une saga et d'un esprit bédé, vieux d'une trentaine d'années et bien disposé à durer quelques décennies encore.

Rafik DJOUMI

Un corps de rêve et un tempérament d'acier : les atouts majeurs de Julie.

actualité cinéma sortie le 12 avril

STUART LI

la fin de la mouse de latex !

JOHN DYKSTRA

En 1977, John Dykstra était le magicien le plus célèbre au monde. Et pour cause, il avait réuni et supervisé une équipe de talents hors du commun, avec laquelle il s'était appliqué à révolutionner l'industrie des effets spéciaux. Son Oscar pour LA GUERRE DES ETOILES récompensait à la fois ses talents de superviseur et ses multiples inventions optiques. Puis il disparut des gazettes. Etait-ce pour avoir «trahi» Maître Lucas en s'occupant des effets de la série GALACTICA ? Etait-ce par manque d'ambition, d'intérêt ? Revenu sur le devant de la scène avec la souris hyper-réaliste de STUART LITTLE, il reste évasif sur son passé, ne se fait pas d'illusion sur la médiatisation des effets spéciaux, mais garde intact sa passion pour les tours de passe-passe.

Entre *L'Invasion Vient de Mars* et les deux derniers *Batman*, vous avez disparu pendant près de dix ans. Où étiez-vous ?

Durant cette période, à l'époque dite analogique, je me suis passionné pour les images électroniques et leur manipulation. Pas forcément les images de synthèse, plutôt la vidéographie. J'ai arrêté le cinéma lorsqu'a fermé notre compagnie, *Apogée*, et je me suis consacré à la publicité. A cette époque, monter une structure d'images de synthèse coûtait une fortune et il n'y avait guère qu'*ILM* pour se l'offrir. Lorsque j'ai découvert que l'image de synthèse devenait enfin «transparente», je suis revenu vers l'industrie du cinéma. L'expérience des effets spéciaux physiques m'avait préparé au passage vers l'image de synthèse, car il n'y a guère que l'outil qui change, et il était dès lors possible d'obtenir des effets longtemps desirés mais que les limites du physique et de l'optique nous rendaient auparavant impossibles. Ceci a changé. Nous ne sommes plus dans une industrie de la méthode mais dans une industrie du concept.

Quand avez-vous commencé à travailler sur *Stuart Little* ?

En 1998, quand j'ai été présenté au réalisateur Rob Minkoff par mes amis du studio *Sony Imageworks*, notamment Tim Sarnoff. Ken Ralston, à la tête de *Sony Imageworks*, était pris par la préparation de son premier film, **Jumanji 2**, et ne pouvait pas superviser les effets de **Stuart Little**. Les gens de *Columbia* pensaient que c'était possible de créer ce personnage, mais ne savaient pas comment s'y prendre. Il leur semblait judicieux de choisir quelqu'un ayant déjà l'expérience des films de cette ampleur, et qui puisse travailler en terrain non défriché. Je savais que nous réussirions quelque chose sans pourtant connaître à l'avance le degré de cette réussite.

Stuart et sa famille d'adoption : M. Little (Hugh Laurie), Mme Little (Geena Davis) et George (Jonathan Lipnicki).

Stuart Little dans la salle de bain : gare à l'indigestion de savon !

La véritable ambition était d'obtenir un personnage si crédible que le spectateur puisse oublier rapidement qu'il s'agit d'une création sur ordinateur.

Quelles furent alors les priorités ?

Avant les questions techniques, il faut savoir ce qu'on veut obtenir précisément à l'écran. Ainsi, la première étape est de passer du script au storyboard, ce qui vous donne une base pour débattre avec le réalisateur. Une fois ces choses mises au point, on commence à étudier les techniques possibles pour l'obtenir. Les aspects les plus compliqués pour obtenir un tel personnage sont : 1/ définir son visage et son corps ; 2/ lui conférer sa personnalité visuelle, par ses vêtements, ses poils, si possible le rendre charismatique ; 3/ l'intégrer de la manière la plus fluide dans le film afin que le spectateur soit persuadé de sa véracité et de sa présence.

La fourrure est l'une des choses les plus difficiles à obtenir en images de synthèse. Pensiez-vous pouvoir la rendre convaincante ?

Nous savions que nous pourrions obtenir une fourrure crédible, car ceci a déjà été fait sur des films comme **Mon Ami Joe**. Mais nous avions besoin d'une crédibilité plus accrue, car tout le monde sait à quoi ressemble précisément une souris, et même si les gens n'ont pas étudié sa fourrure, ils ont au moins détaillé celle d'un lapin. Elles sont similaires et reflètent la lumière d'une manière bien précise. La peau, dont on devine la présence à travers la fourrure, influe également sur la quantité de lumière renvoyée. Bien que très subtils, ces éléments se révèlent essentiels dès qu'il s'agit de rendre «vivant» un tel personnage.

TTLE

Vous avez utilisé une boule d'argent sur le plateau...

(rires) Cette boule semble être au centre de toutes les attentions. On dirait le Saint Graal ! Effectivement, nous disposions cette sphère métallique sur le plateau, puis nous la photographions. La boule nous donnait les indications de lumière présente sur le plateau, à 360°. J'aimerais affirmer qu'elle est de notre invention mais je crois que ce système a déjà été utilisé. A l'heure actuelle, chaque innovation n'est qu'un dérivé de quelque chose d'antérieur. Il fut une époque où l'on inventait des systèmes de caméra, de prise de vue. Avec l'ordinateur, il s'agit plutôt de trouver différents moyens d'utiliser les mêmes outils. Sur ce film, l'avancée significative concerne la fourrure, qu'elle soit animée par le vent, trempée lorsque Stuart sort de l'eau etc... Je ne dis pas que cela n'a pas déjà été fait, mais nous l'avons amené à un niveau de crédibilité jamais atteint. De même pour les habits. Ce sont ceux d'un personnage de quelques centimètres de haut, plus proches de ceux d'une poupée que d'un être humain. Ils doivent donc se plier d'une certaine manière lorsque le personnage se déplace, afin de se conformer à l'échelle.

Travailler avec un réalisateur issu de l'animation a-t-il rendu les choses plus faciles ?

Tout à fait. Rob a une parfaite compréhension de ce type de projet. Il pense en terme de personnages, séparément les uns des autres, en terme de décors, d'arrière-plans. Si un mouvement de caméra, ou même un simple plan, est fait sans la parfaite maîtrise du sujet qui va ensuite être incrusté, alors tout devient très vite confus. Je tiens néanmoins à faire l'éloge des match-movers *(animateurs se chargeant de caler le mouvement du personnage sur le plan tourné, NDR)*, car les prises de vue ont été faites sans recours au motion-control *(caméra assistée par ordinateur qui permet de répéter un mouvement avec la plus grande précision, NDR)*. Les animateurs se divisaient en trois groupes : les spécialistes du dessin animé, ceux de l'animation en volume et un petit groupe pour l'image de synthèse. A l'aide d'un logiciel, nous avons tenté de les rendre «compatibles» entre eux.

Stuart interagit continuellement avec son environnement. Cela demande une grande planification, non ?

Rob Minkoff a la capacité de visualiser son personnage sur le plateau. Il a travaillé étroitement avec Henry Anderson, le superviseur de l'animation. Ensemble, ils avaient créé le design du personnage et ensuite, Henry est venu s'occuper de sa «présence» dans le film et superviser l'animation. Nous avions déjà décortiqué le script et décidé de ce que nous allions faire, mais la consistance narrative de Stuart doit plus à Henry qu'à quiconque. Sur le plateau, Rob et Henry ont utilisé un laser synchronisé avec l'obturateur de la caméra, de manière à ce qu'il apparaisse sur le plateau mais pas sur le film. Ce laser donnait aux acteurs la direction de regard, leur montrait où se trouvait précisément le personnage, et il y avait un acteur hors champ qui donnait la réplique en lisant les dialogues de Stuart, en rythme avec les mouvements du laser.

Il fut une époque où les noms des effets spéciaux étaient starifiés. Et aujourd'hui, l'arrivée des images numériques semble les avoir rendus presque anonymes...

Le challenge des effets spéciaux consiste à les rendre invisibles. Si nous parvenons à nous faire oublier, c'est que notre travail est plus réussi qu'auparavant et que les spectateurs n'y prêtent plus que l'attention qu'il mérite. Dans ma hiérarchie personnelle, je préfère être un conteur d'histoire plutôt qu'un réalisateur, et un réalisateur plutôt qu'une star des effets spéciaux. Ma femme et moi avons d'ailleurs mis une option sur un livre et nous travaillons à son adaptation. Je compte le réaliser. Ce sera un long métrage... sans effets spéciaux.

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**

Stuart ne se fait pas que des amis chez les Little et Snowbell le chat voit son règne menacé par l'arrivée du souriceau.

JAMAIS SANS MA SOURIS

Devant l'insistance du jeune George pour avoir un petit frère, ses parents se décident à aller faire leur choix à l'orphelinat. Malgré les mises en garde de la directrice qui insiste pour qu'ils prennent quelqu'un de leur espèce, Monsieur et Madame Little craquent pour la souris qui occupe les lieux et rêve d'une vie hors de l'institution. Si l'on peut concevoir que Snowbell, le chat de la famille, voit d'un très mauvais œil l'arrivée de ce nouveau membre, il est étonnant que George lui-même se refuse à accueillir Stuart comme il se doit. Pas rancunier, le souriceau va déployer des trésors d'ingéniosité et de patience pour se faire accepter par celui qui refuse d'être son frère. S'il gagne une à une les étapes de son intégration, Stuart ne voit pas venir le danger. Snowbell, incarnation féline d'un Richelieu, complote avec adresse et fait débarquer chez les Little un couple de souris qui affirment être les parents de Stuart. Reste à ce dernier à faire le choix que lui dicte ses sentiments.

La morale que véhiculait le roman original de E.B. White, et que le film de Rob Minkoff adopte comme centre de gravité, est simple : quelle que soit l'équilibre affectif de sa famille, un enfant reste un étranger tant qu'il n'a pas de lui-même trouvé sa place. Un enjeu simple, universel, propre à interpeller tous les conflits d'identité des moins de dix ans. Et ça tombe bien, c'est précisément à eux que s'adresse ce film. Si le réalisateur s'essaie par moments à concerner les parents, s'il tente discrètement de «Timburtoniser» une Geena Davis hallucinée, Minkoff, en bon transfuge des studios *Disney*, garde à l'esprit que son audience majeure n'a jamais entendu parler des boutons d'acnée. Le scénariste M. Night Shyamalan, déjà obsédé par la symbolique de l'enfant (et avant que **Sixième Sens** ne fasse de lui un nom de catégorie A) s'était chargé d'actualiser et surtout de sentimentaliser le concept étonnant d'E.B. White, mais sans parvenir à surmonter la difficulté majeure de l'adaptation. En effet, la lecture du roman original obligeait le lecteur à progressivement «oublier» l'apparence de Stuart, puisque ce dernier ne se manifestait que par ses dialogues, et devenait ainsi une présence humaine, sans recours à des déclarations explicites. Le cinéma est un tout autre médium, et là, quoi qu'il advienne, Stuart demeure tout du long une boule de poils blancs d'à peine quinze centimètres. Sa progressive intégration dans la famille n'influe donc pas sur la perception du personnage. On continue, à la fin comme au début, de redouter que Geena Davis ne l'écrase d'un coup de talon maladroit (et quand on a vu **La Ligne Verte**, on flippe encore plus !). Il revient au staff chargé de l'animation de nous aider à oublier ce malheureux état de fait. Et c'est là que **Stuart Little** nous interpelle réellement, nous qui avons oublié les joies de la marelle et du pistolet à eau, mais qu'un effet spécial réussi fait immédiatement saliver. Parrainé par un revenant de prestige, John Dykstra en personne, l'animation de Stuart nous scotche à l'écran, nous rappelant à quel point la civilisation du Computer Graphics est en train de chambouler nos repères visuels. Festival d'effets en tous genres qui parviennent à ne jamais dévoiler leur nature, **Stuart Little** devrait contenter tous les coupeurs de cheveux en quatre, lecteurs de *Cinefex* et aspirants-magiciens en tous genre. Les autres se contenteront d'accompagner leur petit frère

Rafik DJOUMI

USA. 1999. Réal.: Rob Minkoff. Scén.: M. Night Shyamalan & Greg Brooker d'après le roman de E.B. White. Dir. Phot.: Guillermo Navarro. Mus.: Alan Silvestri. SPFX : John Dykstra & Jerome Chen (visuels), Henry Anderson (animation), Eric Allard (mécaniques). Prod.: Douglas Wick, Jeff Franklin, Steve Waterman, Jason Clark pour Columbia Pictures. Int.: Geena Davis, Hugh Laurie, Jonathan Lipnicki... Voix US : Michael J. Fox, Nathan Lane... Voix françaises : Antoine DeCaunes, Richard Bohringer... Dist. : Columbia TriStar. Dur.: 1 h 32. Sortie le 12 avril 2000.

actualité cinéma sorti le 23 février

à propos de la sortie de leurs courts métrages...

ENTRETIEN AVEC LES FRÈRES QUAY

Les frères Quay sont des génies de l'animation. Ni plus ni moins. Nés en 1947, ils œuvrent pourtant depuis longtemps dans l'ombre. Après des études universitaires à Londres et Philadelphie, les jumeaux se lancent à corps perdu dans l'animation image par image. Acclamés dans divers festivals, les courts métrages LE PEIGNE et LA RUE DES CROCODILES sont des perles de surréalisme. Terrry Gilliam, qui ne tarit pas d'éloges sur eux, s'estime «extrêmement jaloux» du talent des Quay. Rencontre avec les réalisateurs à l'occasion de la sortie de leurs différents travaux commandités par CHANNEL FOUR et MTV, et de leur long métrage, INSTITUT BENJAMENTA.

Comment procédez-vous pour faire vos courts métrages ?

Pour les financer, nous donnons aux producteurs de *Channel Four* un synopsis détaillé du court métrage animé que l'on voudrait faire. Ce synopsis ne reflète pas du tout ce que l'on a en tête, mais il faut arriver à les bluffer de manière suffisamment intelligente pour qu'ils lâchent de l'argent. Après, pendant toute la durée du tournage, on bénéficie d'une liberté de mouvement totale et d'une paix absolue. On travaille seuls, on règle nous-mêmes la lumière. Le tournage se fait de manière assez mathématique. On enregistre une image, on bouge la caméra d'un millimètre, on continue très faiblement le mouvement d'un personnage et on recommence... Evidemment, cela demande beaucoup de patience. Mais d'un autre côté on a une liberté totale sur ce que l'on fait. Il n'y a pas de producteur exécutif derrière notre dos pour voir comment on dépense le budget. De toute façon, même si c'était le cas, ils ne comprendraient absolument pas ce que l'on fait. Rien dans le tournage de nos métrages ne laisse présager du résultat final. On a donc une indépendance absolue sur le plan artistique.

Vous semblez refuser le mode de narration classique...

Pour nous, le scénario est une matière excessivement malléable. On préfère souvent partir dans des directions où la tonalité de la musique et l'atmosphère qu'elle suggère vont guider la narration. Le scénario doit suivre selon nous un déroulement musical. Nous nous basons essentiellement sur le pouvoir suggestif de la musique et sur son osmose parfaite avec l'image. Nous essayons de restituer dans nos films un état qui se situerait entre le sommeil et le réveil. On tente de donner au spectateur des repères temporels assez flous.

Cela vous dérange-t-il que nombre de spectateurs ne vous suivent pas dans cette démarche ?

Disons qu'on leur demande de faire un effort d'interprétation, effort que le cinéma demande de moins en moins au spectateur moyen. Mais prenez le ballet par exemple. Personne dans le public ne panique devant l'absence de dialogues. Comme dans le cinéma d'animation image par image, le ballet demande constamment une synchronisation absolument parfaite entre la musique, le décor et le mouvement des personnages. Il faut faire l'effort de chercher la narration. Dans le cinéma contemporain, tout nous donne l'impression d'avoir été prémâché pour le spectateur. Et la bonne littérature, comme la bonne poésie, demande avant tout un effort d'analyse. C'est très important. On espère de la même manière du spectateur qu'il fasse la démarche de nous suivre.

Le muet semble vous avoir influencé plus que toute autre période du cinéma...

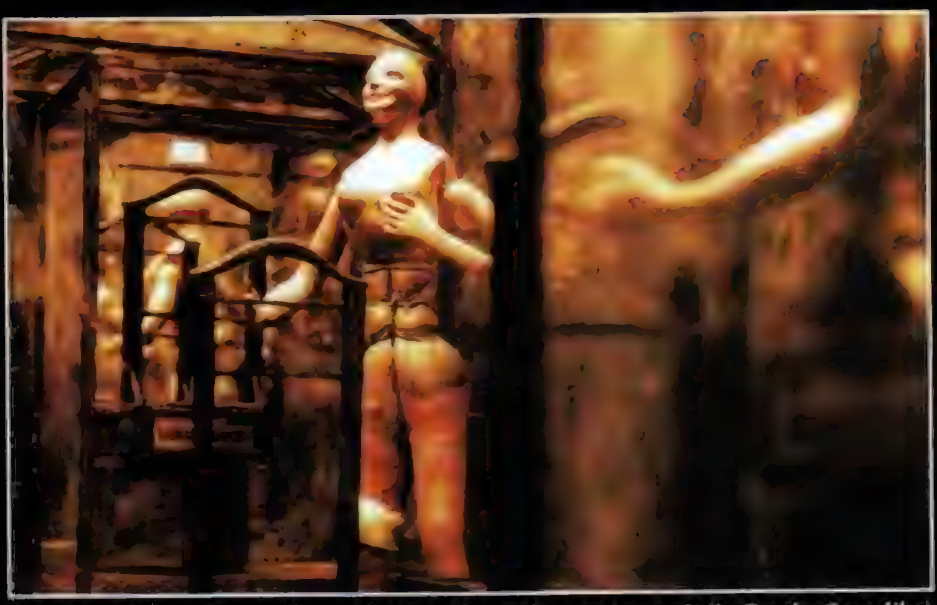
Oui, certainement. Mais l'animation musicale telle que nous la pratiquons a de toute façon en elle-même des rapports avec le muet. Les deux sont des formes d'expression purement visuelles. D'ailleurs, les films muets étaient souvent projetés avec des accompagnements musicaux. Dans le cadre de ce que l'on fait, la musique est plus appropriée que n'importe quel dialogue. Il faut que l'animation sonde, analyse, retranscrive la musique. On ne pourrait pas faire parler ou chanter nos figurines à l'écran, ça nous semblerait illogique. Mais John Lasseter, lui, le fait très bien dans **Toy Story** et sa suite.

Justement, que pensez-vous des longs métrages d'animation disons «plus populaires» ?

Les dessins animés populaires ont maintenant une fâcheuse tendance à faire doubler les personnages animés par des célébrités. Le résultat est excessivement nuisible pour l'ambiance du film. Quant à John Lasseter, il est peut-être, au sein du groupe Disney, le seul visionnaire. Mais d'un autre côté, l'animation sur ordinateur ne nous tente pas du tout. Elle est pour l'instant peu apte à rendre parfaitement la texture et la densité de certains éléments, comme le bois ou encore l'eau. Le résultat ne sera jamais très concluant à l'écran. On ne pourra jamais mieux simuler un bout de viande, son côté excessivement organique, qu'en le montrant. L'œil humain ne s'y trompe pas. Et on pense qu'en animation image par image, l'espace est perçu de manière plus complexe qu'en animation numérique ou sur planches. Nous, on préfère montrer ce qui existe réellement dans le plan au moment de la prise de vue plutôt que ce qui a été créé sur un ordinateur.

Essayez-vous de dire quelque chose par l'image, quitte à ce que peu de gens les comprennent ?

Quand l'espace se métamorphose autour du héros... **(Stille Nacht I)**



*Un habitant de la rue des crocodiles qui dissèque et façonne les corps à son goût (**La Rue des Crocodiles**)*

Non. Cela serait une démarche snob et intellectualisante. On déteste ça. On préfère donner au spectateur le choix de ce qu'il veut voir. Notre forme d'expression est essentiellement basée sur la suggestion.

Mais par exemple, lorsque dans *La Rue des Crocodiles*, on découvre que l'intérieur d'une vieille montre est constitué de matière organique, de viande pourrie... Qu'est-ce qui est à la base de cette idée ?

Oh, là, c'était une idée assez fantasque et trop littéraire. On voulait montrer le muscle du temps, ou quelque chose comme ça. Mais quoiqu'il en soit, cette idée, cette image, collait bien avec la musique. Mais cette idée, comme beaucoup d'autres, ne relève pas d'une démarche intellectuelle. La plupart du temps, on se fie uniquement à notre instinct.

Vous avez adapté une nouvelle de Bruno Schulz pour *La Rue des Crocodiles* et fait un long métrage avec des acteurs réels à partir d'un livre de Robert Walser, *Institut Benjamenta*. Comment procédez-vous pour l'adaptation ?

On aime bien partir d'un livre pour ensuite abandonner ce qu'il raconte et se concentrer sur son ambiance, ses non-dits. A notre manière, nous sommes restés fidèles aux œuvres de Schulz et de Walser. Et puis cela rassure davantage la production quand le projet paraît plus littéraire, plus fondé.

Vous semblez toujours absolument d'accord sur tout.

On l'est souvent sur beaucoup de choses. On a cette chance. De toute façon, quand nos opinions divergent on voit bien sur la table de montage ce qui est mieux pour le film en lui-même et non selon nous. On cherche à tendre systématiquement vers la justesse de ton. C'est aussi simple que ça.

Propos recueillis par **Erich VOGEL**

*«Alice au pays des merveilles» selon les Quay (**Still Nacht IV**)*

LA TEXTURE DES RÊVES

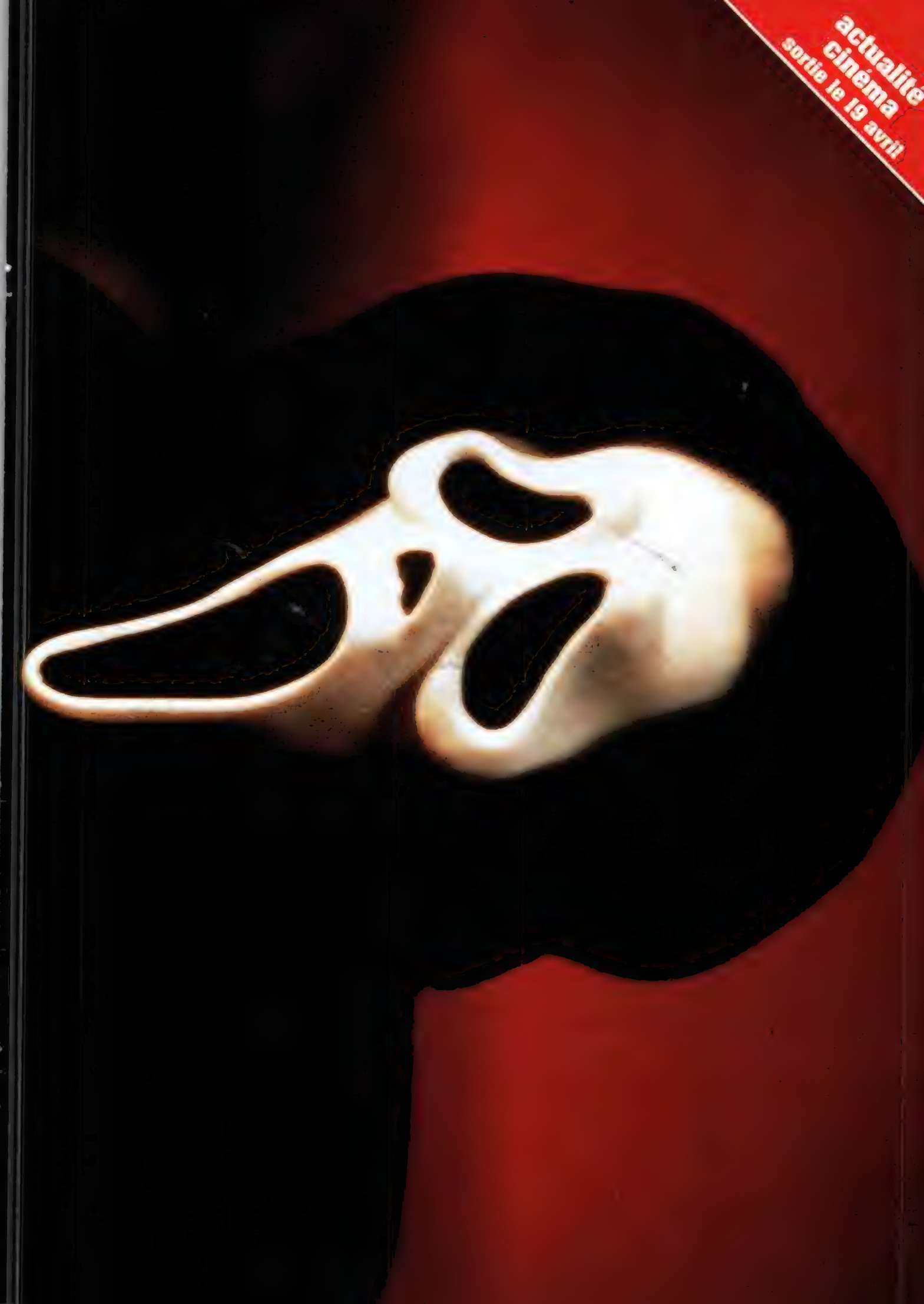
Image par image, les frères Quay réinventent tout simplement dans leur coin le Septième Art. Au moment où le cinéma met un pied dans l'ère numérique, les deux réalisateurs préfèrent marcher à reculons et revenir à des formes ancestrales de prises de vues. Le résultat évite tout délire passéiste, et tient autant du film muet que du vidéoclip expérimental. Les Quay œuvrent ainsi pour un cinéma fantastique viscéral, intemporel, libre de toute structure, qui n'hésite pas à rendre la forme totalement onirique pour que le fond le devienne encore plus. Les réalisateurs s'appliquent à construire des images fortes, laissant au spectateur le choix de leur donner du sens ou non. Ils contournent ainsi toute forme de cliché narratif pour imposer leur vision anamorphosée d'une nouvelle, d'un roman ou d'un conte de fées.

Des sept proposés, le meilleur court métrage est sans aucun doute **La Rue des Crocodiles**. Un héros déambule dans les rues tristes d'une mégapole désertée. Il découvre, derrière la façade terne d'immeubles industriels, un monde où survivent des créatures en plastique sale s'animant d'une grâce lascive. Adapté d'une nouvelle de Bruno Schulz, **La Rue des Crocodiles** est un jeu avec la matière : les outils les plus métalliques se révèlent avoir une consistance organique et les personnages eux-mêmes, comme dans l'ensemble de l'œuvre des Quay, semblent pris dans une mécanique absurde.
Avec également leurs commandes pour *MTV* (**Stille Nacht 2 et 4**) et leur d'adaptation de l'écrivain Robert Walser (**Le Peigne**, mais aussi le long métrage **Institut Benjamenta**), la rétrospective consacrée aux Quay montre tout le côté hétéroclite de leur œuvre. Même s'ils travaillent dans une certaine précarité, les Quay parviennent à donner à leurs métrages une esthétique parfaite, imperméable aux modes et aux normes, qui se suffit à elle-même. Ils dévoilent un univers visuellement riche, complètement surréaliste, avec le même talent qu'un Lynch ou un Burton. Mais à la différence de ceux-ci, Les Quay refusent de plaquer leur univers visuel sur des règles scénaristiques et narratives. Cette démarche présente des qualités comme des défauts. On peut rapidement décrocher de ce qui se passe à l'écran et penser fondamentalement à autre chose, ou au contraire succomber à ce qui peut s'apparenter à un séance d'hypnose esthétique. Les films des Quay, à n'en point douter, vont diviser les spectateurs. C'est le propre de toute œuvre d'avant-garde (**Crash** de David Cronenberg comme exemple récent). Il reste que leurs courts métrages sont d'une telle beauté graphique qu'il est recommandé de les découvrir de toute urgence, quitte à être rebuté par cette forme très (trop ?) libre d'expression.

Erich VOGEL

***La Rue des Crocodiles** (Street of Crocodiles). GB. 1985. 21mn. / **Répétitions pour des Anatomies Défuntes** (Rehearsals for Extinct Anatomies). GB. 1987. 14mn. / **Stille Nacht I - Dramolet**. GB. 1988. 1mn21. / **Le Peigne** (The Comb - From the Museums of Sleep). GB. 1990. 18mn. / **Stille Nacht II - Are we Still Married ?**. GB. 1991. 3mn35. / **Stille Nacht III - Tales from Vienna Woods**. GB. 1992. 3mn30. / **Stille Nacht IV - Can't go Wrong without you**. GB. 1993. 3mn30.*

actualité cinéma
sortie le 19 avril



SCREAM 3

Et de trois ! Conçue dès le départ comme une trilogie, la saga SCREAM se terminera le 19 avril prochain. Comme quoi toutes les bonnes choses ont une fin, même lorsqu'elles sont très rentables. En guise de conclusion, le tueur masqué le plus populaire de la planète se rend à Hollywood, sur le tournage du nouveau STAB, une série B inspirée des événements du précédent film, et épure la distribution selon son propre scénario. Une démarche logique pour le troisième SCREAM, un film dans le film, à l'image de FREDDY SORT DE LA NUIT. Wes Craven se retrouve donc en terrain connu et en profite pour donner un dernier cours sur le genre qui suit une règle très simple : il n'y en a plus aucune, tout peut arriver !

SCREAM 3

le masque en rade

Wes CRAVEN

«Promis, juré, c'est terminé !». Si on accorde quelque crédit à la parole de Wes Craven, SCREAM 3 sera bel et bien le dernier SCREAM. Il a d'ailleurs était vendu sur cette «qualité» Outre-Atlantique. On le sait, dans l'ultime épisode, tout peut arriver. Le public américain s'est donc rué en masse dans les salles pour savoir enfin ce qu'il allait advenir de la jolie Sidney Prescott et de ses amis. SCREAM 3 va bientôt dépasser les 100 millions de dollars de recette au box-office US, soit un peu plus que le premier. La tactique a donc parfaitement fonctionné. De quoi faire plaisir à Wes Craven qui n'aura pas laissé tomber ses rêves de cinéma «oscarisable» (cf : MUSIQUE AU CŒUR, avec Meryl Streep) pour rien. Il revient à l'horreur en remettant au goût du jour une idée qu'il avait déjà exploitée avec FREDDY SORT DE LA NUIT, celle du film dans le film. Dans SCREAM 3, on tourne STAB 3 (vous suivez ?). Et Craven nous refait le coup des miroirs déformants, de la mise en abyme de son œuvre. Il aime bien ça, Wes. D'ailleurs, la meilleure scène de SCREAM 3 est une séquence où Sidney Prescott, qui depuis les événements de SCREAM 2 se cache et refuse de voir qui que ce soit, est appelée à la rescousse après une série de meurtres étranges. Elle débarque sur le plateau de STAB 3, visite la maison qui était la sienne mais reconstruite dans un studio d'Hollywood. Et, bien entendu, le tueur la guette. Elle est chez elle, mais ce «chez elle» n'est qu'un décor. Et dès qu'elle rentre sur le plateau, elle devient elle aussi un élément du décor. C'est finalement en refusant cet état de fait qu'elle réussit à échapper au grand masqué. Wes Craven, c'est un peu pareil. Il fait partie du décor du cinéma fantastique. Mais il ne l'a jamais admis. Il a essayé d'y échapper sans jamais vraiment y arriver. Et c'est peut-être en cherchant à ne pas faire partie de ce monde-là qu'il en est devenu l'un des personnages les plus intéressants. C'est pour cette raison qu'il est difficile de croire à la fin de la franchise SCREAM. D'autant plus qu'il est de plus en plus question du tournage d'une préquelle. Si elle se fait, qui veut parier que Wes Craven en prendra les commandes ?

Wes Craven sur le tournage de : 1/ Scream 2, 2/ Stab 3 ou 3/ Scream 3 ?

Scream est une licence qui rapporte. Pourtant, vous annoncez que le troisième opus en sera aussi le dernier. Vous n'avez pas un peu l'impression de tuer la poule aux œufs d'or ?

En fait, il n'a jamais été question de faire plus que trois épisodes. Sur le plateau du premier, à peu près au milieu du tournage, Kevin Williamson m'a révélé qu'en fait, il avait en tête l'idée d'une trilogie, trois films qui tourneraient autour des mêmes personnages. Il avait déjà mis sur papier la première moitié de **Scream 2**. Il a parlé de l'idée à Bob Weinstein, le patron de *Miramax*, qui était plutôt partant à condition que **Scream** marche bien au box-office. Le film a rapporté 100 millions de dollars de recettes aux Etats-Unis uniquement, et *Dimension* a bien évidemment démarré très vite la pré-production de **Scream 2**. Pour le troisième, Kevin n'avait pas à l'époque d'idée précise pour l'histoire. Il voulait juste que le public retrouve une Sidney plus adulte, qui en aurait terminé avec l'école et qui apprendrait la révélation ultime sur son passé. Kevin n'a pas écrit **Scream 3** mais nous avons respecté ses souhaits. Le film est maintenant terminé, le public va le découvrir bientôt *(l'interview a été réalisée fin janvier, une semaine avant la sortie américaine du film, NDLR)* et aujourd'hui, **Scream**, c'est fini.

*Roman Bridger (Scott Foley) : réalisateur de clips et scénariste maudit de **Stab 3**.*

Très franchement, on a un peu du mal à vous croire !

Pourtant, c'est bel et bien terminé. Le concept était de faire une trilogie, nous avons fait une trilogie. Voilà. De plus, **Scream 3** répond à toutes les questions laissées en suspens et le public, sachant que c'est le dernier film, sait aussi qu'il peut donc s'attendre à tout. Chaque personnage est susceptible de mourir à la fin de **Scream 3**, Neve Campbell, Courteney Cox et David Arquette y compris. Je crois que c'est encore plus excitant pour les spectateurs. Et puis, de toute façon, on n'a plus les moyens de s'offrir Neve Campbell pour un éventuel **Scream 4** !

La sortie du premier _Scream_ a été accompagnée d'un concert de louanges, surtout pour son originalité dans le cinéma d'horreur. Après trois films, avez-vous le sentiment que la série est toujours aussi originale ?

Non, et c'est justement l'une des raisons pour lesquelles nous allons en rester là. Je crois que nous sommes parvenus à garder une certaine fraîcheur dans les trois films, mais cela devenait de plus en plus difficile. Le but en fait était que le troisième soit aussi bon que les deux autres, qu'il n'y ait pas de répétition, pas de sentiment de déjà-vu pour les spectateurs. Nous nous sommes pas mal creusés la tête avec le scénariste et les producteurs. Nous sommes passés par plusieurs étapes de ré-écriture du scénario pour parvenir à un film de qualité qui retrouve la fraîcheur des deux précédents. Mais le pro-

Sidney Prescott (Neve Campbell) : hantée par le souvenir de sa mère...

cédé devenait de plus en plus difficile. C'est pour ça qu'il vaut mieux s'arrêter.

Pensez-vous que ce qu'on a appelé le «neo-slasher» va survivre à la fin de *Scream* ?

Je ne crois pas. Et ce n'est peut-être pas plus mal. Même les tentatives originales deviennent des clichés à partir du moment où d'autres s'en inspirent. Quand j'ai commencé à faire des films d'horreur auto-référencés avec **Freddy Sort de la Nuit**, je savais qu'il y aurait d'autres trucs dans le même genre, mais je savais aussi que cela ne durerait pas éternellement. Je trouverais logique que ça s'arrête avec **Scream 3.** En tout cas, pour moi, c'est terminé. Oh, je vais continuer à faire du cinéma de genre, notamment des «thrillers», des films à suspense, mais ils ne seront plus dans la même veine.

L'inspecteur Kincaide (Patrick Dempsey) : il s'intéresse de près aux malheurs de Sidney...

Pourquoi le film n'est-il pas écrit par Kevin Williamson ?

Quand il a fallu s'atteler concrètement à l'écriture du scénario, Kevin a été très honnête. Il avait des milliards de choses à faire. Il travaillait sur son propre film, **Mrs Tingle**, sur ses séries télé ***Dawson*** et ***Wasteland***, et sur d'autres scripts. Il n'avait simplement pas le temps de faire du bon travail. Il me l'a dit franchement. J'ai trouvé son attitude très correcte même si cela nous mettait plutôt dans l'embarras. Heureusement nous avons trouvé Eren Kruger. Peu de personnes le savent mais c'est le petit-fils de Freddy Kruger, autant dire qu'il était bien placé pour écrire un **Scream** !

***Scream 3* est bourré de figurants célèbres, comme Roger Corman par exemple. C'est une façon de réunir vos amis sur le plateau ?**

Tout à fait ! Comme l'action du film est située à Hollywood, j'ai pu demander à pas mal de gens que je connais et admire dans cette ville de venir me rendre visite pendant le tournage. J'aime bien l'idée de mettre dans un film, qui joue sur l'auto-référence, des personnes dont les œuvres ont été citées dans la trilogie. Mais je préférerais ne pas trop parler de ces figurants célèbres. C'est juste un clin d'œil amical à des gens que j'aime bien. Je n'ai pas envie de m'en servir pour la promotion du film.

Comme avec *Freddy Sort de la Nuit*, vous nous refaites dans *Scream 3* le coup du film dans le film. Ça vous amuse, n'est-ce pas ?

Oui, je dois bien l'avouer. Au début de **Scream 2**, il y a un meurtre dans un cinéma qui diffuse **Stab**. Dans **Scream 3**, **Stab 3** est en plein tournage, et c'est sur le plateau de ce film que le meurtrier choisit ***Suite page 40***

SCREAM 3

Christine (Kelly Rutherford) : un petit rôle pour un grand frisson !

opinion

LE SCREAM ÉTAIT PRESQUE PARFAIT

Pour son troisième et dernier épisode, **Scream** quitte la petite bourgade provinciale de Woodsboro pour s'installer à Hollywood, où tout a l'air beau et propre à condition de ne pas aller remuer le passé de certains au risque de déterrer de vieux souvenirs embarrassants. Une délocalisation logique dans la progression de la série, qui s'applique depuis le début à théoriser sur le cinéma de genre à grand renfort de clins d'œil cinéphiliques. En situant l'action sur le tournage d'un film d'horreur, c'est cette fois le système, studios et acteurs en première ligne, qui fait l'objet d'une caricature par le scénariste. D'ailleurs, là aussi il y a du changement, puisque Kevin Williamson a jeté l'éponge. Trop occupé à réaliser son premier film, **Mrs Tingle**, il cède sa place à Ehren Kruger. C'est donc au petit prodige plébiscité pour le thriller indépendant **Arlington Road**, et promu nouvelle mascotte de *Miramax* qui lui a également confié les yeux fermés l'écriture de **Reindeer Games**, le prochain Frankenheimer, qu'incombe la tâche à peine stressante de clôturer la trilogie.

Alors que commence le tournage de **Stab 3**, un film d'épouvante réalisé par le spécialiste John Milton (Lance Henriksen) et retraçant les événements des précédents **Scream**, une des actrices est assassinée dans les bureaux de la production. Quelques jours plus tôt, Cotton Weary (Liev Schreiber), un des suspects dans l'affaire de Woodsboro devenu présentateur télé, était lui aussi retrouvé poignardé aux côtés de sa compagne. Persuadé que le tueur masqué a encore frappé, l'inspecteur Kincaide (Patrick Dempsey) fait stopper le tournage de **Stab 3** au grand désespoir de son scénariste Roman Bridger (Scott Foley), un ancien clippeur sur le point de passer à la postérité. L'ancien flic Dewey Riley, désormais conseiller sur **Stab 3**, la journaliste Gale Weathers et Sidney Prescott vont mener leur enquête chacun de leur côté pour tenter de débusquer le tueur avant qu'il ne les trouve...

Avec autant de qualités que de défauts, **Scream 3** est tour à tour amusant, énervant, surprenant et décevant. Beaucoup moins cynique et référentiel que Kevin Williamson dans sa démarche, Ehren Kruger applique néanmoins rigoureusement la formule et recite les règles instaurées dans les deux premiers **Scream** tout en adoptant un ton de franche comédie. Du coup, **Scream 3** est un film brouillon et déconcertant qui a le cul entre deux chaises. Mais c'est presque tout à son honneur. Car entre un humour pas toujours très fin et des situations répétitives, les bonnes idées de **Scream 3** deviennent évidentes. Il y a bien sûr le personnage de Sidney, le seul à avoir vraiment évolué, le seul ayant bénéficié d'un traitement particulier. Complètement paranoïaque et névrosée au point de voir apparaître devant elle le fantôme de sa mère, elle vit terrée au fond d'une forêt dans une maison aussi imperméable qu'un bunker. Il y a aussi la faculté du scénariste, habilement relayé par Wes Craven, à embarquer régulièrement le spectateur sur des fausses pistes.

Fondé sur des intentions honnêtes malgré un manque de rigueur certain, **Scream 3** fonctionne beaucoup mieux que **Scream 2** et défie ainsi les lois de la trilogie exposées par Kevin Williamson, qui voudraient que le dernier épisode soit toujours le plus mauvais. Wes Craven pourra se vanter d'avoir révolutionné au moins une fois le genre qu'il s'est tant efforcé à mettre en abyme.

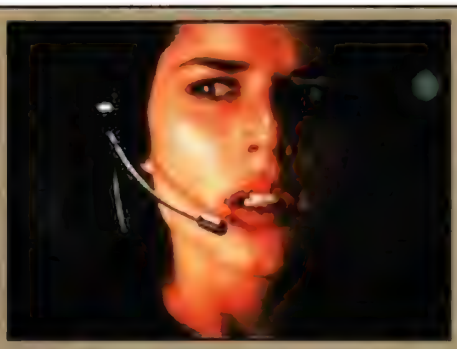
Damien GRANGER

USA. 1999. Real.: Wes Craven. Scén.: Ehren Kruger d'après les personnages créés par Kevin Williamson. Dir. Phot.: Peter Deming. Mus.: Marco Beltrami. SPFX.: Ron Bolanowski & Fantasy II Film Effects. Prod.: Cathy Konrad, Kevin Williamson & Marianne Maddalena pour Miramax. Int.: David Arquette, Neve Campbell, Courteney Cox, Patrick Dempsey, Parker Posey, Scott Foley, Lance Henriksen, Deon Richmond, Jenny McCarthy... Dur.: 1 h 54. Dist.: Bac Films. Sortie le 19 avril 2000.

Bye bye Sidney ?

NEVE CAMPBELL

Dans PANIC, un récent polar où elle côtoie William H. Macy en haut de l'affiche, Neve Campbell joue une adolescente fragile et dépressive, tout en finesse et en subtilité. Et vous savez quoi, sortie de LA VIE À CINQ et des SCREAM, Neve est une très bonne actrice. Ça tombe bien, car sa série télé et la franchise de MIRAMAX touchent à leur fin. Neve dit donc adieu à Sydney à la fin de SCREAM 3, l'épisode où son personnage est de très loin le mieux exploité.



Sidney Prescott (Neve Campbell) : une vieille connaissance au bout du fil !

Il parait que vous n'aviez pas très envie de faire un troisième *Scream* ?

Disons que j'avais quelques appréhensions au départ. Il y a toujours un risque à accepter de faire une suite. Les séquelles s'expliquent uniquement par le succès des épisodes précédents. Il faut donc être sûr de ne pas décevoir les fans. Et puis, j'ai appris que Wes allait être impliqué dans le film, que tous les acteurs allaient revenir et que ce serait le dernier. Il y avait donc des garanties suffisantes, alors j'ai accepté.

Wes Craven a plaisanté sur le fait que vos tarifs devenaient quasiment inabordables. Ça rapporte, une suite ?

Pas **Scream 2**, puisque j'avais signé pour une éventuelle suite avant même de commencer le premier. J'ai donc touché exactement le même cachet que sur le premier. Disons juste que je n'avais aucun contrat pour un troisième opus. J'ai donc pu négocier mes tarifs. Je crois que je m'en suis pas trop mal sortie. Mais je n'ai pas accepté **Scream 3** uniquement parce qu'il allait me rapporter un bon salaire.

Oh, allez...

Non, c'est vrai. J'ai adoré faire les **Scream**. A chaque fois, j'avais l'impression de partir en colonie de vacances et de retrouver les amis que j'avais quittés l'année précédente. Nous nous étions tellement amusés la première fois que ça a créé des liens. En plus, la trilogie est de très bonne qualité, ce n'est pas juste une machine à fric.

En même temps, vous ne semblez pas particulièrement triste que l'aventure touche à sa fin ?

J'ai des sentiments partagés sur la question. D'un côté, je trouve ça très bien que la boucle soit bouclée sur un épisode où tout est possible, où tout peut arriver. Mais il faut savoir s'arrêter pour ne pas s'installer dans la routine, pour éviter de tomber dans le piège de la franchise facile qui n'intéresserait plus personne. Mieux vaut finir avec les honneurs que lâchés par le public. Je crois que c'est bien plus intelligent de conclure ainsi. D'un autre côté, mes amis vont me manquer. Et comme *La Vie à Cinq* se termine également à la fin de la saison, j'en suis à une période étrange de ma vie où je n'ai plus aucune certitude professionnelle. C'est excitant mais aussi un peu effrayant.

***Scream* a changé la vie de pas mal de gens, notamment la vôtre. Quel a été l'impact de la trilogie sur votre carrière ?**

Enorme. **Scream** a tout changé pour moi. Pas seulement dans ma carrière, dans ma vie aussi. Le succès du premier a été extraordinaire et totalement inattendu. Les studios se sont dit que j'étais capable de porter un film sur mes épaules. Je me suis rendu compte que j'avais le pouvoir de démarrer des projets, de trouver de l'argent pour produire mes propres films. Cela voulait dire aussi que je devais prendre conscience de ce nouveau pouvoir et ne pas tomber dans des travers dangereux. Il m'a fallu un peu de temps pour prendre mes marques. Maintenant, je crois que ça va.

Que pensez-vous de la façon avec laquelle Craven, Williamson et maintenant Eren Kruger ont abordé la série *Scream*, ce mariage entre l'épouvante et l'auto-référence ?

J'aime beaucoup ça. C'est ce qui à mon sens a fait le succès de la trilogie. Le premier tournait autour la conception même d'un film d'horreur, ses règles et ses conséquences. Le second commentait le concept des suites. Celui-ci va encore plus loin. Il jette un regard ironique et distancié sur l'industrie du cinéma, les producteurs, le procédé de fabrication d'un film. Tout ça au milieu d'un vrai film d'horreur. Un petit peu d'ironie sur Hollywood, ses excès et sa façon de percevoir le cinema, ça ne peut pas faire de mal, non ?

Propos recueillis par **Alex BENJAMIN**

*Gale Weathers (Courteney Cox) et Jennifer Jolie (Parker Posey) : la journaliste et son interprète dans **Stab 3**.*

SCREAM 3

■■■ d'agir. **Stab 3** reprend des éléments du passé de Sidney et les acteurs interprètent donc les rôles des personnages «réels» que sont Sidney, Gale ou encore Dewey Riley. Le public regarde un film dans le film sur le tournage d'un autre film. J'aime bien m'amuser avec les spectateurs via ce petit jeu des miroirs déformants. Et cela me permet de faire réfléchir le public sur l'impact énorme que peut avoir un film sur des gens ordinaires.

Quand on fait un film de genre aux règles aussi établies que celles d'un slasher, comment est-il encore possible de faire sursauter son public ?

En utilisant mes nombreuses années d'expérience ! Le public sait que le tueur va apparaître. Mais ce qu'il ne sait pas, c'est de quelle partie de l'écran il va sortir, à quel moment et de quelle façon il attaquera. Je joue donc à la devinette avec le spectateur. En fait, je me mets assez facilement à la place du public, ce qui permet de faire exactement le contraire de ce qu'il attend.

A quel point la réalisation de *Musique au Cœur* a été une expérience importante dans votre carrière ?

Je rêvais de faire un film en dehors du cinéma de genre. J'ai réalisé mon rêve. Et cette histoire, l'humanité de ces personnages, tout cela m'a apporté énormément de choses d'un point de vue personnel. Et en plus, j'ai dirigé Meryl Streep. Vous vous rendez compte ?

C'est vrai que c'est la taille au-dessus par rapport aux acteurs des trois *Scream* !

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Ce qui va me manquer le plus avec la fin de **Scream**, c'est de plus voir les comédiens. Nous étions devenus une sorte de famille. Nous nous retrouvions une fois par an, pendant plusieurs semaines, simplement pour faire un film. J'en avais pris l'habitude et c'était très agréable. Nous formions une bonne petite bande, à tel point que deux d'entre eux, Courteney Cox et David Arquette se sont mariés après s'être rencontrés sur le plateau du premier. Ils vont me manquer. En plus, c'était passionnant de suivre l'évolution des personnages, et des acteurs par la même occasion. Je n'arrive pas à trouver d'autres exemples de trilogie suivant plusieurs personnages à travers les années. J'ai pu voir les personnages évoluer en même temps que leurs interprètes. C'était une expérience unique, donc passionnante. Je vais regretter les Scream. Mais il faut savoir tourner la page.

Propos recueillis par **Alex BENJAMIN**

Sidney et Dewey Riley (David Arquette) : les compagnons de galère.

noces sanglantes !

COURTENEY COX & DAVID ARQUETTE

Depuis qu'ils se sont mariés, Courteney Cox et David Arquette font tout ensemble, et notamment les interviews. Ils sont tombés amoureux sur le plateau du premier SCREAM et sont devenus instantanément un des couples préférés des tabloids américains. C'est qu'ils sont mignons tous les deux. Elle, superstar de la télé avec FRIENDS, et lui, petit frère de Rosanna et de Patricia, habitué des rôles de gentil déglingué. On peut difficilement faire plus hollywoodien. Une romance née sur un film d'horreur et suivie par toute l'Amérique. Ah, Hollywood ! L'histoire ne dit pas si, quand ils auront une petite fille, ils l'appelleront Sydney. On vous tient au courant, promis.

Le film d'horreur mène à tout, même au mariage !

La production de *Scream* 3 était incroyablement protégée. Il paraîtrait même que les acteurs ne pouvaient pas avoir en main un scénario complet.

Courteney Cox : Ils nous ont donné l'autorisation de lire un scénario complet, mais nous étions parmi les rares privilégiés sur le plateau. De toute façon, même sans avoir rien vu, nous aurions accepté **Scream 3**. Nous savions dès le départ que ce serait une trilogie. Et après le premier et le second, nous devions conclure cette trilogie. Je crois qu'ils ont fait cela parfaitement. Je trouve que **Scream 3** est le meilleur de la série.

Si vous ne deviez retenir qu'une seule chose des trois films, ce serait quoi ?

David Arquette : Ma rencontre avec Courteney ! Ça fait un peu ringard, mais c'est vrai. Si je n'avais pas fait **Scream**, je ne sais pas où j'en serais aujourd'hui dans la vie, mais je serais certainement moins heureux qu'avec elle.
C.C. : Il est pas parfait, mon mari ?!... Les tournages des films représentaient de grands moments de bonheur. C'était un peu comme rentrer à la maison, comme une réunion de famille. Nous avions tant de choses en commun. Mais en même temps, c'est bien qu'ils s'arrêtent là. Il faut savoir mettre un point final, même aux meilleures choses.

Courteney, vous interprétez Gale dans *Scream* 3. Mais dans *Stab* 3, le film dans le film c'est Parker Posey qui joue le personnage de Gale. Vous devez donc jouer un personnage qui est aussi interprété par quelqu'un d'autre dans le même film. Tout cela ne provoquait-il pas une certaine confusion ?

C.C. : C'était étrange mais amusant. Le premier jour où je suis arrivée sur le plateau, j'ai vu Parker Posey qui était coiffée et habillée exactement comme Gale Weather dans le premier **Scream**. Autrement dit comme moi, il y a quatre ans, sur un autre plateau. C'était bizarre. En plus, Parker a réussi à interpréter la fausse Gale en poussant au maximum la caricature. Du coup, je devais trouver le juste milieu pour jouer ma Gale avec un certain accent de vérité, mais sans oublier qu'elle devait apparaître comme une journaliste énervante et ambitieuse. C'était une sensation étrange et un travail plus complexe que les précédents, mais aussi plus intéressant.

Ils vont vous manquer ces personnages ?

C.C. : Un peu, je crois. C'était amusant de faire de Gale une garce ultime, de repousser les limites des vacheries qu'elle peut faire aux autres. Ses vêtements bien ringards vont me manquer aussi !
D.A. : Pour moi, une chose est sûre, ce n'est pas la moustache qui va me manquer. J'aimais bien la naïveté de Dewey et sa gentille simplicité. Mais tout cela est immortalisé à jamais dans la trilogie **Scream**.

Propos recueillis par **Alex BENJAMIN**

Sarah Darling (Jenny McCarthy) : une starlette qui rêve de faire la «une». Dans une autre vie alors !

actualité cinéma sortie le 15 mars

L'HOMME BICENTENAIRE

Par paresse, ou en raison de ses similitudes avec les autres films de Chris Columbus, le réalisateur du remake de NEUF MOIS, de MAMAN, J'AI RATÉ L'AVION et de MADAME DOUBTFIRE, nous aurions pu écrire de L'HOMME BICENTENAIRE qu'il était au cinéma ce que la mayonnaise est à la soie : une vilaine tache de gras ! Mais, en faisant cela, nous nous serions allégrement payés la tête de nos lecteurs cinéphiles. Rappelons les faits...

Fasciné par Ray Bradburry, les comic books et les séries faussement Z produites en Angleterre dans les années 50 et 60, Chris Columbus pensait demeurer un cinéaste incompris. Pourtant, en 1984, il fit irruption à Hollywood à la manière d'un boulet de canon, collaborant à l'écriture du scénario d'**Indiana Jones**, puis rédigeant entièrement le script de **Gremlins**. «*J'avais en tête un film beaucoup plus trash que celui mis en scène par Joe Dante*» confesse-t-il. «*La tête de la mère de Billy devait dévaler les escaliers tandis que son corps gigotait encore. En réaction aux vieux clichés imposés par l'industrie et la SPA, tous les chiens se faisaient écraser. Les Gremlins, au cours d'une escale chez Mac Donald, ne mangeaient pas les burgers, mais les clients. Evidemment, les producteurs interdirent à Joe de porter à l'écran un long métrage à ce point séditieux*».

Intronisé étalon de l'écurie Spielberg-Lucas, leur poulain démontra encore sa précocité en osant guider les pas de Sir Arthur Conan Doyle lors de sa visite de la bibliothèque verte. **Le Secret de la Pyramide** est un splendide hommage racontant la jeunesse de Sherlock Holmes. En composant ce pastiche à l'humour exquis, Chris Columbus permit à Barry Levinson (**Rain Man**, **Bugsy** et... **Harcèlement**) de se placer aux premiers rangs des réalisateurs américains. Il offrit aussi aux savants fous d'*Amblin Entertainement* un terrain de jeu propice au développement de leurs premières expériences. Parmi eux, John Lasseter (**Toy Story**) complotait déjà ses noirs desseins virtuels. En 1985, nous attendions donc que Chris Columbus écrive une version insolente de **Tron**, un revival du **Trou Noir**, une préquelle dévoilant les aventures du jeune Indiana Jones... En lieu et place, il se rendit coupable d'une imposture particulièrement vicieuse destinée à pourrir la carrière de Richard Donner (**Superman**, **LadyHawke**) : **Goonies**. Son amitié avec John Hugues (**La Folle Journée de Ferris Bueller**), un spécialiste des campus comedy insipides, acheva de transformer cet honnête scénariste en psychopathe franchement antipathique. Dès lors, il se consacra à des opérations commandos dans les cours de récréation. A l'aide de longs métrages non-exempts de cabotinages, il prit en otage les ménagères de moins de cinquante ans et leur progéniture, imposant la dictature du mauvais goût dans les salles obscures. Tel un paranoïaque forcené, durant quinze longues années, Chris Columbus enchaîna les navets comme d'autres les perles sur un collier.

Sa rencontre avec **L'Homme Bicentenaire** annonce le commencement de sa rédemption. «*J'aimerais beaucoup retrouver mes amours d'adolescent. Moderniser un comics comme «Spiderman» ou un classique de littérature fantastique, tel que «Sherlock Holmes et la vengeance de Dracula», serait pour moi une grande joie*». A l'image de la carrière de son auteur, il y a donc deux manières de voir **L'Homme Bicentenaire**. La première consiste à oublier ses préjugés pour suivre les traces d'Andrew (Robin Williams, étonnamment sobre), l'androïde acheté par la famille Martin. Robot domestique programmé pour se substituer à une gouvernante, à l'inverse des autres prototypes de la série NDR-114, il possède un étrange instinct le poussant à explorer le monde, à rechercher le secret de ses origines, puis celui de l'âme humaine. Sur la base de ce synopsis, qui moisit chez *Disney* pendant treize années, Chris Columbus mit en scène une adaptation réussie d'une œuvre d'Isaac Asimov, le père de la science-fiction contemporaine. Cette chronique, tirée d'une nouvelle éponyme, est une variation sur le thème des trois lois de la robotique (*1*). Elle relate le destin tragique d'un androïde qui, grisé par les possibilités offertes par la connaissance, est tout entier fasciné par la puissance illimitée du libre arbitre et la crainte de ses dangers. Naturellement, il s'interrogera sur le sens de sa vie.

Comme en témoigne le générique, Chris Columbus a tenté d'imposer **L'Homme Bicentenaire** comme une séquelle expurgée de **Ghost in the Shell**, de «L'Ile du Docteur Moreau» (le roman de H.G. Wells) et de **Blade Runner**. Malheureusement, il n'a pas disposé des moyens nécessaires pour satisfaire toutes ses aspirations. Le vertige du malaise existentiel ne parvenant jamais à saisir la pellicule, son film peut donc être appréhendé comme un vulgaire ersatz des monuments précités. «*L'Homme Bicentenaire se déroule sur une période de plus de 200 ans*», expose Norman Reynolds, le directeur artistique. «*Auparavant, aucun long métrage n'avait osé représenter l'avenir avec autant de précision sur une telle échelle temporelle. Il est regrettable que les restrictions budgétaires nous aient contraints à abandonner la plupart de nos visions. A l'instar des grands films d'anticipation, nous souhaitions narrer l'histoire autant par l'intermédiaire des personnages que par celui des décors. Comme ce ne fut pas possible, Chris s'est résigné à mettre ses «objectifs» au service des acteurs, enchaînant gros plans et flous artistiques. D'une grande fresque lyrique, L'Homme Bicentenaire s'est transformé en série B dramatique*»

Andrew, Rupert Burns (Oliver Platt) et Galatea (Kiersten Warren) : l'amour à l'heure de la robotique..

Andrew (Robin Williams), un robot domestique de type NDR-114 en quête d'humanité.

Toutefois, si **L'Homme Bicentenaire** n'est pas un précurseur, s'il n'apporte presque rien de neuf à un paysage cinématographique déjà parsemé de chefs-d'œuvre, on doit se réjouir de sa propension à vadrouiller, sourire en coin, dans le social, la lutte des classes et la dialectique du maître et de l'esclave. Certes, si les trente dernières minutes du métrage amusent, enchantent, intriguent parfois, on déplore que Chris Columbus et le compositeur James Horner aient endossé des habits de glandeur pour emprunter un véhicule de star. Leur mise en scène et leur score théâtralisés, mais jamais théâtraux, finissent par lasser. En refusant allégories et symboles, Columbus a déposé les armes au pied de sa caméra. Pourtant, son film pousse à la réflexion (qualité rare). Mais, n'étant ni subversif, ni réellement critique (défauts courants), il ne surprendra personne âgé de plus de douze ans.
En effet, Andrew ne poursuit rien d'autre que le rêve américain. Il s'émancipe en usant du pouvoir de l'argent, demeurant fidèle à ses maîtres, n'osant pas juger la société l'ayant enfanté. En somme, en choisissant comme apothéose de son existence une chanson de Céline Dion, il se livre à une révolution de salon. Les enjeux du récit deviennent alors des problèmes que l'on méprise un peu, même s'il est toujours possible d'adhérer au classicisme d'une morale simple (humanité du robot, sauvagerie des hommes) et à l'apologie de valeurs éternelles (loyauté, respect de la famille et de la différence, courage et abnégation). On ne demandait pas à Chris Columbus de ressusciter Pascal et Freud, ni à Nicholas Kazan (le scénariste) de dilapider l'héritage paternel, mais d'éviter de nous montrer un épisode frappadingue de ***Madame est Servie*** fantasmé par un Philip K. Dick en panne sèche d'inspiration.

Aussi, que reste-t-il de **L'Homme Bicentenaire** ? Un long métrage trahissant, techniquement, l'œuvre d'Isaac Asimov, mais qui, en pratique, célèbre toutes ses figures majeures. Dans un final émouvant, les hommes sont décrits tel qu'ils sont : des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Columbus accuse une justice inexistante puis, il affirme qu'une âme pèse infiniment plus qu'un empire, parfois plus que l'ensemble de l'espèce humaine. Jamais aucun individu n'aura accompli un effort comparable à celui d'Andrew pour aimer l'humanité, louer les images de l'amour et de la beauté, s'adonner jusqu'à l'aveuglement à la bonté, au point de connaître l'idéal des hommes mieux qu'eux-mêmes. Assurément, cette thèse ne bouleversera pas l'avenir des dogmes philosophiques et cinématographiques. Néanmoins, **L'Homme Bicentenaire** restera dans l'histoire du septième art comme la première tentative de démocratisation du cinéma d'anticipation ne sacrifiant ni les ambitions, ni le caractère prophétique du genre. Sémantiquement, le film suggère aussi que l'humanisme tend à comprendre toutes les formes de vie, à expliquer, sinon à absorber, toutes les croyances, même celles qui le repoussent, même celles qui le nient... Le plaisir de la critique ne devait pas nous ôter la satisfaction d'être vivement touché par ces deux très belles idées.

Bertrand ROUGIER

1 - Les Trois Lois de La Robotique : 1/Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être exposé au danger. 2/Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi. 3/Un robot doit protéger son existence, dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la première ou la seconde loi.
Extrait du 58ème ouvrage de la robotique, année 2058, dans «Les Robots» d'Isaac Asimov paru en 1950.

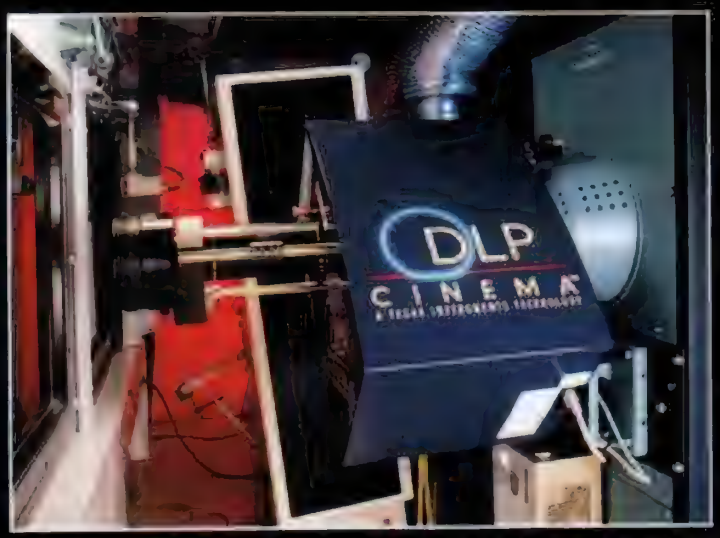
Monsieur (Sam Neill) et son «homme de ménage» du XXIème siècle.

Bicentennial Man. *USA. 1999. Réal. : Chris Columbus. Scén. : Nicholas Kazan d'après une nouvelle d'Isaac Asimov et le roman «The Positronic Man» d'Isaac Asimov et Robert Silverberg. Dir. Phot. : Phil Meheux. Mus. : James Horner. SPFX : Steve Johnson's XFX Inc. (robotiques) et Greg Cannom (maquillages). Prod : Wolfgang Petersen, Gail Katz, Neal Miller, Laurence Mark, Chris Columbus, Mark Radcliffe et Michael Barnathan pour Columbia Pictures/Touchstone Pictures/1492/Laurence Mark Productions/Radiant Productions. Int. : Robin Williams, Embeth Davidtz, Sam Neill, Oliver Platt, Kiersten Warren, Wendy Crewson... Dist. : Columbia TriStar Films. Durée : 2 h 11. Sortie le 15 mars 2000.*

technique

DLP Cinéma

La Projection Numérique



Le projecteur numérique DLP Cinema et l'un des plusieurs disques durs servant à stocker les données du film numérisé.

En 1995, tout juste un siècle après l'invention du cinéma par les Frères Lumière, la firme américaine Texas Instruments commence à développer un prototype de projecteur numérique. Etape incontournable dans l'évolution du 7ème Art, cet appareil utilise une tête de lecture numérique et fonctionne sans pellicule, avec plusieurs micro-miroirs renvoyant directement l'image sur l'écran à partir des données stockées sur des disques durs informatiques. Lancé cet été en partenariat avec Walt Disney dans douze salles américaines à l'occasion de la sortie de LA MENACE FANTÔME, le DLP Cinema arrive maintenant en Europe. Pour la sortie française de TOY STORY 2, la société française Gaumont Buena Vista International a décidé d'équiper une des salles du Gaumont Aquaboulevard, à Paris, de ce projecteur numérique qui permet à l'image de gagner en définition, et qui devrait dans les années qui viennent sonner le glas de la pellicule.

Pour se préparer à cette révolution, rencontre avec trois apôtres du cinéma numérique :

PHIL BARLOW
Vice Président de Walt Disney Motion Pictures Group

BOB LAMBERT
Vice Président de Walt Disney Company

IAN McMURRAY
Responsable de la communication chez Texas Instruments

C'est amusant de constater que *Toy Story 2* est un des premiers films à être projetés en numérique alors qu'il était initialement conçu pour le marché de la vidéo...

Phil Barlow : Le premier **Toy Story** a eu un tel succès que *Disney* désirait une suite, mais destinée uniquement au marché de la vidéo, sur le même modèle que les séquelles de **La Belle et la Bête** et **Aladdin**. Avec le studio *Pixar*, nous avons accepté de faire cette suite à condition qu'elle soit distribuée en salles. Mais le budget pour un film cinéma est beaucoup plus important. Il fallait savoir si on était prêt à mettre quinze millions de dollars supplémentaires, et la réponse fut oui. J'étais persuadé qu'on rentrerait dans nos frais. C'est ce qui s'est passé.

La projection numérique est-elle exclusivement réservée aux films d'animation ou est-ce qu'elle s'applique aussi aux films live ?

Bob Lambert : Ce procédé convient à tous les films. L'idée est d'amener les exploitants à avoir plus souvent recours à ce système. D'ailleurs, après **Toy Story 2**, c'est **L'Homme Bicentenaire** qui en bénéficie. Il y aura ensuite **Mission to Mars** de Brian De Palma, **Dinosaurs** — dont les décors sont live, **Les 102 Dalmatiens**, **Kingdom of the Sun**... Et je pense que d'ici quelques semaines, nous annoncerons un nombre conséquent de films projetés en numérique pour l'année prochaine, dont plus de la moitié seront live. Les films live posent néanmoins encore un petit problème : chaque défaut originel apparaît plus visiblement sur le transfert numérique, alors que l'animation offre une qualité optimale. Ça fait partie des choses que nous devons continuer à développer. Techniquement, il y a une différence dans le transfert d'un film comme **Toy Story 2**, conçu numériquement, et d'un film comme **L'Homme Bicentenaire**. Le suivi technique n'est pas le même mais le produit final est identique. Pour un film live, nous faisons un transfert de la pellicule sur support numérique et nous effectuons une correction des couleurs, un peu à la manière des masters qui servent au DVD ou à la vidéo, en collaboration avec le réalisateur et le directeur de la photographie.

La projection numérique, plus lisse, est-elle fidèle à la vision et au désir du réalisateur ?

P.B.: J'ai assisté à une projection de **Toy Story 2** en présence de John Lasseter et je l'ai vu bondir de son fauteuil quand le film a commencé. Les couleurs, les volumes, la lumière sur lesquels il avait travaillé apparaissaient à l'écran tels qu'ils

les avait souhaités. Ce qui n'arrive jamais avec les conditions de projection que nous connaissons. Nous avons eu la même expérience avec Chris Colombus pour **L'Homme Bicentenaire**. C'est une de nos plus belles récompenses. Dans un sens, ce système va même permettre aux réalisateurs de travailler avec une palette de couleurs plus importante car ils auront l'assurance que la projection en salles leur rendra justice. Quand est apparu le compact disc, certaines personnes ont regretté le vinyl, ce son plus chaud, ces craquements, ces défauts auxquels ils s'étaient habitués. Le son numérique, plus froid allait-il tuer le son acoustique ? Non, il lui a simplement permis d'être plus précis. Aujourd'hui, le recours au numérique se constate à toutes les étapes de la post-production d'un film. D'ici vingt ans, la chaîne numérique sera entièrement complétée et, de même que pour la musique, vous pouvez être assuré qu'un film pourra être reproduit à l'infini en conservant son identité initiale.

La projection numérique demande-t-elle un nouveau standard sonore ?

B.L.: Les systèmes existants, SDDS, DTS, SRD et Dolby sont tous compatibles avec le son géré par le projecteur. Le format sonore de **Toy Story 2** est différent de ces systèmes. C'est un transfert numérique qui vient directement de la source, mais on aurait pu avoir recours à un de ces formats. Nous essayons actuellement de développer un standard avec la Society of Motion Pictures and Television Engineers, et tentons de définir ce qui caractérise la projection digitale, comment doivent être les projecteurs, comment doit se faire le stockage des données, les questions relatives à la colorimétrie, au contraste, au format, aux paramètres d'encodage, etc... L'idée est de permettre la plus grande souplesse possible dans le passage d'un système de projection à l'autre entre les différents appareils. Si le cinéma digital n'est pas encore démocratisé, c'est parce que ce travail n'a pas été fait, et que jusqu'alors prévalait uniquement la pellicule, seul format reconnu internationalement. Si aujourd'hui, par exemple, dominent trois systèmes sonores en salles, il n'est pas question de développer trois projecteurs numériques différents. Il doit y avoir un seul et unique standard au monde, à la manière du DVD, pour faire en sorte que toute compagnie acquérant le standard de *Texas Instruments* soit assurée de pouvoir développer des outils intégralement compatibles. Avec la pellicule, n'importe qui peut construire un projecteur et être assuré de pouvoir y passer son film. C'est la condition première de l'existence du cinéma numérique. Comme pour le DVD, c'est sur le contenu du produit que va s'opérer la concurrence et non pas sur le système lui-même.

Quel était exactement le but de ce projet : relancer la fréquentation des salles, à nouveau menacées par l'apparition du DVD ?

P.B.: L'une des motivations principales qui a poussé au développement de la projection numérique, c'est que la projection en salles avait besoin d'une sérieuse cure de jouvence. La projection numérique n'a pas grand-chose à voir avec l'expérience du DVD. La définition est loin d'être la même car les films numériques en salles bénéficient d'un traitement de l'image particulier qui offre une meilleure résolution qu'un lecteur DVD. Mais c'est vrai qu'il y a aussi de ça. L'idée est de permettre aux salles de rivaliser à nouveau avec les avancées technologiques survenues dans les foyers avec le home-cinema. D'ici peu, chaque foyer sera équipé d'un appareil vidéo numérique, qu'il s'agisse d'un lecteur DVD ou de la TV Haute Définition. Pourquoi les films ne seraient-ils pas numériques alors nos récepteurs le sont déjà ? La pellicule est arrivée quasiment à sa qualité optimale. On ne peut pas l'améliorer indéfiniment, alors que la projection numérique, déjà très performante, effectue ses premiers pas. Sans rendre les films meilleurs, le cinéma numérique améliore encore un peu plus l'image, dont la qualité est toujours supérieure à celle que vous pouvez obtenir, même numériquement, dans votre salon. Le simple prix des appareils creuse le fossé. Ce système est un nouveau pas vers la perfection puisqu'il s'applique de plus à tous les supports. Nous avons déjà développé des partenariats avec des chaînes de télé pour des projections numériques en direct, sur des postes TVHD, avec des films ayant déjà été exploités en salles. Une partie de la chaîne de distribution vidéo est aussi conquise par le numérique. Ainsi, les films qui n'ont pas eu de succès en salles se retrouveront plus facilement et plus rapidement dans votre salon, avec des systèmes numériques transitant par le satellite, Internet ou le DVD. Au début de la vidéo, les consommateurs regardaient tous les films. Aujourd'hui, ils ont tendance à ne prendre que des films ayant déjà fait leurs preuves en salles. Quand les coûts relatifs au transfert auront baissé, les films indépendants pourront eux aussi en profiter et ainsi attirer un éventail plus large de spectateurs, parfois réticents à cause de la qualité de l'image. Ce procédé va changer beaucoup de choses.

Vous n'avez pas peur, en utilisant Internet comme source de transmission, que le piratage soit encore plus répandu ?

B.L.: Les fichiers que nous utilisons sont énormes *(plus de 72 giga octets, NDLR)*. Pour les télécharger, il vous faudrait des jours et des jours avec une ligne à haut débit. Ils sont de plus cryptés et contiennent des informations relatives à la source, au fabricant, au destinataire, et sont très difficilement déchiffrables. Ce sont des normes de sécurité conséquentes. Si vous voulez malgré tout pirater ces données, il vous en coûtera plus que ce que vous pouvez espérer gagner en le faisant. Il faudrait des moyens technologiques considérables, et surtout très voyants.

Ce procédé est-il définitif dans sa forme actuelle, ou va-t-il encore connaître des changements ?

Ian McMurray : Cette technologie est amenée à connaître des avancées rapides. Autant éviter que les exploitants aient à changer de projecteur aussi souvent que les particuliers changent d'ordinateur. C'est pourquoi nous installons ces prototypes afin d'apprendre, et de comprendre à quoi doit ressembler le projecteur définitif pour qu'il dure plusieurs années. Nous devons aussi maîtriser le système de distribution sécurisée des données numériques à travers le monde. Nous mettons actuellement au point un système qui permette de suivre l'élaboration d'un film au travers d'un système vidéo intermédiaire à très haute résolution pour que les données numériques soient prêtes à la sortie du film, ce qui permettra également au réalisateur et au directeur de la photographie de découvrir l'étendue des options qui s'offrent à eux.

Est-ce que vous savez déjà quelle sera la prochaine étape en matière de développement technologique ?

I. McM.: Elle consistera à travailler sur la compression des données et l'encryptage, et de faire de notre prototype un appareil pouvant être fabriqué en série. L'implantation du 35mm sur près d'un siècle à travers le monde entier a été quelque chose d'exceptionnel. Nous nous devons de réussir à faire de même pour la projection numérique, de manière à ce qu'elle n'handicape aucune compagnie ou pays, que la circulation se fasse aussi facilement que pour le film celluloïd, que chaque réalisateur ou producteur puisse transférer son œuvre en numérique dans son propre pays et la diffuser dans la salle appropriée la plus proche.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Rafik DJOUMI**)

LES PIONNIERS DU NUMÉRIQUE

Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme

Tarzan

Mission to Mars

Toy Story 2

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Parmi l'habituelle succession de bluettes sans risque, de téléfilms science-fictionnels et de séries reformatées pour l'occasion, de vilains petits canards parviennent de plus en plus à forcer les portes de la distribution vidéo. Au programme, la peur, le gore, la folie et l'humour trash, ou parfois même les quatre à la fois, dans ces trois titres extrêmes que sont INFANTRY OF DOOM, STRANGELAND et CAPITAINE ORGAZMO. Et si à l'heure du passage obligatoire au DVD, le support vidéo devenait un nouvel espace de liberté ?

PROFILER

À l'heure du paranormal dominant, des serial-killers à foison et du joli succès des séries TV fantastiques, ***Profiler*** vient à point nommé pour marcher sur les traces de son rival, ***Millennium***. Au petit écran depuis décembre 97, cette série met en scène une section particulière du FBI, le VTCF (Violent Crimes Task Force, pour les initiés). Ce bureau, dirigé par Bailey Malone (Robert Davi), utilise, comme on s'en doute, des «profilers» capables de cerner la personnalité des meurtriers, de visualiser certains de leurs actes et de prévenir éventuellement leurs prochains crimes. Le Dr. Samantha Waters (Ally Walker) est de ceux-là, mais sa carrière s'est interrompue un long moment après le décès de son mari, victime d'un tueur surnommé «Jack of all trades» qui va souvent impliquer Samantha dans ses forfaits allant jusqu'à former une disciple à son image, Sharon, autrement dit la belle Traci Lords. Même si les assassins varient, imaginant toujours des scénarios perfides et sophistiqués : l'un tire sur les automobilistes dans les embouteillages, un autre compose ses meurtres à la manière de tableaux célèbres, le suivant d'après des bandes dessinées... Jack revient toujours au fil de la série et s'accroche à elle, éliminant des gens de son entourage ou bien menaçant la vie de sa fillette, Chloé.

Déjà, trois saisons viennent de défiler sur *M6* et, avant sa reprise en octobre prochain, cette K7 offre en avant-première les deux premiers épisodes de la quatrième saison. Cette fois, Jack (notre Dennis Christopher de **Fondu au Noir**, **Silencer** et autre **Alien Predator**), après avoir tiré sur Bailey, parvient à enlever Samantha et projette d'en faire une nouvelle disciple après l'arrestation de Sharon. Incapable d'expliquer par des mots la jouissance suprême à disposer de la vie des autres, cette façon de se sentir Dieu à ce moment-là, il la pousse à commettre un meurtre pour l'initier et lui faire partager un sentiment aussi extrême. Pendant ce temps, une nouvelle profiler tente de localiser le tueur et guider l'équipe sur son repaire. Allons-nous enfin assister à la mort de l'infernal Jack après trois ans d'affreux et déloyaux services ? Tout est possible. Quoi qu'il en soit, et pour les néophytes, commencer de préférence avec ***La Fin de Jack***, sortie à la vente le mois dernier, regroupant pour sa part les derniers épisodes de la deuxième saison et le premier de la troisième.

La Confrontation. *USA. 1999. Réal.: Ian Toynton. Int.: Robert Davi, Ally Walker, Julian McMahon, Roma Maffia, Peter Frechette, Jamie Luner, Dennis Christopher... Edit.: M6 Vidéo. Dist.: Gaumont Columbia Tri-Star. Actuellement à la vente*

Ally Walker, la «profileuse» prête à bondir.

L'équipage au complet : en avant, Mars !

ESCAPE FROM MARS

Retour vers le futur pour cet **Escape from Mars** où, cinquante ans après l'historique alunissage, une nouvelle équipe va tenter un périlleux «amarsillage» et s'apercevoir que le terme sonne beaucoup moins bien à nos oreilles. Trois hommes et deux femmes à bord au cours d'une mission de deux ans et demi qui consiste à étudier les possibilités d'installer sur Mars une future colonie et en rapporter à l'occasion quelques pierres précieuses. Car, signe des temps, la recherche spatiale dépend désormais d'intérêts privés et la première partie du récit nous détaille minutieusement le fragile équilibre entre l'investissement initial, le danger encouru par l'équipage (traduit en pourcentages évolutifs) et les droits de retransmission en direct auprès de plus de dix milliards de téléspectateurs. Un nouvel aspect de l'horreur économique dont Neill Fearnley (auteur du violent **Black Ice**, en 92, et de quelques épisodes d'***Invasion Planète Terre***) nous entretenait déjà dans son récent **Fac-Similé** avec Jeff Fahey et Tahnee Welch (voir *Mad* 116, même rubrique). Outre le détail de ces cruciaux problèmes de rentabilité à court terme, le scénario s'attarde sur les problèmes affectifs des membres de l'équipage aussi longtemps coupés du lien familial, avec une nette tendance à l'exagération. L'un supporte mal une cruelle séparation (Peter Outerbridge, à cent lieues de son rôle musclé du précédent **Escape Velocity**), l'autre apprend sans ménagement le décès de son mari dans un accident. Mais la mission passe avant tout et chacun retourne à son labeur, car de multiples dangers émaillent le trajet, et plus tard le séjour sur la planète hostile. Plutôt qu'un film d'action, comme l'argumentaire au dos de la jaquette veut le faire croire, **Escape from Mars** se situe à mi-chemin entre le documentaire spatial et la chronique intimiste, parcourus de quelques péripéties placées là pour bien faire monter le suspense : déviation de la trajectoire, retard du programme, rupture des communications, pluie de météorites, perte d'énergie et autres incidents de parcours. Là encore, la jaquette avance des hypothèses intéressantes : sabotage, présence extraterrestre, mutinerie à bord ? Eh bien, non, rien de tout ça... Si vous voulez mon avis, la jaquette n'a pas vu le film !

USA. 1999. Réal.: Neill Fearnley. Int.: Peter Outerbridge, Michael Shanks, Ron Lea, Christine Elise, Allison Hossack, Julie Khaner, Kavan Smith, David Kaye... Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la location.

La «marsmobile» en action...

CAPITAINE ORGAZMO

Orgazmo tombe comme un pavé dans la mare de la distribution vidéo actuelle, et s'il fallait lui trouver un prédécesseur, c'est du côté du **Retour de Flesh Gordon** qu'il faudrait aller traîner. Même humour volontairement débile, même super-héros de pacotille, même délire paillard virant souvent à la scatologie, **Orgazmo** fait délibérément dans l'excessif. Rien d'étonnant de la part du réalisateur/scénariste, Trey Parker, déjà signataire d'un **Cannibal the Musical** pour *Troma* et de la sitcom animée ***South Park***, tout aussi provocatrice, où l'on va jusqu'à violer d'innocentes volailles qui ne demandaient rien à personne. L'introduction... Euh, bon d'accord, disons plutôt le pro(cto?)logue vaut tout le film. Deux gentils Mormons (dont Trey Parker) tentent d'annoncer l'évangile à des mécréants qui leur referment invariablement la porte à la figure. Une brave mémé gâteau semble même les écouter un instant, puis leur assène en souriant *«je vais vous demander d'aller vous faire foutre avec vos livres et de vous les carrer où je pense»*. On a beau avoir la foi, ça déconcerte ! Or, par un curieux concours de circonstances, l'un d'eux, Joe Young, se fait remarquer par un producteur de films X grâce à sa maîtrise insoupçonnée des arts martiaux. Non sans hésiter, étant donné ses convictions religieuses, il va devoir endosser la panoplie d'Orgazmo, un super-héros pourchassant le vilain Spermix Zéro (joué, ô surprise, par le hardeur Ron Jeremy). Un peu honteux, il cache cette activité à sa très catholique fiancée, mais hélas **Orgazmo** casse la baraque, génère un merchandising démentiel, arrive deuxième après **Star Wars** et devance même au box-office **Jurassic Park** et **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Le pauvre Joe décide de quitter le tournage d'une suite prestement mise en chantier, mais le producteur marron n'est pas d'accord et les ennuis vont commencer.

Avec peu de moyens, mais une belle santé, Trey Parker aligne les gags récurrents, fustigeant aussi bien le petit monde du hard (une vieille actrice explique longuement la difficulté à pratiquer deux doubles pénétrations en simultané avec quatre partenaires !) et du film d'action mystique (le «Robin» d'Orgazmo avait juré jadis à son père de ne plus utiliser au combat la technique dite du «hamster» !). Les films de SF à petit budget ne sont pas davantage oubliés, notamment grâce à une panoplie d'armes désuettes, dont l'efficace rayon orgasmique pouvant aussi bien frapper au hasard, et en pleine rue, badauds, policiers, couple de rabbins ou même vieille dame infirme. Ironie suprême, c'est Dieu au final qui bénit l'équipe du film, toute prête à enchaîner des **Orgazmo** en série. Idée reprise par l'auteur qui annonçait à l'époque le tournage d'un hypothétique **Orgazmo II : Trouble in Tokyo** encore inédit à l'heure où nous rendons l'antenne.

Orgazmo. USA. 1997. Réal.: Trey Parker. Int.: Trey Parker, Robyn Lynne, Michael Dean Jacobs, Ron Jeremy, Dian Bachar, Matt Stone, Kristy Lake, Jeanna Fine, Andrew W. Kemler... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la location.

Le Capitaine Orgazmo dans son habit de lumière, flanqué de son fidèle Choda-Boy !

Dolph Lundgren, le dernier Templier, et Françoise Robertson, la dernière Templière !

LE DERNIER TEMPLIER

Visiblement tourné dans l'urgence du changement de siècle et sur les traces de **La Fin des Temps** avec Schwarzenegger, **Le Dernier Templier** déroule une histoire conventionnelle où se croisent aussi bien **Hidden**, **Warlock**, la série ***Millennium***, **Evil Dead**, **Simetierre** et quelques autres. Dolph Lundgren, toujours monolithique, très intérieur, incarne le Templier en question, membre d'un ordre millénaire et gardien d'une précieuse clé retenant le démon emprisonné par le Christ lui-même après sa résurrection. La découverte de nos jours d'un ancien tombeau indien en plein New-York fait resurgir cette clé dont cherche à s'emparer un disciple de Satan afin de libérer son maître. A l'état d'entité démoniaque, il entre par les yeux de ses victimes, se loge dans leur cerveau et les dirige en toute impunité, changeant d'enveloppe charnelle à volonté. Aux côtés du beau Templier, Karen (Françoise Robertson, dont personne n'aura oublié le rafraîchissant **Twist of Terror** !), une jeune archéologue terrassée par l'idée que bien avant Christophe Colomb, les Templiers découvraient l'Amérique, permettant ainsi de répandre aux quatre vents les mac'dos, le coke, ***Les Feux de l'Amour*** et la musique rap (rêvons un court instant d'un monde où personne n'aurait jamais découvert l'Amérique... Stop, ça suffit !). Après bien des péripéties plus dangereuses les unes que les autres, la belle décide même à la surprise générale de se faire elle aussi Templière pour garder ainsi la précieuse clé aux côtés de son partenaire jusqu'au prochain millénaire (et si l'on songe que le brave Templier doit faire vœu de chasteté et de pauvreté, ils vont s'embêter comme des rats morts pendant un bon moment, les malheureux !).

Le suspense fonctionne à moitié sur le douloureux problème de savoir si le Monde s'arrêtera vraiment le 31 décembre 1999 au soir, surtout pour celui qui regarde ça en mars 2000, mais l'action ne faiblit pas pour autant et les humains possédés par la créature montrent une belle énergie toute animale dans leur combat contre les forces du bien. Entre le film d'action et le catastrophisme remis à la mode au siècle dernier, **Le Dernier Templier** trouve gentiment sa place, même s'il ne surprend guère le cinéphile averti.

The Minion. USA. 1998. Réal.: Jean-Marc Piché. Int.: Dolph Lundgren, Françoise Robertson, David Nerman, Allen Altman, Von Francks, Jean-Marc Bisson... Edit.: M6 Vidéo. Dist.: Gaumont Columbia Tri-Star. Actuellement à la vente.

Des victimes à moitié consentantes !

D'étonnantes opérations à «cœur ouvert» !

INFANTRY OF DOOM

En 1997, *Haxan Vidéo* nous sortait un **Violent Shit II** du même Andreas Schnaas dont tout le monde ignorait à l'époque jusqu'à l'existence d'un **Violent Shit** premier du nom. Aujourd'hui *Uncut Movies* distribue cet **Infantry of Doom** originellement appelé **Violent Shit III** en Allemagne, clôturant une trilogie infernale et Z à n'en plus pouvoir. Andreas Schnaas fait partie de cette nouvelle école allemande, aux côtés des Jorg Buttgereit (**Nekromantik**, **Le Roi des Morts**) et Olaf Ittenbach (**Black Past**, **Premutos**), défenseurs d'un cinéma gore, fauché, provocateur et blasphématoire. Mais, mieux que ses petits camarades, il trouve le moyen d'aller plus loin dans l'horreur, les effets spéciaux rudimentaires, le mauvais goût satisfait et l'humour éléphantesque. Notre homme signe son premier **Violent Shit** en 1989 pour 5.000 marks (au cours actuel, comptez à peu près trois clopinettes et demie). Son héros, Karl le Boucher, a sûrement trop vu les **Vendredi 13** car il mutile et éventre tout ce qui bouge, à la machette, au coutelas et à la tronçonneuse, préférant le hard gore et le détail bien crade à la suggestion de ses illustres modèles. En 1991, il s'attaque à un **Zombie 90** pour 20.000 marks imitant en plus violent les films de zombies italiens des années 80, puis, en 1992, il met en chantier **Violent Shit II** sur un budget de 70.000 marks (notez l'escalade !), où le fils de Karl le Boucher reprend le flambeau, aidé par sa brave maman qui l'encourage au meurtre et, accessoirement, à l'inceste. Enfin, nous voici en 1999 avec ce **Violent Shit III** qui permet de retrouver les deux Karl, père et fils, pour un nouvel équarrissage en série.

Sur une île indéterminée, ils dirigent une faction para-militaire où la discipline ne rigole pas. Chaque manquement à la ligne du parti (tendance néo-nazie), chaque désobéissance aux ordres, voire chaque maladresse, signifie pour son auteur une séance de torture à chaque fois nouvelle, sauf en ce qui concerne son issue, toujours fatale. Dans cette armée, l'arme blanche domine, l'entraînement se veut intensif, le port du masque de fer est obligatoire (masque repris du précédent **Violent Shit**) et la principale mission des mercenaires semble consister à pourfendre l'étranger ayant eu la mauvaise idée de s'égarer dans les parages, pendant qu'un savant fou élabore des guerriers/zombies capables de révolutionner l'art militaire. Mais en fait, l'argument narratif n'a guère d'importance et le propos de l'auteur (qui se réserve le rôle gratifiant de Karl Jr.) vise surtout à enchaîner les séquences gore avec une régularité réjouissante. Décapitations, énucléations et mutilations diverses se succèdent ainsi sous des geysers de sang, avec un goût prononcé pour les crochets volants s'agrippant aux victimes, leur dépiautant le visage, leur arrachant les viscères ou bien leur déchirant l'arrière-train jusqu'à leur extirper la colonne vertébrale (vraiment trop pervers !).

Conscient de tels excès, le réalisateur pratique un humour libérateur : des naufragés se demandent ainsi s'ils abordent l'île du Dr. Moreau (avant de vérifier, au cours d'une chasse à l'homme où ils remplacent le gibier, qu'il s'agirait plutôt de celle du comte Zaroff...). Pendant ce temps l'horrible Mengelé local, pour punir un de ses cobayes récalcitrants, et pourtant déjà bien mal en point, lui arrache les intestins avant de les lui jeter à la figure. Pour se remettre de ses émotions, Andreas Schnaas vient d'achever le remake de l'**Anthropophagous** de Joe d'Amato fort judicieusement titré **Anthropophagous 2000**. Ça va encore être quelque chose !

Violent Shit III. *Allemagne. 1999. Réal.: Andreas Schnaas. Int.: Joe Neumann, Xiu Yanglin Winni Holl, Marc Trinkhaus, Andreas Schnaas, Sven Petersen, Tatiana Liebenau, Andrea Pollak. Dist.: Uncut Movies. Actuellement à la vente.*

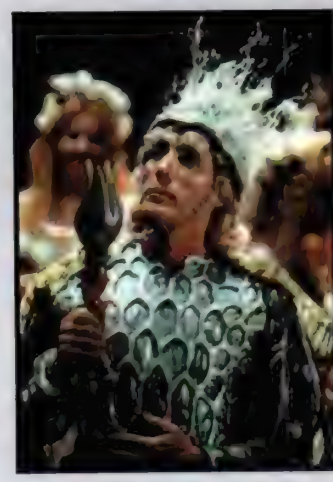
Whoopi Goldberg et sa grande oreille compatissante.

LA GUERRE DES INVISIBLES

Inlassablement, la chaîne *Hallmark* feuillette l'histoire universelle ou bien révise les livres de contes pour les restituer à sa manière : **L'Arche de Noé**, **L'Odyssée**, **Les Voyages de Gulliver**, **Merlin**, **Alice au Pays des Merveilles**, jusqu'à tout récemment sa propre version du cavalier sans tête, **The Legend of Sleepy Hollow**. **Leprechaun's** revisite quant à lui le mythe de *Roméo et Juliette* sur lequel planerait l'ombre de la Guerre de Troie. En effet, tels les Montaigu et Capulet de Lope de La Vega, et plus tard Shakespeare, les Lutins et les Esprits de la Forêt se détestent depuis des générations. Les premiers (grandes oreilles en feuilles de chou) se rendent invisibles à volonté, boivent comme des trous, passant leur temps à lutiner les filles (normal pour des Lutins...) ou bien inventer de vilaines farces. Les seconds (longues oreilles en pointe) peuvent voler, cultivent les arts et se considèrent comme les gardiens de la nature. Or, à la faveur d'un bal donné dans la cité aérienne des Esprits de la Forêt, Mickey, fils du chef des Lutins, rencontre la belle Jessica, fille du roi Boric (Roger Daltrey, pas loin d'en faire des tonnes). Cela suffit à provoquer une guerre totale entre les deux peuples jusqu'à ce que la mort supposée des jeunes amants fasse réfléchir les dirigeants et suspende les hostilités. Sur cette première histoire où chaque épisode rappelle le célèbre drame, John Henderson en greffe une seconde tirée de son **Loch Ness** signé quatre ans plus tôt. Tel le héros à la recherche de l'animal mythique, celui de **Leprechaun's** quitte un temps la civilisation pour découvrir, stupéfait, les beautés de la nature. Au final, les deux citadins doivent choisir entre demeurer auprès de la femme aimée, ou bien la trahir mais trouver du même coup gloire et fortune de retour en ville. Pour le premier, il s'agit d'exploiter une fabuleuse découverte, pour Jack (Randy Quaid), de raser tout un village afin d'en faire un parc d'attraction.

Les deux histoires d'amour cohabitent ainsi entre êtres humains d'une part et peuple de farfadets de l'autre, bien arbitrées par la fée Banshee, moralisatrice et bienveillante (Whoopi Goldberg), dont les transformations en femme-oiseau ne font pas regretter l'invention du morphing. Henderson sait à qui il s'adresse et trousse de belles images, use des filtres optiques, compose de saisissants tableaux (la cité aérienne, le village victime des caprices de dame nature, la valse dans les airs, les bulles/ascenseurs crachées par des grenouilles géantes, le pays sous les flots) et trousse finalement un agréable conte de fées qui ravira petits et grands... comme ils disent dans les revues sérieuses !

Leprechaun's. *USA. 1999. Réal.: John Henderson. Int.: Randy Quaid, Colm Meaney, Roger Daltrey, Zoe Wanamaker, Whoopi Goldberg, Orla Brady, Kieran Culkin, Daniel Betts... Edit.: Free Dolphin. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*



Roger Daltrey : Who's who ?

THE X-FILES, LA SIXIÈME EXTINCTION

X-Files c'est reparti avec ce Dossier 15 nous offrant cette fois, non pas deux, mais trois épisodes. Un simple segment, ***Biogenesis***, dernier de la sixième saison, et le «two parters» ***The Sixth Extinction*** débutant la septième (et dernière ?) saison. Si l'on ne veut pas tomber raide dingue avec l'odyssée de Chris Carter, justement appelée «la mythologie», le mieux est encore de désapprendre tout ce que l'on croyait savoir des précédents épisodes. Ainsi, le long métrage et le Dossier 14 (***Two Fathers*** et ***One Son***, voir *Mad* 121) nous menaient vers une solution séduisante où la conspiration fraternisait avec l'envahisseur afin de produire des hybrides entre les deux races pour (peut-être...) coloniser notre planète. Eh bien oubliez ça, bande de X-philes trop crédules car «la vérité est ailleurs...» ! En direction de la Côte d'Ivoire, en l'occurrence, où la découverte de fragments d'un vaisseau extraterrestre vient tout remettre en question. Aux côtés de citations de la Bible figurent en effet les symboles du code génétique humain, d'où cette rapide évidence : les extraterrestres ont ensemencé la terre originelle et ils ont aussi écrit la Bible tout plein de bons conseils, du genre «croissez et multipliez»... jusqu'au jour de l'apocalypse où reprendront leurs expériences sur une autre race (nous en sommes paraît-il à la sixième !). Encore sous le choc, Scully réfléchit en voix off et disserte sur le big bang, le pourquoi de toutes choses, la naissance puis la mort d'espèces diverses, l'apparition de l'homme et sa disparition programmée au jour du jugement dernier. Toujours aussi sceptique, elle nous fait partager ses doutes : «*Comment concilier ce que je vois et ce que je sais ?*». Pendant ce temps, Mulder, à la vue des (saintes ?) écritures, subit une étrange mutation. Il développe des pouvoirs intellectuels et sensoriels fabuleux, tandis que son corps se délabre inexorablement. En fait, il devient la preuve tangible de ce qu'il recherche depuis l'origine de la série. Peut-être représente-t-il un nouveau Messie, le seul homme immunisé contre l'apocalypse viral et donc capable d'enrayer la fin prévue de toute l'humanité.

Une nouvelle fois ***X-Files*** soulève des interrogations sans daigner répondre aux questions restées en suspens, tandis que l'errance mentale de Mulder permet les rencontres les plus invraisemblables, comme les retrouvailles avec sa sœur ou la résurrection de Gorge Profonde ! La série subit du fait de sa complexité et de ses continuels revirements souvent incrédibles une nette désaffection. Les fans sentent la manipulation et vont voir une fois pour toutes si, vraiment, la vérité ne serait pas ailleurs. Conscient du danger, Chris Carter promet une explication définitive au cours de cette septième saison, ce qui n'empêche pas les rumeurs de courir sur une éventuelle poursuite de la série. La production aimerait continuer, Chris Carter laisse planer le doute, Gillian Anderson affirme à qui veut l'entendre qu'elle ne se sent, ni mentalement ni physiquement, prête à reprendre le rôle, quant à Duchovny, son contrat expire à la fin de la septième saison et il n'entend pas le reconduire. L'homme à la cigarette détiendrait-il la vérité quand son interprète, William B. Davis, déclare finement : «*David ne reprendra pas la série, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle s'arrêtera là*» ? Il en sait toujours plus que les autres, lui !

***La Sixième Extinction* : Mulder, le nouveau Messie.**

***Biogenesis* : Scully aux Sources de l'humanité.**

Biogenesis, The Sixth Extinction, The Sixth Extinction : Amor Fati. *USA. 1999. Réal.: Rob Bowman, Kim Manners et Michael Watkins. Int.: David Duchovny, Mitch Pileggi, Mimi Rogers, William B. Davis... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la vente.*

LE DERNIER HOMME SUR TERRE

Dans un futur proche, la troisième guerre mondiale entraîne l'utilisation d'une arme bactériologique terrifiante s'attaquant au seul chromosome Y, de façon à frapper les militaires sans atteindre la population civile. Hélas, ce virus se répand à travers la planète et élimine la quasi-totalité de la gent masculine, laissant aux femmes le rude devoir de repenser toute la civilisation. Un discours assez clair naît dans ce nouveau paysage social et politique. Seul l'homme propage la violence, déclare la guerre et s'adonne au crime («*Avez-vous remarqué que les condamnés à mort sont toujours masculins ?*» souligne le dialogue...). La femme doit donc établir un pouvoir matriarcal et éliminer l'homme par un nouveau système de reproduction basé sur le clonage strictement féminin. L'enfant ainsi conçu se voit alors confié à un couple de mères adoptives de façon à perpétuer de manière différente l'ancien principe de la cellule familiale.

C'est dans cet univers pacifié qu'une généticienne, sans doute nostalgique de la belle époque (Julie Bowen), élabore en secret un spécimen masculin, nommé Adam, à la croissance ultra-rapide et aux gènes débarrassés de toute pulsion agressive. A peine un mois plus tard, le voilà adolescent dans un monde où les rares hommes sont des vieillards et il devient l'enjeu de diverses factions, cherchant soit à l'étudier, l'enrôler ou tout simplement l'éliminer.

De la politique-fiction comme au bon temps des années 70 où le cinéma se plaisait à imaginer nos sociétés futures confrontées aux menaces les plus prévisibles : famine, surpopulation, variations climatiques, capitalisme sauvage, après-guerre apocalyptique, etc. Ici, la guerre des sexes fustige la virilité guerrière, la prédominance politique, l'esprit de compétition typiquement masculins, opposés à des valeurs féminines plus humaines et basées sur le respect de la nature. Les rares rebelles masculins conspirent ainsi dans un vieux stade désormais inutile, rêvant de reprendre le pouvoir... par la force, bien entendu, tandis que d'autres spécimens plus résignés pactisent avec l'ennemi et vendent leur corps aux plus offrantes. Adam, tel un nouveau Messie, parviendra-t-il à rallier toutes les tendances et donner souche à une civilisation prônant le pacifisme et l'harmonie entre les sexes ? Celui qui connaît la fin ne la raconte à personne !

«Seule violence autorisée : la chasse aux derniers rebelles».

The Last Man on Earth. *USA. 1999. Réal.: Les Landau. Int.: Paul Francis, Julie Bowen, Tamlyn Tomita, Veronica Cartwright, Elizabeth Dennehy, L. Scott Caldwell, Cliff de Young... Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la location.*

DISPONIBLE À LA VENTE

- **Babel** (*PFC Vidéo*) - **Power Rangers l'Autre Galaxie** et **Powers Rangers dans l'Espace** (*PFC Vidéo*) - **eXistenZ** (*PFC Vidéo*) - **La Momie** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Beetleborgs, la Malédiction de Shadow Borg** (*PFC Vidéo*) - ***Buffy contre les Vampires***, coffret de 3 K7 regroupant la première saison (*PFC Vidéo*) - ***X-Files***, l'intégrale de la sixième saison en un coffret de 5 K7 (*PFC Vidéo*) - **Les Aventures du Jeune Indy**, coffret des 3 premiers épisodes (*CIC Vidéo*)

DISPONIBLE À LA LOCATION

- **Le Songe d'une Nuit d'Eté** (*PFC Vidéo*) - **L'Enfer des Bermudes** (*CIC Vidéo*) - **Le 13ème Guerrier** (*TF1 Vidéo*)

Robert Englund, motus et bouche cousue...

STRANGELAND

Strangeland introduit un curieux type de tueur en série, mal dans son époque mais cependant adepte des nouvelles technologies qu'il utilise pour attirer ses victimes. Sous le pseudo de Captain Howdy, il arpente le Net et les sélectionne, dialogue avec elles, puis les invite à domicile pour des «soirées spéciales» dont elles ne reviennent généralement pas. Derrière Howdy se cache l'infâme Cartleton Hendrix, un fou du piercing, du tatouage et d'un certain concept de «primitivisme moderne» dont il aime à vanter les subtilités aux malheureux qu'il martyrise dans son repaire. Pour lui, la torture et la douleur correspondent aux rites initiatiques des anciennes sociétés tribales où l'adolescent doit traverser des épreuves s'il veut accéder au monde adulte. Dans cette civilisation actuelle où l'imagination et la créativité se perdent, Hendrix expérimente une nouvelle forme d'expression artistique basée sur la mutation de la chair pratiquée à vif et dans l'ultime souffrance, seule capable d'élever le niveau de conscience de ses victimes. Bien installé dans le rôle, le scénariste/rocker Dee Snider (de l'ancien groupe Twisted Sister) compose un captain Howdy halluciné, tatouages sur le corps, anneau dans le nez, dents limées en pointe et boucles serties au visage, n'hésitant pas à se laisser suspendre par un crochet fiché dans la poitrine afin d'atteindre cet état privilégié où la douleur et la jouissance se confondent sur une même transcendance de notre actuelle condition humaine. On pense à **Hellraiser**, à **Seven**, au **Silence des Agneaux**, par cette façon de théâtraliser l'horreur et de jouer sur les nerfs des spectateurs (un commando de policiers investit ainsi la demeure d'un vieux couple en pleine fornication au lieu d'interrompre ailleurs une scène de torture consistant à perforer le sexe d'un adolescent), mais aussi à ***Millennium***, quand Howdy justifie ses actes en de fumeuses théories sans craindre l'objection de ses victimes à la bouche préalablement cousue par ses soins.

Entre «*L'Enfer*» de Dante et la cruauté morbide des «*Chants de Maldoror*», **Strangeland** compose des tableaux hallucinants, tel ce malheureux tenu en l'air par de multiples crocs plantés dans sa chair, ou bien l'image de tous ces êtres aux yeux exorbités attendant en cage leur tour d'un abominable supplice. Se définissant lui-même comme un «trans-humain», le héros impressionne autant en bourreau sauvage qu'à sa sortie après quatre ans d'hôpital psychiatrique où il devient à son tour la victime de rednecks» emmenés par le beauf parfait Robert Englund (enfin une vraie revanche pour Freddy !). Goguenard, son interprète Dee Snider avoue bien sûr sa passion pour le personnage : «*Si le film fonctionne, vous aurez peut-être droit à un* ***Strangeland 2, 3 ou 4****, et pourquoi pas à un* ***Strangeland, cette Fois il est Réellement Mort... en 3 D***» ! Vraiment trop fêlé, le gars !

USA. 1998. Réal.: John Pieplow. Int.: Dee Snider, Kevin Gage, Linda Cardellini, Robert Englund, Brett Harrelson, Elisabeth Pena, Tucker Smallwood.... Dist.: Swifft Productions. Actuellement à la location.

L'EXORCISTE CHINOIS 2

Si **L'Exorciste Chinois 2** ressemble à **L'Exorciste Chinois**, il ne s'agit pas d'un hasard, même si huit ans séparent ces deux titres. Le premier, réalisé par le même Samo Hung, et sa copie simultanée, **Kung Fu Zombie** (distribué en salles à l'époque) établissaient dès 1981 les bases d'une nouvelle donne cinématographique appelée, faute de mieux, la «Ghost kung-fu comedy». Un mélange d'action, de surnaturel et de comédie revisité par *HK Vidéo* grâce aux sorties récentes des **Mr. Vampire 1** et **2** (voir *Mad* 121) et **Miracle Fighters** (*Mad* 123). A l'instar du **Bal des Vampires**, de Polanski, ou **Les Temps sont Durs pour les Vampires**, de Steno, parodiant alors les productions de la *Hammer*, la «Ghost kung-fu comedy» compose sur les stéréotypes du film d'horreur et les détourne comme à Guignol sur une intrigue le plus souvent réduite à sa plus simple expression. Ici, deux hommes courtisent la même fille d'un riche commerçant, l'un naïf et honnête (Samo Hung), l'autre pervers et n'hésitant pas à recourir aux pouvoirs d'un vieux sorcier capable de ressusciter les corps pour en faire autant de bagarreurs émérites (Wu Ma, réalisateur de **The Dead and the Deadly**, autre pionnier du genre). L'humour vole assez bas, comme le veut la loi du genre, mais les combats impressionnent, notamment lorsque le rival de Samo Hung, devenu grâce à la magie possédé par l'esprit d'un singe, imite au combat l'agilité burlesque de l'animal, ou quand le même Samo Hung se mesure à deux zombies, adulte et enfant, animés par une armée de cafards leur sortant du corps. Trouvant la lutte par trop inégale, l'âme du héros décide même à un moment de quitter cette enveloppe charnelle et s'échappe en courant dans le plus simple appareil, les fesses au vent. Tempérant ces excès parodiques, l'émotion reprend parfois ses droits avec le personnage de la jeune fille défunte mais revenant sous forme de spectre assister sa mère aveugle afin de lui épargner le chagrin de sa disparition. C'est un peu ça la magie du genre, où les pires gags côtoient les scènes d'une rare sensibilité, tandis que les monstres les plus invraisemblables (ici un couple vampires, des hommes-serpents, deux zombies et jusqu'à sept momies) n'hésitent pas à faire le coup de poing avec une poignée de nigauds toujours choisis comme héros. A leur tête, le champion toute catégorie Lam Ching-ying (décédé fin 1997) qui reprend son rôle de prêtre taoïste des **The Dead and the Deadly** (**La Fureur du Revenant**), **Vampire Vs. Vampire**, **Musical Vampire**, **Chinese Ghost Buster**, **Wizard's Curse**, sans compter, plus tard, la série des **Mr. Vampire** et celle, télévisée, des **Vampire Expert**. Un obstiné !

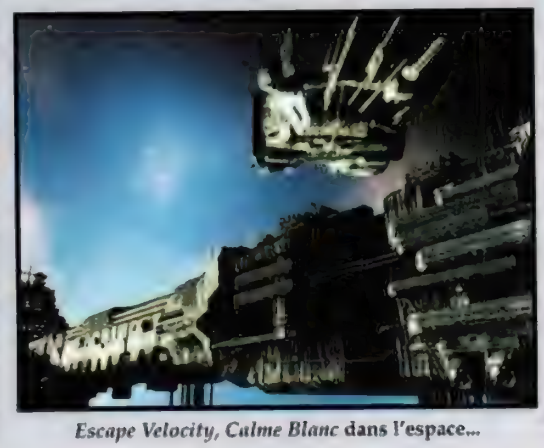
Hong-Kong. 1989. Réal.: Ricky Lau et Samo Hung. Int.: Lam Ching-ying, Samo Hung, Wong Man-kwan, Kung Chi-yang, Yip Wing-cho, Ngai Sing... Dist.: HK Vidéo. Actuellement à la vente.

Samo Hung cerné par un zombie et demi !

ESCAPE VELOCITY

Aux alentours de l'an 2000, il est symptomatique d'observer à quel point notre futur s'éloigne ! Le film de série n'y échappe pas et les événements qui hier encore se déroulaient en 2015 ou 2017 interviennent désormais en 2047 (... après Jésus-Christ, précise même un prologue encore attaché à certaines valeurs fondamentales). Ainsi l'action démarre dans un lointain futur et à Mesa Verde, sur une planète servant de prison militaire où l'on s'apprête à exécuter Nash, un affreux renégat responsable de la mort de centaines d'innocents. Dans le rôle, Peter Outerbridge (Matt, l'amoureux jusqu'au-boutiste de **Kissed**). Mais au moment du grand voyage, le prêtre, complice comme une bête, lui balance deux énormes flingues à la place de l'habituelle patenôtre. Dans la mutinerie qui s'ensuit, une poignée de condamnés s'échappent à travers l'espace non sans avoir fait sauter le pénitencier dans une de ces explosions désormais obligatoires en ce genre d'aventures. Puis, retour au calme, ou plutôt au **Calme Blanc**, car le vaisseau de Nash, lui-même cryogénisé durant quinze ans de périple spatial, croise celui d'une équipe d'observation des super-novas, Billie (Wendy Crewson) et sa fille Ronnie (Michelle Beaudoin), accompagnées du commandant de bord, Patrick Bergin (**The Ripper**, **Frankenstein** (92), **Le Cobaye 2**). Trois doux rêveurs, humanistes et pacifiques, que le réveil de Nash, et plus tard de ses acolytes, va conduire à la violence et à l'auto-défense. Du huis-clos intimiste auquel on pouvait s'attendre, **Escape Velocity** s'«échappe avec vélocité» pour virer au film d'action mené tambour battant par le spécialiste Lloyd A. Simandl (**Dangerous Prey**, **Chained 2**, la série des **Empire of the Ash**...). Traque dans les coursives, coups de barre sur la tronche se succèdent ainsi entre deux rafales d'armes automatiques jusqu'à l'extinction du commando fugitif et l'espérance du trio rescapé en des jours plus optimistes dans le meilleur des mondes futurs possibles. En clair, attendons avec confiance les années 2067 ou, au pire, 2069.

USA. 1998. Réal.: Lloyd A. Simandl. Int.: Patrick Bergin, Peter Outerbridge, Wendy Crewson, Michelle Beaudoin, David Nyckl... Dist.: Elysées Editions Communications. Actuellement à la vente



Escape Velocity, Calme Blanc dans l'espace...

ciné store

Commandez nos catalogues gratuits au :

08 91 67 00 01 (1,49 F/mn)

en vente par correspondance 7 J/7 - 24 h/24

SCREAM

Figurine SCREAM

Reproduction en résine du tueur de Scream. Série limitée à 1000 ex.

499 F
Réf : 906701

Masque "sanglant" SCREAM

Cette nouvelle version du masque de Scream vous permet d'injecter autant de fois que vous le souhaitez un liquide rouge à l'aide d'une pompe en circuit fermé... Le must d'Halloween !

PROMO 199 F

Costume SCREAM

Taille unique
Masque inclu
Gants et couteau non fournis

379 F
Réf : 906602

199 F
Réf : 2065013

189 F
Réf : 2066001

359 F

DD 5.1
Making of

Buffy the Vampire Slayer

299 F
Réf : 910803

Réf : 910104

Réf : 910106

139 F
Le tee-shirt

Les nouveaux Tee-shirt BUFFY

Tee-shirts 100% coton, manches courtes, sérigraphié face, taille M ou XL

Réf : 910216

Réf : 910214

59 F
Le poster

Réf : 910215

Posters BUFFY

Réf : 910211

Réf : 910213

Réf : 910210

Réf : 910212

Format 70 x 100 cm

59 F
Réf : 910708

Porte clé métal BUFFY

Notre sélection de DVD

DD 5.1

DD 5.1 - Nombreux bonus

359 F

199 F
Réf : 2065005

199 F
Réf : 2065003

179 F
Réf : 2065004

+ de 1h30 de bonus

www.cinestore.com

A retourner à : CINESTORE - 5, rue MEISSONIER - 75017 PARIS

☐ OUI, je désire recevoir les produits suivants :

☐ NON, je désire recevoir le catalogue 1001 pages !

RÉF	DÉSIGNATION	PRIX UNITAIRE	QTÉ	TOTAL

Forfait de port et d'emballage	+35 F
SOUS TOTAL	
TOTAL A PAYER	

JE JOINS MON RÈGLEMENT À L'ORDRE DE CINESTORE

Chèque ☐ Contre remboursement + 28 F ☐ Mandat cash ☐

CB N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

Date de validité ☐☐☐☐

Signature Obligatoire

FRAIS DE PORT DOM TOM : Forfait frais de port 70 F.
FRAIS DE PORT Europe : Forfait frais de port 140 F.
FRAIS DE PORT autres pays : Forfait frais de port 200 F.

LIVRAISON

- CINESTORE vous livre en Colissimo Suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande.

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

Tél. _____ Né(e) le _____

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

En réponse à la question posée dans notre précédente rubrique, il semble que l'attente des lecteurs se fonde davantage sur la chronique de films inédits, voire inconnus, que sur le simple passage en revue, par le biais d'une courte critique, de films déjà sortis en salles et donc, la plupart du temps, précédemment publiée dans *Mad Movies*. Dans l'actuelle formule le faible pourcentage de références renvoyant au magazine permet de mesurer à quel point cet ouvrage apporte une information encore inédite et essentielle à tout vrai amateur de fantastique.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

BALAOO, OU DES PAS AU PLAFOND

1913. Réal. et scén.: Victorin Jasset, d'après Gaston Leroux. Int.: Henry Gouget, Camille Bardou, Lucien Bataille, Suzanne Crosnier. Prod : Eclair. France

Le savant Coriolis expérimente la théorie de l'évolution chère à Darwin et parvient ainsi à transformer un singe en homme primitif, le dénommé Balaoo (Lucien Bataille). Mais, à la manière de la créature de Frankenstein, ce quasi monstre souffre de sa naïve ignorance et un braconnier va bientôt l'utiliser pour se débarrasser de ses ennemis. Comme dans son célèbre *Le Mystère de la Chambre Jaune*, le livre de Gaston Leroux, *Balaoo*, décrit un meurtre impossible, l'assassin ayant apparemment marché au plafond, tout en anticipant sur le futur **King Kong**. L'homme-singe, tombé amoureux fou de la nièce de son créateur, n'hésitant pas au final à se sacrifier pour elle. Les Américains Richard Rosson et Harry Lachman reprendront ce thème dans leur respectif **The Wizard** (1927) et **Dr. Renault's Secret** (1942).

LE BAL DE L'HORREUR

Prom Night. 1980. Réal.: Paul Lynch. Scén.: William Gray, d'après Robert Guza Jr. Int.: Leslie Nielsen, Jamie Lee Curtis, Michael Tough, David Gardner, Robert Silverman, David Mucci, Jeff Wincott, Antonette Bower, Pita Oliver, Eddie Benton. Prod : Peter Simpson, Simcon Prod. Distr.: LMD Oceanic (Coline). USA

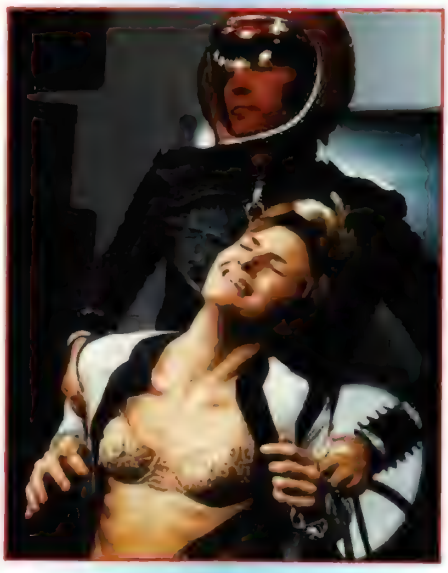
Si l'on voulait trouver une véritable origine aux **Souviens-toi l'Eté Dernier** et consorts, **Le Bal de l'Horreur** viendrait tout naturellement à l'esprit. Moins connu qu'**Halloween** et autre **Monstre du Train**, il établit pourtant les règles du genre avec une simplicité désarmante. Cinq enfants jouent à se faire peur dans une maison abandonnée quand une fillette, cernée par les quatre autres, tombe accidentellement d'une fenêtre et se tue. Le groupe s'enfuit, jurant de ne souffler mot du drame à personne, tandis qu'une silhouette les observe du haut de la demeure. Six ans plus tard, chacun se prépare pour la «Prom Night», soit le bal de fin d'année scolaire, et la question du jour reste «*comment vais je m'habiller pour l'occasion et qui me servira de cavalier ?*». Mais, pendant ces préparatifs, un mystérieux correspondant appelle chacun des responsables de l'accident (gros plans successifs sur les téléphones en train de sonner) pour leur donner rendez-vous au cours de la fameuse soirée. **Carrie** et **Halloween** se donnent eux aussi rendez-vous dans ce récit, traversé par les accents furieux et une chorégraphie empruntés aux contemporains **Grease** et **La Fièvre du Samedi Soir** (avec une belle démo' dansée de Jamie Lee Curtis, alors la reine du psycho killer : **La Nuit des Masques**, **Halloween 2**, **Road Games**, **Le Monstre du Train**...). Le tueur encagoulé traque longuement ses victimes et les abat à l'arme blanche (hache ou simple éclat de verre en guise de poignard), avant de révéler son identité lors d'une conclusion émouvante et inattendue, dans la mesure où le scénariste nous offre plusieurs fausses pistes, comme le veut la règle habituelle du Whodunit. Une suite verra le jour en 1987 (**Hello Mary Lou**), suivie en 1990 par **Dernier Baiser Avant l'Enfer** et **Le Bal de l'Horreur 4, Délivrez-nous du Mal**.

Le Bal de l'Horreur.
Jamie Lee Curtis bat la mesure !

LE BAL DES VAMPIRES

The Fearless Vampire Killers. 1967. Réal.: Roman Polanski. Scén.: Roland Polanski, Gérard Brach. Int.: Jack McGowran, Roman Polanski, Alfie Bass, Sharon Tate, Ferdy Mayne, Fiona Lewis, Terry Downes, Iain Quarrier, Akim Tamiroff, Ronald Lacey, Jessie Robbins. Prod et distr.: Metro Goldwyn Mayer. GB

Roman Polanski, alors considéré comme un génie, restitue à sa façon les nombreuses histoires de vampires visionnées pendant sa période estudiantine à Paris. De son propre aveu, les films *Hammer* lui laissent un souvenir plus visuel que narratif, où la peur et le rire restent étroitement liés. D'où l'idée de composer sur les conventions d'un genre en le caricaturant grâce à des personnages excentriques et des péripéties hautement burlesques : les avances du vampire homo au pauvre Alfred (Roman Polanski) et leur course à travers les dédales du château, les chassés-croisés nocturnes du couple d'aubergistes dans la chambre de la soubrette, le cercueil du vampire juif relégué aux écuries par les blonds représentants de la vampirocratie dominante, le même vampire juif écroulé de rire devant une croix chrétienne, le fameux bal attendu avec ses aristos décatis, et surtout cette conclusion dérisoire où Abronsius s'apprête à répandre sur le Monde le fléau qu'il croyait combattre. Cette lecture récréative du mythe vampirique ravit toujours un public ignorant le genre fantastique, tout comme le **Frankenstein Junior** de Mel Brooks (excellent par ailleurs) le fait un peu plus tard en ralliant à la fois le cinéphile averti et le spectateur néophyte. On retrouve en effet chez les deux auteurs la même complaisance, le même humour salace, la même facilité, les mêmes doubles sens égrillards. Ce savant mélange entre l'exercice de style, l'hommage référentiel, l'irrespect destructeur et les concessions au plus large public garantissent souvent les meilleurs scores au box-office. (*M88P44*).



Le Bal du Vaudou.
Trop de violence finit par tuer la violence.

LE BAL DU VAUDOU

Apenas Una Gota de Sangre para Morir Amando. Vid.: Vengeance au Bistouri. 1972. Réal.: Eloy de la Iglesia. Scén.: José-Luis Garci, Eloy de la Iglesia. Int.: Sue Lyon, Christopher Mitchum, Jean Sorel, Ramon Pons, Charlie Bravo, Alfredo Alba. Prod.: José Frade, Enrique Bellos. Atlantida Films/Inter Continental Productions. Distr.: Sofradis. Espagne

Eloy de la Iglesia aime les marginaux mais dans leur siècle et s'applique à confronter leur logique intérieure aux règles sociales oppressives cherchant à les normaliser. Il décrit cette fois l'univers d'Anna, une jeune infirmière éliminant ses victimes par pitié, pour les libérer de cette marginalité mal vécue. Autrement plus transgressif qu'autrefois le classique **Arsenic et Vieilles Dentelles**, avec ses délicieuses mamies gâteaux soulageant les affligés de façon tout aussi définitive, **Le Bal du Vaudou** s'intéresse à la manière de traiter les êtres différents, par leur mœurs, leur santé mentale ou encore leur état physique. Anna réagit en fait aux travaux de son supérieur, le psychiatre Sender, expérimentant une thérapie révolutionnaire pour rééduquer les asociaux et supprimer les pulsions agressives chez ses patients. Mais, Eloy de la Iglesia ne prêche pas pour autant et préfère le ton de la comédie grinçante avec notamment une série de clins d'œils à Kubrick, lors de cette séquence à la **Orange Mécanique** où des adeptes de l'ultra-violence agressent une famille à domicile, ou bien quand l'héroïne, Sue Lyon, qui fut la **Lolita** du même Kubrick, drague une de ses futures proies en exhibant justement le même livre de Vladimir Nabokov. Il joue la dérision, la satire, même s'il nous assène une fin des plus pessimistes où les sujets traités retrouvent leur état primitif et dévastent la clinique en massacrant tout le monde.

Le Bal des Vampires. Changez vos cavalières...
et swingue la baguette dans l'coin d'la boîte à bois...

BALBAKWA

1988. Réal.: Jeff C. Espiritu. Scén.: Apollo Arellano, Tony Reyes. Int : Paquito Diaz, Babalu, Smokey Manaloto, Max Alvarado, Susan Bautista, Princess Revilla. Philippines.

Sous ce titre nébuleux pour l'occidental se cache une nouvelle adaptation de l'homme invisible, même si elle n'utilise pas du tout le prétexte scientifique du roman d'H. G. Wells. C'est une chandelle magique qui confère au personnage ses pouvoirs, exploités par le réalisateur à des fins essentiellement comiques. Dans cet esprit, le même Jeff C. Espiritu signe en 1990 l'étonnant **Engkantadang Kankkarot en her Magic Talong**, narrant les aventures d'un super-héros volant, androgyne et bien sûr invincible.

THE BALL

1998. Réal.: Dany Deprez. Scén.: Jean-Claude Van Rijckeghem. Int.: Martje Ceulemans, Rijk de Gooijer, Hilde Van Mieghem, Julien Schonaerts, Michael Pas, Jonas de Ro. Prod.: Jean-Claude Van Rijckeghem, A Private View. Belgique

L'héroïne s'appelle Sophie, une fillette triste de se voir dédaignée par les «Beestie Boys», une bande de gamins maître d'un petit bois servant vaguement de décharge publique. Un étrange gitan lui confie pour quelque temps un vieux ballon aux étranges pouvoirs. Il peut déplacer les objets et correspond avec Sophie en sifflant comme un arbitre. Quand les Beesties Boys apprennent l'existence d'un tel ballon magique, ils intègrent aussitôt la fillette dans le clan, d'autant mieux qu'elle pourrait les aider à lutter contre les projets du maire bien décidé à faire raser la zone. «*Nous voulions montrer les enfants comme ils vivent aujourd'hui*» expliquent Danny Deprez, le réaliseur, et Jean-Claude Van Rijckeghem, son fidèle complice et signataire du scrit... «*sans espace pour jouer, environnée par les détritus, ils ont besoin d'évasion, de croire en un minimum de magie*». Mais la magie possède aussi son côté obscur, c'est bien connu, surtout quand Sophie provoque la jalousie du ballon en embrassant son jeune Roméo.

***The Ball** ou les bonheurs de Sophie.*
Le ballon ne supporte pas !

LA BALLADE DE LA FÉCONDUCTRICE

1979. Réal. et scén.: Laurent Boutonnat. Int.: Gilles Maté, Orit Mizhrahi, Anne-Marie Duboucher, Dominique Boutonnat, Antoine Thérond, Michel Soubrier, Anne Marie Pol. Prod.: Laurent Boutonnat. Distr.: Film du Marais. France

Une tentative réussie de non-film et d'abstraction narrative en noir et blanc, où les séquences s'enchaînent, toujours pessimistes et provocatrices, jusqu'au final où les deux personnages principaux s'éliminent l'un l'autre. Le nihilisme du très jeune réalisateur (reconverti depuis dans les clips pour Mylène Farmer) s'exprime tout azimut et pourfend la famille, le conformisme bourgeois, la société de classe, la religion (un prêtre émasculé deux jeunes gens en pleine église) avec une telle outrance que même le libertaire le plus ultra peine à y croire.

LE BALLON ROUGE

1956. Réal. et scén.: Albert Lamorisse. Int.: Pascal Lamorisse. Prod.: Cino del Duca, Films Montsouris. Distr.: Jeannic Films. France

Un ballon rouge se prend curieusement d'affection pour Pascal, un gamin de six ans, et le suit partout, provoquant quelques incidents, graves ou seulement humoristiques. En chemin, de jeunes voyous cherchent à lui dérober et, dans la bagarre qui s'ensuit, le ballon crève laissant l'enfant inconsolable. Mais à cet instant une véritable nuée d'autres ballons s'échappent des mains de leur possesseur (25.000 affirme le réalisateur) et viennent chercher Pascal pour l'emporter avec

Le Ballon Rouge. L'autre est un imposteur !

eux dans les nuages. Palme d'or en 1956 au Festival de Cannes, ce moyen métrage passait en salles avec **Une Fée pas comme les Autres**, de Jean Tourane, un conte fantastique pour enfants joué entièrement par des animaux.

BALSAMUS, L'HOMME DE SATAN

Balsamus, l'Uomo di Satana. *1968. Réal.. Pupi Avati. Scén.: Pupi Avati, Enzo Leonardo, Giorgio Celli. Int.. Bob Tonelli (nain), Giulio Pizzirani, Lola Bonora, Gianni Cavina, Pina Borione. Prod.: Marino Carpano, Magic Film. Italie.*

Il s'agit du premier film de Pupi Avati, provocateur patenté quand on le laisse faire, humoriste grinçant à l'occasion, et capable de composer les images les plus surprenantes, comme dans **La Maison aux Fenêtres qui Rient** où il égale l'univers halluciné de ses compatriotes Mario Bava ou bien Lucio Fulci. Balsamus est un nain jouant les gourous pour exploiter la crédulité des naïfs, mais il ne peut faire face à la duplicité des femmes de son entourage, selon lui responsables de la perte de ses pouvoirs. Avati joue l'ambiguïté et traite son héros tantôt comme un charlatan mythomane et tantôt comme un véritable sorcier capable de réels miracles, n'hésitant pas à le définir dans certaines interviews comme un «enfant-Christ torturé». D'où ce choix pour le rôle de l'acteur nain et bossu Bob Tonelli, que l'on retrouve dans l'essentiel de sa filmographie. (*M30P27*).

LA BAMBOLA DI SATANA

1969. Réal. et scén.: Ferrucio Casapinta. Int.: Roland Carey, Ettore Ribotta, Manlio Salvatori, Erna Schurer, Aurora Battista, Lucie Bomez, Franco Daddi, Eugenio Galadini, Beverly Fuller, Teresa Ronchi. Prod.: Cinediorama. Italie.

Cette «poupée de Satan» mêle le giallo, l'énigme à la Agatha Christie et le thème du manoir hanté dans une ambiance gothique où le réalisateur fait tout pour inquiéter son monde. Salle de torture, tueur ganté de noir, loups hurlant aux alentours du château, créature masquée, nuits déchirées par l'orage, apparitions de squelettes, donjon mystérieux, le décor est ainsi planté pour une intrigue maintes fois utilisée. L'héroïne (Erna Schurer) revient au château familial après la mort de son oncle et compte bien toucher son héritage, mais elle fait d'étranges rêves, à la fois érotiques et sanglants, où un bourreau entraîne ses victimes au château et les torture à mort. Des visions conformes à une légende locale avec spectres vengeurs et malédiction ancestrale. En attendant, une série de meurtres intervient et la menace se précise. La blonde Erna Schurer (**Nude per l'Assassino**, **L'Espionne qui Venait du Show**) reviendra l'année suivante pour une aventure analogue intitulée **Le Monstre du Château**, de José Luis Merino, où elle nous dévoile encore ses charmes. Une habitude !

THE BAMBOO SAUCER

1967. Réal.: Frank Telford. Scén.: Frank Telford, Rip Von Ronkel, John P. Fulton. Int.: Dan Duryea, John Ericson, Lois Nettleton, Bob Hastings, Vincent Beck, Bernard Fox, Robert Dane, James Hong, Nan Leslie. Prod.: Jerry Fairbanks, NTA/Harris Associates. USA.

Une soucoupe volante s'échoue quelque part en Chine communiste et deux équipes, américaine et soviétique, se portent à sa recherche pour en découvrir les secrets. Ils vont se heurter aux forces chinoises, intéressées elles aussi par la technologie alienne. Après un voyage dans l'espace, trois des personnages reviendront sur Terre, porteurs d'un message de paix universel sans qu'on apprenne l'origine exacte du vaisseau. Les effets spéciaux, assez réduits, sont dus à John P. Fulton, co-signataire de l'histoire originale et responsable de trucages photographiques et autres effets visuels sur **L'Homme Invisible** (1933), **Son of Dracula** (les transformations à vue de Lon Chaney Jr. en chauve-souris), ou encore le célèbre **Les Dix Commandements**.

BANANA SPIRIT

1992. Réal. et scén.: Lo Kin. Int.: Ng Chan, Lam Ching Ying, Wong Kwong Leung, Josephine Fu, Richard Ng, Ip Wing Cho. Prod.: Samo Hung, Bojon Films. Hong Kong.

Peut-on vraiment extirper l'esprit d'une banane dans la mesure où il est déjà bien difficile d'en trouver trace sous le crâne d'un présentateur de jeu télévisé ? Oui, bien sûr, surtout si la magie s'en mêle, car c'est au cours d'un certain rituel pratiqué dans une bananeraie qu'un esprit prend l'aspect d'une jolie jeune femme, un peu à la manière de la mandragore, née à la fois de l'homme et d'une racine végétale. Le ton humoristique n'empêche pas quelques effets sanglants, comme le réassemblage d'un démon mis en pièces ou diverses résurrections de défunts venant aussitôt s'en prendre aux vivants. Avec le grand spécialiste du genre Lam Ching-Ying (**Hocus Pocus**, **The Wizard's Curse**, **Magic Cop**, ou encore la longue série des **Mr. Vampire**).

BANDH DARWAZA

1990. Réal.: Tulsi Ramsay, Shyam Ramsay. Scén.: Deo Kishan, Shyam Ramsay. Int.: Hashmat Khan, Amirudh Agarwal, Anita Sareen, Satish Shah, Manjeet Kulaar. Prod.: Tulsi Ramsay, Shyam Ramsay, Ramsay Films Combine. Indes.

Aux Indes, on appelle depuis longtemps les frères Ramsay «the horror brothers». Kanta, Anjali, Kiran, Kumar, mais surtout, le noyau dur, Shyam et Tulsi Ramsay, s'intéressent au fantastique dès la fin des années soixante et tournent une série de productions marquées par la «Hammer touch» avec décors gothiques, couleurs flamboyantes et scripts rapportés, avant d'aborder leurs propres thèmes ou bien adapter des succès occidentaux plus récents, comme, en 1993, leur **Mahakaal**, très inpiré par la série des **Griffes de la Nuit**. **Ce Bandh Darwaza** met en scène pour sa part un vampire (Anirudh Agarwal) ressemblant fort au Christopher Lee des deux premiers **Dracula** de Terence Fisher.

Bandits, Bandits et les six nains. Simplet est encore à la bourre !

BANDITS, BANDITS

Time Bandits. *1980. Réal.: Terry Gilliam. Scén.: Michael Palin, Terry Gilliam. Int.: Michael Palin, Jack Purvis, Shelley Duvall, Sean Connery, Ian Holm, Ralph Richardson, David Warner, Peter Vaughan, David Rappaport, Kenny Baker, Mike Edmonds, Katherine Helmond. Prod.: Terry Gilliam. Distr.: U.G.C. GB.*

Six nains ayant dérobé à l'«Être Suprême» (Ralph Richardson) une carte des portes du continuum espace/temps entraînent avec eux un petit garçon, Kevin, à travers diverses scènes de l'histoire où ils vont croiser tour à tour Napoléon (Ian Holm), Robin des Bois (John Cleese !), un couple d'ogres, le roi Agamemnon, et même se retrouver un temps sur le Titanic qui va encore couler à la surprise générale. C'est décidément une habitude ! Après bien des péripéties, tiraillés par les visées contraires de l'Être Suprême et le Génie du Mal, ils s'en sortent on ne peut mieux avant le réveil du gamin qui a rêvé toute l'aventure. Une moitié de Monty Python se retrouve pour cette leçon d'histoire à la **Sacré Graal**, **La Vie de Brian** ou **Jabberwocky**, dont la morale semble vouloir célébrer l'imagination enfantine plutôt que le cartésianisme des adultes, symbolisé ici par les parents du garçon, victimes du Génie du Mal, même une fois l'aventure terminée.

THE BANG BANG KID

*ou **Bang Bang** (titre espagnol). 1968. Réal.: Stanley Prager (Luciano Lelli). Scén.: José L. Bayonas. Int.: Tom Bosley, Sandra Milo, Guy Madison, Riccardo Garrone, José Maria Caffarel, Dianik Zurakowska. Prod.: Sidney Pink, L. M. Films/Domino Films. Espagne/Italie.*

Un titre folklorique pour un film qui ne l'est pas moins, produit par le vétéran Sidney Pink (**Reptilicus**, **Journey to the Seventh Planet**) en pleine vogue du western européen. Tom Bosley, futur interprète des ***Jours Heureux*** et de ***Drôles de Dames***, y incarne l'inventeur d'un robot tireur d'élite qui, évidemment, ne fonctionne pas bien.

BANGERS

1997. Réal.: Jeff Emralino. Scén.: Walter Webster et Daryl Carstensen. Int.: James Riley, Stephanie Beaton, Kitten Natividad, Maureen Shawaf. Prod.: Ross Marshall. USA.

La plantureuse Stephanie Beaton, inoubliable dans **Unnaturaly Born Killer** (si, si, ça existe...), affirme qu'elle vient de se faire violer par des zombies. Ce qui fait rire tout le monde, car personne n'est parfait, sauf que pendant ce temps, dans les sous-sols de son vidéo-club, le sinistre Dr. Mondo élabore en effet une génération de morts-vivants qui pensent aussitôt, les fripons, à culbuter la nymphette ! L'ambiance est plutôt dévêtue (n'oublions pas que Beaton, qui joue le rôle d'une strip-teaseuse, œuvre couramment pour les vidéos de *Penthouse*), et la situation pas vraiment sérieuse, surtout quand l'impressionnante Kitten Natividad (toujours là, n'empêche...) se lance dans un strip-tease étourdissant. A son âge, est-ce bien raisonnable ? Ce titre de **Bangers** correspond à une version légèrement coupée. Pour les plus âgés, choisir plutôt la version complète intitulée **Zombi Ninja Gangbangers**, ou parfois simplement **Zombi Ninja**.

THE BANKER

1989. Réal.: William Webb. Scén.: Dana Augustine. Int.: Robert Forster, Shanna Reed, Teri Weigel, Duncan Regehr, Jeff Conaway, Leif Garrett, Richard Roundtree, William Webb, Deborah Richter, Karen Russell, Julie Hayek. Prod.: William Webb, Westwind. USA.

Encore un serial-killer gentiment ravagé, honnête citoyen actionnaire d'une banque importante le jour et tueur de prostituées la nuit. Se prenant quasiment pour un indien d'une tribu d'Amérique du sud, il traque ses victimes avec une arbalète à viseur infrarouge, les mutile, inscrit d'étranges messages sur les lieux des crimes et s'imagine ainsi s'approprier l'esprit de ses victimes. La plantureuse et porno-star Tori Weigel aligne une torride scène de sexe, pour ne pas perdre la main, tandis que Robert Forster court très fort après le coupable.

THE BANQUET

1995. Réal.: Tim Ormsbee. Int.: Patti Kosker, Brittany England, Adrienne Cronin, Christine Eades. Prod.: Gary Miller. USA.

Sous ce titre à première vue festif et innocent se cache une anthologie d'histoires de cannibales dont le mauvais goût n'a d'égal que l'agressive poitrine de ses interprètes féminines. L'humour noir est de rigueur (les postulantes à un concours de miss finissent sous la fourchette des membres du jury...), le buget restreint et la K7 seulement disponible dans un circuit confidentiel aux USA pour cause de nanardisme notoire.

***Le Banquet**. Végétariens s'abstenir...*

BARBARELLA

1968. Réal.: Roger Vadim. Scén.: Roger Vadim, Terry Southern, Jean-Claude Forest, Tudor Gates, Brian Degas, Clement Biddle Wood, Vittorio Bonicelli. Int.: Jane Fonda, John Philip Law, Anita Pallenberg, David Hemmings, Ugo Tognazzi, Milo O'Shea, Marcel Marceau, Véronique Vendell, Serge Marquand. Prod.: Marianne Productions/Dino de Laurentiis. Distr.: Paramount. France/Italie.

Barbarella. Jane Fonda caressée par la caméra...

Barbarella, l'héroïne de papier, naît dans *V Magazine*, au printemps 1962, imaginée par Jean-Claude Forest, illustrateur et scénariste du groupe *Vaillant*, ainsi que pour *Fiction*, *Galaxie*, *Le Rayon Fantastique* et bien d'autres. Compromis entre Flash Gordon et Angélique Marquise des Anges (du moins celle des romans), et surtout première héroïne de BD pour adultes, elle visite les planètes, affronte mille dangers et se tire toujours d'affaire grâce à son astuce et à ses charmes généreusement dispensés. C'en était trop pour la censure gaulliste, qui interdit en 1964 l'album publié par Eric Losfeld, éditeur en parallèle du fameux *Midi-Minuit-Fantastique*, l'ancêtre de notre presse fantastique actuelle.

Barbarella, le film, échappe pour sa part à l'analyse. Tellement mode à l'époque, le revoir aujourd'hui vous casse les yeux. On ne peut pas simplement parler de kitsch, de toc, de skai, de stuc, c'est autre chose, c'est... pas vraiment un film en fait. Les séquences s'enchaînent, sans rythme. Aux côté de l'héroïne, les acteurs n'y croient pas une seconde, perdus dans des décors qui les écrasent, à l'exception peut-être de John Phillip Law, quant à lui terrassé par ses grandes ailes. Car Roger Vadim se réserve pour Jane Fonda (alors son épouse) qu'il caresse littéralement de sa caméra, comme dans l'anthologique strip-tease en apesanteur du pré-générique. L'intrigue elle-même n'a guère d'importance. En l'an 40.000, l'astro-pilote Barbarella doit retrouver sur la planète Lythion l'inventeur d'un certain rayon positronique, alors que toutes les armes ont depuis longtemps rejoint le «Musée des Perversions» dans ce futur pacifié où la moindre idée de violence relève de la pure «chienlit archaïque» (un terme remis à la mode par le «Mongénéral» himself en mai 68). Aidé de Pygar, le dernier ornithanthrope, du Pr. Ping (le mime Marceau !) et du révolutionnaire Deldano (David Hemmings), elle affronte la reine noire (Anita Pallenberg) et son sinistre factotum (Milo O'Shea) inventeur de la «machine à faire mourir de plaisir», prestement explosée par le fougueux tempérament de l'héroïne. Entre le simplisme figé à la «télétubbies» et les décors d'opérette exagérément colorés, les effets spéciaux approximatifs et les costumes clinquants (pas étonnant, Paco Rabane trempait déjà dans l'affaire), **Barbarella** ne devient vraiment *Barbarella* que grâce à Jane Fonda, magique dans le rôle, dont la moindre expression de ses immenses yeux d'azur fait tout oublier, tout pardonner.

BARBARIAN QUEEN

ou Reina Salvaje (titre argentin). 1985. Réal.: Hector Olivera. Scén.: Howard D. Coen. Int.: Lana Clarkson, Katt Shea, Frank Zagarino, Dawn Dunlap, Susana Traverso, Victor Bo, Arman Chapman (Armando Capo), Andrea Barbizon (Andrea Barbieri), Tony Middleton. Prod.: Frank Isaac, Alex Sessa, Concorde/Rodeo Prods/Aries. USA/Argentine.

Conan en version féminine. Après le passage du sauvage Arrakur qui a décimé son village, enlevé sa sœur, pillant et violant allègrement sur son chemin, la belle et blonde Athalia (Lana Clarkson) bat la campagne avec une escouade de guerrières (dont Katt Shea, la future réalisatrice de **Poison Ivy** et du récent **Carrie 2**) pour retrouver les coupables. La promo la jouait façon très «amazones», comme une réponse féminine au machisme souvent de mise en ce genre d'aventures. Il faut dire que le méchant de service n'est pas raisonnable non plus, quand il lance à la cantonnade : «*Rien de tel qu'une bonne vierge pour vous réveiller un homme le matin !*». Une séquelle suivra quatre ans plus tard, **Barbarian Queen 2 : the Empress Strikes Back**, réalisé cette fois par Joe Finley avec la même Lana Clarkson (**Deathstalker**, **Blind Date**, **Onde de Choc**, **The Haunting of Morella**), seule rescapée du premier épisode.

LES BARBARIANS

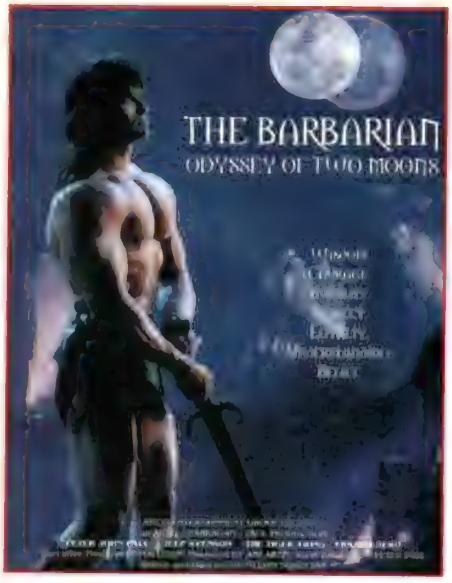
The Barbarians.1986. Réal.: Ruggero Deodato. Scén.: James R Silke. Int.: David Paul, Peter Paul, Richard Lynch, Eva La Rue, Sheeba Alahani, Michael Berryman, Franco Pistoni, Giovanni Cianfriglia, George Eastman, Angelo Ragusa, Franco Daddi, Virginia Bryant.Prod.: Menahem Golan, Yoram Globus, Cannon. Distr.: Cannon France. USA.

A l'exemple de ses confrères italiens, Ruggero Deodato sacrifie à la mode de l'héroïc-fantasy après le succès mondial de **Conan** qui offrira au monde ébahi la série des **Gunan**, **Conquest**, **Conqueror**, **Sangraal** et autres **Thor**, **Ator** ou **Yor, le Guerrier du Futur**. Avec davantage de moyens et aussi un peu plus d'humour, l'auteur (?) de **Cannibal Holocaust** nous ressert l'éternelle histoire du tyran sanguinaire rêvant ici de s'approprier un certain joyau censé lui conférer un pouvoir éternel. En face, une tribu pacifique, les Ragniks, musiciens, poètes et saltimbanques, menée par la reine Canary, ayant autrefois adopté deux jumeaux, qui deviennent vite ces modèles de Schwarzenegger body-buildé, mais en version double. Les méchants ont de bonnes tronches (Richard Lynch, Michael Berryman, George Eastman), les obstacles se dressent sur la route des héros (homme-loup, dragon, créatures aquatiques) et la situation n'est jamais vraiment très sérieuse : les frangins, séparés depuis l'enfance, se reconnaissent l'un l'autre et se trouvent furieusement moches. Plus tard, ils s'embrassent sur la bouche pour tromper la vigilance d'un garde, et le summum intervient lors du rituel final accompagnant la sélection d'une nouvelle reine chez les Ragniks. La prétendante doit d'abord être vierge et ensuite capable de faire tenir tout en restant debout l'énorme rubis sacré sur son nombril. Seule, la ravissante Ismène (Eva La Rue) y parvient, avant d'avouer au cours de l'épreuve qu'elle n'est pas vierge du tout. «*Bon, ça ira quand même*» estime la troupe, car la fin approche et ça va bien comme ça... (*M48P9*).

THE BARBARIANS, ODYSSEY OF TWO MOONS

1997. Réal. et scén : Melvin Sokolsky. Int.: Peter Paul, Franco Nero, Jeep Svenson, The Tiger Twins. Prod.: Ami Artzi, Igor Barkagen, Peter Paul. USA.

Plus qu'un «Barbarian» sur le front de la sous-connaerie, puisque le seul Peter Paul (un des deux jumeaux de **The Barbarians**) officie dans cette «odyssée des deux lunes» au slogan simple, mais noble : «wisdom, courage, humility, respect, loyalty, understanding, belief» ! Comme quoi on n'est pas là pour rigoler... Le script hésite entre **Conan** et **Les Dix Commandements**, quand une prophétie annonce à la ronde que, tous les millénaires, un guerrier sort du peuple pour renverser les tyrans et les remplacer sur le trône. Vous feriez pareil à sa place : le roi félon fait aussitôt raser le village où doit naître le sauveur et, assisté d'un fidèle sorcier, il va tâcher de conserver le pouvoir le plus perdidement du monde. Heureusement, la mère connaît l'histoire de Moïse et confie l'enfant au fleuve. Recueilli par un couple, notre barbarian va pouvoir grandir et acquérir certains pouvoirs bien nécessaires dans son futur combat.



BARBE-BLEUE

1901. Réal.: George Méliès. Int.: Georges Méliès. Prod.: Star Film. France

Le doute subsiste sur l'origine exacte du personnage de Barbe-Bleue, popularisé à la fin du dix-septième siècle par Charles Perrault dans ses *Histoires ou Contes du Temps Passé*. Parmi les candidats possibles, le Dieu Indra de l'Inde antique, le roi Conor de Bretagne (offrant la plus grande similitude) et surtout, le plus connu, Gilles de Laval, comte de Rais, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc et exécuté en 1440 pour ses nombreux forfaits commis sur des adolescents des deux sexes. Barbe-Bleue inspira aussi bien des écrivains (Ludwig Tieck, Anatole France), des compositeurs (Bela Bartok, Paul Dukas, Jacques Offenbach pour une opérette parodique intituée justement *Barbe-Bleue*) et, très tôt, des cinéastes. Outre les version chroniquées ci-après, il existe une production *Lumière*, en 1898, *Edison*, en 1909, *Pathé* en 1910 et, en 1936, une fantaisie pour marionnettes de Jean Painlevé, toujours intitulée **Barbe-Bleue**.

On ne sait pas grand chose de cette adaptation du conte de Perrault par le magicien de Montreuil, sinon qu'il s'agit d'un rêve où intervient une fée, tandis que les premières femmes de Barbe-Bleue réapparaissent bien vivantes dans un final des plus optimistes. L'œuvre semble plutôt longue (210 mètres) par rapport au format de l'époque avoisinant souvent les 30 ou 40 mètres.

Les Barbarians. Les frères Paul et la belle Eva La Rue au nombril triomphateur...

BARBE-BLEUE

Bluebeard 1944. *Réal.: Edgar G. Ulmer. Scén.: Arnold Philips, Werner Furst. Int.: John Carradine, Nils Asther, Jean Parker, Teala Loring, Ludwig Stossel, Henry Kolker, George Pembroke, Sona Sorel, Carrie Devan, Anne Sterling. Prod.: Eugene Schuff, PRC Pictures, Leon Fromkess. Distr.: Les Grands Films Classiques. USA.*

John Carradine (acteur dans plus de 400 films, dont près de 150 relèvent du Fantastique) incarne avec une certaine prestance Gaston Morel, peintre marionnettiste et tueur de dames à l'occasion, frappé par le souvenir cruel d'une jeune fille posant pour lui, dont il croyait à l'innocence et qui lui révéla sans précautions son état de péripatéticienne ! Dès lors, il élabore ses poupées à l'image de la traîtresse et, tel un Jack l'Eventreur désabusé, élimine les modèles qu'il attire dans son atelier sous le prétexte de séances de pose. Edgar G. Ulmer situe son action dans le Paris du Second Empire dont il reconstitue les décors en studio avec le pompiérisme inévitable d'un regard américain posé sur cette France de la Belle Epoque. Son œuvre se voudrait même plus théâtrale que cinématographique, s'il n'était une photographie extraordinaire jouant des éclairages en virtuose à la manière expressionniste pour mieux souligner le décalage entre le héros perdu dans ses rêves criminels ou dans ses pièces pour marionnettes (il donne ainsi le *Faust* de Gounod) et son retour à la dure réalité du quotidien.

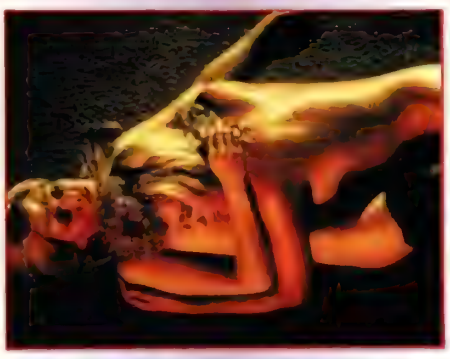
***Barbe-Bleue**. John Carradine, dandy à la belle époque.*

BARBE-BLEUE

1951. Réal.: Christian-Jaque. Scén.: André-Paul Antoine, d'après Charles Perrault. Int.: Pierre Brasseur, Jacques Sernas, Cécile Aubry, Denise Corman, Jean Debucourt, Georges Chamarat, Robert Arnoux, Ina Halley, Espanita Cortez, Reggie Nalder. Prod.: Alcina, Decharme. Distr.: Filmsonor. France

Longtemps après Méliès, cette version s'inspire sans doute davantage du *Ariane et Barbe-Bleue*, de Maurice Maeterlinck et Paul Dukas, que du célèbre conte de Perrault. Pierre Brasseur, en Barbe-Bleue difforme aux allures de Père Ubu, ne tue plus ses femmes, mais se contente de les garder prisonnières dans les souterrains de son château, laissant répandre la nouvelle de leur mort, apparemment satisfait de sa réputation d'assassin. C'est quand sa nouvelle épouse (Cécile Aubry) lui dérobe une clé d'or et découvre la vérité, qu'il projette de la faire décapiter pour ainsi garder son secret. Christian-Jaque, auteur des magiques **Assassinat du Père Noël**, **Sortilèges** ou encore **Un Revenant**, avec Louis Jouvet, retrouve par endroits la bouffonnerie de son **François 1er**, avec Fernandel, brillamment servi par les dialogues d'Henri Jeanson. Comme cela se pratiquait parfois à l'époque, Christian-Jaque tourna deux versions de son film. La version allemande s'intitule **Blaubart** et le prestigieux Hans Albers (le Munchausen de Joseph Von Baky) remplace Pierre Brasseur dans le rôle-titre. Certains acteurs figurent aux deux génériques (Cécile Aubry, Jacques Sernas, Espanita Cortez, Reggie Nalder...), tandis que Jean Debucourt, Georges Chamarat ou Robert Arnoux n'apparaissent que dans la version française.

***Barbe-Bleue**. Pierre Brasseur, Père Ubu à la Renaissance.*



***Barbe-Bleue** (Edward Dmytryk). Nathalie Delon et Sybil Danning en plein adultère !*

BARBE-BLEUE

1972. Réal.: Edward Dmytryk. Scén.: Ennio de Concini, Maria Pia Fusco. Int.: Richard Burton, Joey Heatherton, Raquel Welch, Virna Lisi, Agostina Belli, Edward Meeks, Mathieu Carrière, Nathalie Delon, Karin Shubert, Marilu Tolo, Sybil Danning. Prod.: Barnabé production/Gloria Film, Geisel Gastag/Vulcano Productions. France/Allemagne/Italie.

Une transposition moderne du mythe où le célèbre Barbe-Bleue devient le baron autrichien Kurt von Sepper, sympathisant nazi et ancien héros de la Première Guerre Mondiale. Quand sa nouvelle femme profite de l'absence de son mari pour explorer la fameuse pièce interdite, ici réfrigérée par la grâce de la fée électricité, le baron de retour la surprend et, avant de l'exécuter, lui raconte l'histoire de ses précédents crimes, ce qui fournit le prétexte à autant de sketches d'inégales longueurs, avant le sauvetage in-extremis de la jeune épouse et la mort de ce tortionnaire, plus proche de nos serial-killers actuels que du croquemitaine du fameux conte, dans la mesure où notre héros croit punir à chaque fois le vice chez ses victimes. Les hasards de la co-production expliquent le casting hétéroclite de cette œuvre désavouée en son temps par Edward Dmytryk, décédé en 1999 à l'âge de 90 ans, où, parmi les femmes de Barbe Bleue, on découvre Agostina Belli, Raquel Welch (en novice nymphomane), Virna Lisi, Joey Heatherton, Marilu Tolo... et même Nathalie Delon, surprise par son mari dans les bras de la sculpturale Sybil Danning. Qui songerait à lui en vouloir ?

BARBWIRE

1995. Réal.: David Hogan. Scén.: Chuck Pfarrer, Ilene Chaiken, d'après le scénario de Chis Warner pour **Casablanca**. *Int.: Pamela Anderson, Steve Railsback, Xander Berkeley, Udo Kier, Temuera Morrison, Clint Howard, Jack Noseworthy, Tina Caté, Victoria Rowell. Prod.: Mike Richardson, Todd Moyer, Brad Wyman, Dark Horse Entertainment/Polygram Films. Distr.: Polygram Film. USA.*

L'action se déroule en 2017 où une âpre guerre civile déchire l'Amérique tombée entre les mains du «Congrès», une junte militaire assez comparable à l'ancien Troisième Reich. Barbwire, propriétaire de boîte de nuit, mais aussi détective de choc à ses heures, oscille au fil de ses intérêts entre le nouveau pouvoir, la police locale de Steel Harbor (une région restée neutre), le groupuscule des rebelles et, accessoirement, les malfrats du coin retranchés dans un dépôt de ferraille. L'enjeu pour tout ce petit monde consiste à récupérer une certaine Cora D., vivante antidote à une arme terrifiante développée par les Congressistes pour réduire la Terre entière. Malgré un budget relativement modeste et les a priori inévitables devant l'idée même de faire de la sirène siliconée d'**Alerte à Malibu** une sorte de Terminator ou de Rambo au féminin, **Barbwire** vaut mieux que sa désastreuse réputation, surtout grâce à Pamela Anderson, parfaite dans le rôle, contrairement à ce que l'on aurait pu craindre. David Hogan, remplaçant au pied levé Adam Rifkin sur le tournage, maintient le fragile équilibre entre un univers de BD, caricatural et très second degré, et la description sans complaisance d'un futur pessimiste livré à l'extrême droite, où la torture, l'élimination physique et la corruption sont devenues monnaie courante. A voir ainsi les deux œuvres à la suite, difficile de ne pas penser à **Barbarella** et aux rapports souvent difficiles entre le cinéma et la bande dessinée. Les deux films ouvrent d'ailleurs sur un même strip-tease de leur héroïne principale, mais il s'agit sûrement d'un hasard. (*M102P44*).

LA BARCA SIN PESCADOR

1950. Réal.: Mario Soffici. Scén.: Alejandro Casona, d'après sa pièce. Int.: Manuel Diaz, Andrès Mejuto, Raul del Valle, Maria Rosa Gallo, Judith Julian, Vicente Arino, Juan Pecci, Adolfo Linvel, Luis Mora. Prod.: Emelco. Argentine.

Le thème s'apparente à celui de Faust et trouve son origine dans la pièce *Otra vez el diablo*, d'Alejandro Casona, auteur également de *La Sirène échouée* ou de *Défense de se suicider au printemps*. L'adaptation en est assez libre puisque, d'étudiant au départ, le héros se retrouve ici financier. Afin d'éviter la banqueroute, il accepte de passer un marché avec le diable en personne où il lui appartient de supprimer un malheureux pêcheur n'ayant que sa barque pour toute fortune. Les affaires reprennent aussitôt, mais les remords assaillent le criminel qui va tenter de rompre le pacte. Le réalisateur Mario Soffici, déjà auteur d'un fantastique **Cuando la Primevera se Equivoca**, tournera l'année suivante une adaptation du *Dr. Jekyll*, de Stevenson très marquée par l'école expressionniste où il joue le rôle principal : **El Extrano Caso del Hombre y la Bestia**.

LA BARCA SIN PESCADOR

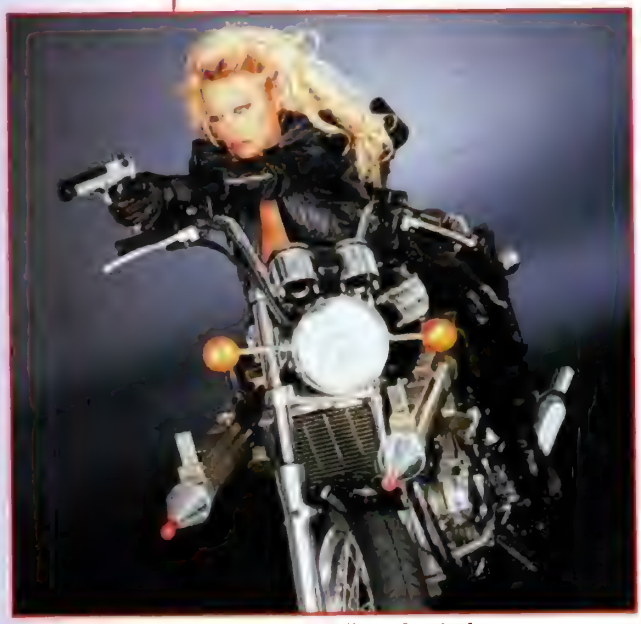
1964. Réal.: José Maria Forn. Scén.: José Maria Forn et J.L. Alcofar, d'après la pièce d'Alejandro Casona. Int.: Gérard Landry, Mabel Karr, Amparo Soler Leal, Julian Ugarte. Prod.: Teide. Espagne

Le remake espagnol du film précédent tiré de la même pièce de l'Espagnol Alejandro Casona, représentée pour la première fois à Madrid, en 1935. Malgré la présence de notre compatriote Gérard Landry, cette adaptation n'a guère passé les frontières espagnoles. Force est donc de se reporter à la critique locale qui, sans rien trouver d'extraordinaire à la réalisation, célèbrait toutefois la prestation «diabolique» de Julian Ugarte, un des plus splendides et des plus sophistiqués vilains du cinéma espagnol (**Metamorfosis**, **Pastel de Sangre**, **La Noche de la Furia**, **Les Vampires du Dr. Dracula**, etc.).

BARN OF THE NAKED DEAD

ou **Terror Circus**. *1973. Réal.: Alan Rudolph. Scén.: Roman Valenti. Int.: Andrew Prine, Manuella Thuess, Sheila Bromley, Jennifer Ashley, Gil Lamb, Gyl Roland, Al Cormier, Chuck Niles, Sherry Alberoni. Prod.: Gerard Cormier, Alan Rudolph. USA.*

Alan Rudolph, assistant régulier de Robert Altman et réalisateur de **Choose Me**, **Trouble in Mind**, **Bienvenue au Paradis**, ou encore d'un **Endangered Species**, passé à Avoriaz en 1983, signe cette curiosité généralement méconnue de ses fimographes du pseudo de Gerald Cormier. Le héros (Andrew Prine) a mal supporté jadis l'abandon de sa mère et vit depuis dans un autre monde. Il arpente le désert, kidnappe les jeunes femmes isolées, les déshabille, les enchaîne dans sa grange et se mêle de les dresser comme des fauves avec l'idée de les produire dans un futur spectacle de cirque sûrement promis à un grand succès. Pour se détendre, il en libère une parfois, bariolée de sang, et lâche alors un puma à ses trousses. L'ambiance **Massacre à la Tronçonneuse** prend soudain tout son sens lors de l'apparition du père, une espèce de mutant pas beau du tout, cannibale, tortionnaire, et surtout gravement contaminé par des essais atomiques dans le désert. Traité d'inregardable par les connaisseurs, non revendiqué par son auteur, ce **Terror Circus** trimbale un casting approximatif (à l'exception d'Andrew Prine, très habité par son rôle), ne pouvant rien contre un dialogue des plus surréalistes, les jolies demoiselles passant l'essentiel du métrage à se demander ce qu'il convient de faire. Changer de métier, peut-être ?

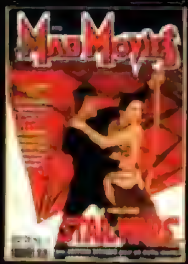


***Barbwire**. Pamela Anderson... elle n'a besoin de personne....*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante



103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5e Élément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti : 96 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Martiens, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ **PRÉNOM** ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79
80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92
93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105
106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119 120 121 122 123

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

jeu vidéo

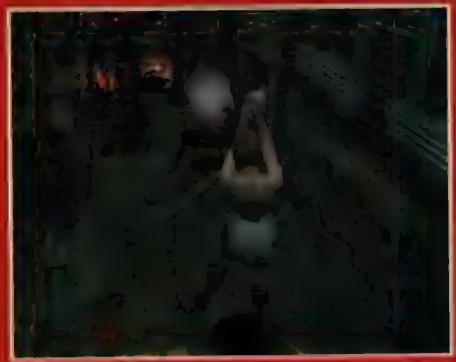
RESIDENT EVIL 3
NEMESIS

Nemesis maître de Raccoon City : pour combien de temps encore ?

Il y avait tout à craindre du troisième volet de la saga des RESIDENT EVIL. D'abord parce que CAPCOM s'est fait une spécialité des séries à rallonge via notamment les célèbres STREETFIGHTER, dont les énièmes versions continuent encore à déferler sur toutes les consoles. Ensuite parce que le créateur de RE, Shinji Mikami, avait gentiment déçu avec un DINO CRISIS orienté jeune public. Enfin parce qu'entre les épisodes 2 et 3, il y a eu SILENT HILL. Sans rien enlever aux qualités des RESIDENT EVIL, le «survival horror» de chez KONAMI allait beaucoup plus loin dans l'épouvante, en gros jusqu'au choc traumatique. Légitimement, on pouvait donc se demander si retrouver le commando sur-armé des S.T.A.R.S. après avoir été «Monsieur tout le monde en plein cauchemar» ne sonnerait pas à la fois un peu bourrin dans l'esprit et complètement démodé. Eh bien pas du tout !

L'action de **Resident Evil 3 : Nemesis** se déroule un mois après les événements survenus dans le manoir de l'épisode 1. La société Umbrella a délaissé les montagnes d'Arclay pour étendre ses expériences monstrueuses à Raccoon City. Cette fois, c'est la totalité de cette petite ville industrielle du Midwest américain qui est en proie au terrible Virus G, transformant les habitants en zombies et provoquant d'horribles mutations chez les animaux. De retour à Raccoon, Jill Valentine (héroïne du premier **Resident Evil** et agent des S.T.A.R.S.) tente de sauver sa peau et d'enrayer la propagation du virus, aidée par Carlos Oliveira, membre de l'UCBS lui aussi pris au piège de cette ville en plein chaos et sur laquelle plane la menace de Nemesis, le guerrier ultime développé par Umbrella...

Bien moins intéressant que **RE2**, le scénario de ce **Nemesis** est le prétexte trouvé par Mikami pour approcher encore plus la source de sa création, à savoir **Zombie**. Si les références au chef-d'œuvre de George Romero ne manquaient pas dans les deux premiers épisodes, ce troisième volet en constitue une véritable adaptation. La multiplication des morts-vivants dans un décor apocalyptique renvoie le joueur à ses propres instincts de tueur, tout comme **Zombie** faisait miroiter chez le spectateur ses fantasmes d'extermination, jusqu'à provoquer chez lui une indigestion de morts violentes. Gore à n'en plus finir et violent dans son côté répétitif, **Resident Evil 3** est un festival ininterrompu d'explosions de cervelles et de montées d'adrénaline, un RaccoonLand où l'attraction princi



Des barils explosifs : efficace pour se débarrasser des zombies en trop grand nombre...

Mikhaïl : fastoche.

Carlos : plus dur.

Nicholaï : l'enfer !

GARDE-À-VOUS !

Une fois terminé, **Resident Evil 3** donne droit aux habituels bonus (costumes différents, nouvelles armes) mais débloque aussi un jeu supplémentaire très sobrement intitulé **The Mercenaries : Operation Mad Jackal**. Après avoir choisi l'un des trois mercenaires mis à votre disposition, vous devez traverser Raccoon City infestée de zombies et de créatures en tous genres et rejoindre vos supérieurs avant que la bombe implantée dans votre corps n'explose (Mikami est fan de **The Thing**, mais il aime aussi **New York 1997**). Dramatiquement c'est complètement gratuit, sauf que l'intro donne le ton : «*Ces soldats ont perdu leur vigueur. Ils ont oublié le goût de la peur et de la survie. Il est temps de le leur rappeler*». John Milius n'aurait pas fait mieux dans le genre sévèrement burné ! Comme il est impossible de rallier le Sud de la ville dans les deux minutes imparties, il faut glaner ici et là de précieuses secondes en butant les ennemis ou en les esquivant, l'utilisation des barils explosifs permettant même de faire de magnifiques combos sur les groupes de zombies (Fulci aurait adoré !), avec un fort coefficient multiplicateur à la clé. Pour corser l'affaire (et accessoirement gagner les dollars nécessaires à l'achat de nouvelles armes), des citoyens de Raccoon sont planqués dans des bâtiments. Si vous êtes rapide, vous les sauvez et récoltez des items (cool). Si vous traînez en chemin, c'est un cadavre dévoré par les zombies qui vous attend (pas cool). Autant dire qu'il y a du pain sur la planche, surtout lorsqu'on s'embarque dans cette opération Mad Jackal avec Nicholaï : voir débouler Nemesis en agitant bêtement son couteau, c'est se préparer à une mort aussi certaine qu'imminente !

pale est le tir sur zombies avec munitions variables, l'apparition du fusil mitrailleur dans les armes rendant même les affrontements avec les groupes de morts-vivants dignes des gunfights de John Woo. La puissance euphorique qu'on peut évidemment tirer de ce carnage fictionnel n'est pas exempte de toute morale et, alors que l'aventure touche à sa fin après que vous ayez envoyé ad patres deux hordes centaines de zombies, le scénario se charge de vous rappeler qu'avant d'être contaminés par le Virus G, ces derniers étaient les paisibles citoyens de Raccoon City. On n'aura pas le temps d'aller pleurer sur leur tombe, mais l'acharnement avec lequel on s'est débarrassé de ces innocentes victimes restera quand même en travers de la gorge !

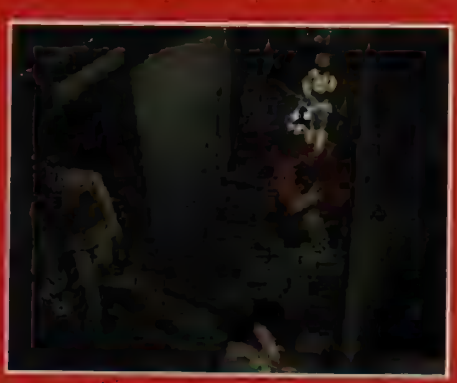
Techniquement irréprochable et visuellement somptueux, **Resident Evil 3** exploite encore mieux que ses prédécesseurs les contraintes liées à ses décors pré-calculés. Si la plupart des titres d'action/aventure offrent une vue à la troisième personne avec une caméra en mouvement, les Resident Evil fonctionnent plan par plan : le personnage est constamment pris en sandwich entre le plan précédent et le plan suivant, chacun constituant un univers à la fois différent et dépendant de l'autre. Riche de possibilités en terme de montage, ce principe introduit naturellement la notion de flashback qui a fait en partie le succès des deux premiers épisodes, genre : «J'entends du bruit, c'est plus loin» ! Dans **Resident Evil 3**, Mikami ne laisse aucun répit au joueur. Bris de fenêtre, portière de voiture qui claque, hurlements déchirant la nuit... Le pire vous attend toujours un peu plus loin, au plan suivant. Le stress est d'autant plus soutenu que Nemesis (qui en voulait à Claire Redfield dans le 2) est de retour. Sorte de Terminator génétique capable de métamorphoses à la **The Thing**, ce grand con terrifiant aux trousses de Jill ne cesse d'apparaître là où on l'attend pas, utilise un lance-missiles, défonce les portes et écarte si besoin est les zombies qui se trouvent en travers de son chemin. Il n'est pas rare d'entendre son cri de guerre («STAAAARS») résonner dans les ruelles de Raccoon, preuve de sa présence dans les parages et signe qu'il faut soit s'armer lourdement, soit déguerpir fissa.

Avec ses nombreux lieux à visiter (l'hôpital, le jardin public, le cimetière...), son souci du détail (une rafale de vent vous envoie une feuille volante dans les pattes, un zombie invisible est enfermé dans un bâtiment que vous longez...) et son gameplay amélioré (possibilité d'esquiver les attaques, choix de scénario...), **Resident Evil 3 : Nemesis** conjugue le meilleur du premier et du deuxième épisodes. On ne s'en lasse pas. C'est un vrai tour de force.

Vincent GUIGNEBERT

Bio Hazard 3 : Nemesis. Développeur : Capcom. Editeur : Eidos. Producteur : Shinji Mikami. Réalisateur : Kazuhiro Aonuma. Disponible sur PlayStation.

Un déodorant parfaitement capable de résister à de hautes températures !



Oh, regarde le serveur, le pauvre vient de devenir à la carte !

TOY STORY 2

(*ActiVision / Disney Interactive*. Disponible actuellement sur *PlayStation* et *N64*)

Après un premier **Toy Story** très périssable et un **Bug's Life** terrifiant de laideur, il semblerait que John Lasseter et *Pixar* aient décidé de s'intéresser de plus près aux dérivés ludiques de leurs chefs-d'œuvre. D'où ce **Toy Story 2** agréable développé en collaboration avec *Travellers Tales*, jeu de plate-forme 3D très classique puisque son principe découle directement des hits du genre sur *Nintendo*, à savoir **Mario 64** et **Banjo Kazooie**. Woody ayant été, comme on le sait, enlevé par un vilain collectionneur, Buzz «à la rescousse» l'Eclair part à sa recherche, aidé par la fine équipe de jouets (Rex, Mr Patate, Bayonne et Zig Zag). Il lui faudra visiter une dizaine de lieux (la maison d'Andy, le jardin, la ruelle, le chantier... jusqu'à l'aéroport) pour délivrer Andy de la valise sur le point de l'emmener au Japon. Les niveaux s'avalent rapidement, la jouabilité est bonne même si le système de caméra est parfois exaspérant, on gagne des extraits du film (ce qui n'est pas rien)... Etant donné le peu de soucis que se font généralement les développeurs et les éditeurs en possession d'un «titre fort» (**Star Wars**, par exemple, c'est le jackpot assuré quelque soit le produit fini), on louera la bonne tenue de **Toy Story 2** et on lui pardonnera même trois choses : 1/ le fait de ne pas pouvoir jouer avec d'autres personnages ; 2/ l'abandon de l'une des grandes idées du long métrage : Buzz face à lui-même ; 3/ d'être aussi peu drôle en comparaison du film dont il s'inspire. Suite au prochain épisode, donc.

RESIDENT EVIL 2

(*Virgin Interactive / Capcom*)

Jusqu'à récemment, le grand frisson sur *Nintendo 64*, c'était **Castlevania** (conseillé pour les enfants 3 à 6 ans). Puis vint **Shadowman**, l'épuisante aventure à la troisième personne qui réservait quand même des moments top-glauques (les bouchers et leurs affreux crochets, le pénitencier et ses zombies). Mais la console manquait encore d'un titre référence dans son ouverture stratégique vers un public plus adulte, à laquelle elle s'était toujours refusée jusque là. Copie quasi conforme (et donc parfaite) de la version *PlayStation*, **Resident Evil 2** est le premier «survival horror» à voir le jour en cartouche. Autant dire que pour le joueur habitué à **Rayman**, **Donkey Kong** et **Star Wars Racers**, ce sera un choc énorme ! Rappelons l'originalité de ce deuxième volet de la saga gore de Shinji Mikami : vous pouvez incarner deux personnages dans l'aventure (Claire Redfield ou Leon Kennedy), le parcours en parallèle de l'un influant sur celui de l'autre. Un titre indispensable.

MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

DISQUES

SUPERMAN
John Williams
Rhino/EMI

Il aura fallu de la patience. Promis voici déjà presque dix ans, cette intégrale remasterisée aura attendu la période de vaches maigres de ce début d'année pour éclore à la surprise générale. Si le double vinyle sorti à l'époque du film satisfaisait amplement les attentes de son auditoire, ce dernier ne pouvait s'empêcher de trépigner à l'écoute de telle intro à la flûte, de telle envolée lyrique impromptue, et le style fort peu discret de Williams aidait à réaliser pleinement le gouffre qui séparait les 77 minutes de l'album original (ressorti en import japonais) des 2 h 10 du film. Un double album récemment paru chez *Varèse* s'était efforcé, à coups de réenregistrements et de reconstitutions orchestrales, d'exhumer une partie des pièces manquantes. Le gouffre est dorénavant comblé. Pourquoi un tel acharnement éditorial ? demanderez-vous, sachant que c'est tout de même la quatrième édition en CD. Tout simplement parce que le score de **Superman** supplante sans aucun problème celui de **Star Wars**, et atteint presque la perfection de l'indétrônable **Empire Contre-attaque**. Dopé par son Oscar de 1977, mais retourné par une grave crise maritale, Williams plonge tête baissée dans son travail et va perfectionner le style qui lui restera associé pour le restant de ses jours. **Star Wars** était encore orchestré à la old-fashion, **Superman** va inaugurer le son Williams qui s'impose aujourd'hui encore comme la référence quasi-incontournable du blockbuster (jusqu'à ce que Zimmer et la clique de *MediaVenture* n'y mettent un terme). Si l'on retrouve l'orchestrateur Herbert Spencer fraîchement débarqué de **Star Wars**, on notera la présence vraiment pas gratuite d'Arthur Morton, à l'époque associé au stakhanoviste Jerry Goldsmith en pleine crise de créationnite aiguë. Nous ne connaîtrons sans doute jamais l'apport de Morton à l'élaboration de ce son si particulier et imité quelque milliers de fois par la suite (Williams est peu bavard au sujet des orchestrations). Un son qui mêle habilement les beaux restes de Rimsky Korsakov et de Prokofiev à l'âge d'or hollywoodien de Franz Waxman ou Hugo Friedhofer. Rappelons-le, les albums de Williams sont pour la plupart suffisamment bien produits pour ne pas laisser échapper l'essentiel de leurs trésors. Aussi il ne faudra pas s'attendre à découvrir ici une pléthore de nouveaux thèmes. A l'exception du morceau «The Terrace» (mélodie ré-utilisée par Ken Thorne sur la séquelle), il n'y a en bonus que de multiples variations. Mais on parle bien de variations par le John Williams des grands jours, ce qui signifie à peu de choses près de véritables démonstrations de force musicale. (2CD - 148 mn 56)

A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM
Erich Wolfgang Korngold
CPO

Pour cette adaptation de 1935 carrément «autre» du **Songe d'une Nuit d'Eté** (James Cagney en âne, Mickey Rooney en Puck, Olivia de Havilland ridiculisée...), Max Reinhardt et la *Warner* firent appel à celui qui, en Autriche, avait tétanisé Wagner et l'ensemble de la profession, Erich Wolfgang Korngold. L'arrivée de Korngold à Hollywood allait lui ouvrir une carrière de pionnier hors du commun (**L'Aigle des Mers**), tout en lui coûtant à jamais sa réputation de musicien dit «sérieux». Composé la même année que le **She** de Steiner cité plus-haut, **A Midsummer Night's Dream** se base sur les compositions de Mendelssohn en leur conférant une structure et une tonalité plus fantasy et surtout plus cinématographiques, et adapte les chants de la pièce de Reinhardt aux contingences hollywoodiennes. On ne s'étonnera donc pas de retrouver l'ultra-célèbre «Marche Nuptiale» dans une orchestration nettement moins fanfare que celle à laquelle on s'est habitué. Autre petit détail particulièrement croustillant : on connaissait la tendance de James Horner à piocher sans vergogne dans le répertoire classique sans citer ses sources. On vous recommande donc vivement l'écoute du morceau «The Fog Dance» qui, en moins de trois minutes, explose le dernier micron d'originalité qu'on accordait encore à «James la Ranxerox furieuse». De **Cocoon** au **Petit Dinosaure**, tout est déjà là... en 1935, la honte pour toi James !
NB : Il s'agit d'un ré-enregistrement de très haute qualité par le Deutsches Symphonie-Orchester de Berlin sous la direction de Gerd Albrecht. Sorti l'année dernière, cet album n'est hélas pas forcément évident à localiser. Bon courage. (59 mn 58)

SHE
Max Steiner
BYU/FNAC Import Service

Deux après avoir jeté les bases du score hollywoodien avec **King Kong**, Steiner retrouve Merian C. Cooper pour un démarquage flashy et mégalo du mythe de l'Atlantide (cf. rubrique DVD). Déjà rompu à une discipline de fer, Steiner (pas encore) associé plus que quiconque au son de la Mecque du cinéma, va perfectionner les bases de son style aventureux, romantique et sans complexe. On ne s'étonnera donc pas de reconnaître quelques structures basiques héritées de **King Kong**, mais on sera par contre surpris par l'utilisation des nappes d'accords mineurs, de glissandos ou de chœurs éthérés, qu'on associe plus volontiers à une orchestration contemporaine. Autant vous prévenir tout de suite, la collection «Brigham Young University» s'assimile à une entreprise du type chefs-d'œuvre en péril. Ne vous attendez donc pas à du HDCD. La source acétate n'a pas été inconsidérément digitalisée, de manière à ne pas dénaturer le son originel, c'est donc un festival de craquements, de sautes et de saturations. Mais

c'était soit ça, soit perdre à tout jamais un des scores phares de Steiner. Le choix a été vite vu. (72 mn 18)

THE ESSENTIAL MAURICE JARRE
SilvaScreen/FNAC Import Service

Ce qu'on va dire n'est pas très gentil mais ça a le mérite de la franchise : les musiques de Maurice Jarre sont généralement démentes et vivifiantes lorsqu'elles sont compilées et franchement lourdes dans leur intégralité. De là à dire qu'il vaut mieux posséder ce coffret 2CD plutôt que la totale des originaux du compositeur, il n'y a qu'un pas qu'on ne franchira pas pour cause de bonnes manières. Mais les faits sont là : commençons par les deux suites de **Lawrence d'Arabie** qui totalisent 17 minutes. Elles sont extraites du ré-enregistrement par Tony Bremner, paru chez *Silva*, qui constituait déjà une bien meilleure acquisition que la partition originale (son plus clair, version plus complète). Nous trouvons ensuite 12 minutes du **Dr Jivago** qui reprennent tous les thèmes de la partition complète, et enfin 11 minutes de **La Fille de Ryan**, c'est-à-dire plus qu'il n'en faut pour faire le tour. Les succès de Jarre pourraient se résumer à ces titres pour David Lean, auxquels il conviendra de rajouter le thème de **Ghost** (ici présent), la séquence de la cabane de **Witness** (présenté dans sa version électronique du film et dans une version symphonique moins datée), la valse célèbre de **Paris Brûle-t-il ?** (présent) et l'ouverture des **Professionnels** (présent). Du point de vue de la notoriété, on obtient effectivement l'Essentiel de Maurice Jarre que nous annonce la pochette. Pour corser le tout, ces petits malins de Silva y ont glissé de quoi héler le collectionneur puisqu'on trouve également quelques raretés (**Enemy Mine**, **Jésus de Nazareth**) ou inédits (**El Condor**, **L'Homme de Kiev**, **Topaz**), agrémentés de thèmes généralement isolés sur des albums non-sensiques (**Mad Max 3**, **Liaison Fatale**). Les interprétations passent du haut standing (**Lawrence**, **Jésus**, **Mad Max 3**) à l'à peu-près (**Ghost**, **Witness**, le final d'**Enemy Mine**) dans la grande tradition du label *Silva*. Et comme d'habitude, le son est matricé en Dolby Surround, ce qui ne gâche rien. Plutôt recommandé et surtout nettement plus économique que les disques du maître français. Pour parfaire le tout, et vu que des indispensables ne manquent que les compositions pour Franju (**La Tête contre les Murs**, **Les Yeux sans Visage**), autant récupérer au passage la compil de chez *Milan* qui les contient. Deux compils pour une carrière. Ça le fait. (71 mn 04) + (71 mn 57)

HOUSE ON HAUNTED HILL
Don Davis
Varèse / EMI

Pas encore remis de sa consécration subite avec **Matrix**, Davis se dépêche de cumuler les contrats de peur de retourner à l'ANPE du spectacle. Voilà qu'il enchaîne **Universal Soldier 2** à cette **Maison de l'Horreur** sans prendre le temps de respirer. Le résultat n'est pas déplaisant, avec son orgue d'église appuyant complaisamment sur la fibre «attention peur» de l'auditeur et ses chœurs sataniques bourrés aux amphétamines (mais pas franchement synchro par contre). S'il n'atteint pas la richesse de ses autres incursions dans le fantastique (**House of Frankenstein** et **Warriors of Virtue** en tête), **House on Haunted Hill** garde la tête haute, du simple fait du professionnalisme de son auteur. Mais on sent tout de même poindre un soupçon de roublardise dans la cacophonie finale qui relève plus de la piste d'effets sonores que de la dramatisation musicale. Par contre, chapeau bas pour les arrangements par Davis du «Piano opus 25» de Johannes Brahms, qui relance l'intérêt d'un album par ailleurs plutôt répétitif. (54 mn 16)

MON VOISIN TOTORO
PRINCESSE MONONOKÉ
Joe Hisaishi
La Bande Son

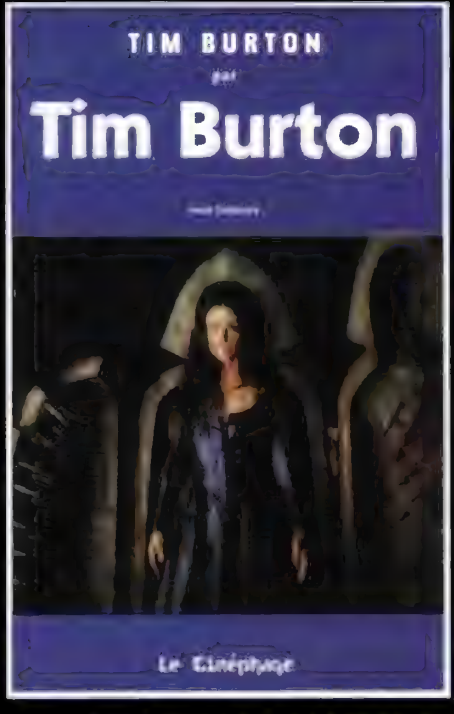
Devenu indisponible dans son édition japonaise, le score champêtre de **Totoro** débarque en France dix ans après sa création. Déjà responsable de l'édition française de **Porco Rosso** et de **Sonatine**, *La Bande Son* est en passe de devenir le label officiel d'Hisaishi pour ceux qui n'ont pas 240 balles à claquer dans un import. Ceux qui n'ont pas vu le film (les pauvres) nous regarderont avec pitié verser une larme à des morceaux comme «Le Village au Mois de Mai», «Le Petit Monstre» ou encore «Le Chemin du Vent».

Princesse Mononoké est un démarquage, avoué par son auteur, du **Braveheart** de James Horner (mais que serait Horner sans la musique japonaise ?). D'une approche beaucoup plus évidente que **Totoro**, il demeure tout aussi évocateur sans le support du film. Epique jusqu'à plus soif, lyrique comme à son habitude, traversé d'éclatantes démonstrations de percus viriles, il constitue à ce jour la tentative la plus affirmée d'Hisaishi de pénétrer, avec succès, les arcanes de la tradition hollywoodienne. Il en aura d'ailleurs bien besoin puisque le studio *Disney* vient de lui demander de refaire la musique de **Laputa, le Château dans le Ciel** pour sa sortie américaine, et de le débarrasser de ses essais électroniques aujourd'hui un peu datés. Notons qu'Hisaishi avait déjà, en 1993, ré-enregistré le score de **Laputa** sans ses fioritures électro pour l'album «Laputa Symphony» (*TKCA-70228*), et l'on espère vivement que la commande de *Disney* conservera cette direction.

SANG D'ENCRE

PRINCESSE MONONOKÉ - LE LIVRE DU FILM
Editions Dreamland

Passage obligé du marketing manga au Japon, le concept du Artbook a mis du temps à s'imposer (et encore timidement) en France. D'un côté, on comprend que **Kirikou et la Sorcière** ne se prête que moyennement à une exploration en profondeur de ses composantes graphiques. Dans le cas de Miyazaki, avouons-le, l'enjeu est tout autre. S'il faut au minimum une douzaine de visions pour commencer à maîtriser la complexité des films de l'auteur, un plongeon dans les milliers de croquis, dessins de préparation, cellos et autres backgrounds peut au départ coller le vertige. Avec la découverte tardive de son œuvre essentielle de par nos contrées, on en sait du coup très peu sur le Miyazaki mangaka. Finesse et grâce absolue du trait, multiplicité des détails dans une composition homogène, et bien sûr omniprésence d'une nature séduisante, mystique ou carrément hypnotique. Les pages de cet ouvrage sont à consommer avec patience et concentration, si possible avec un fond de musique d'Hisaishi. L'effet d'apesanteur qui en découle est irrévocable. Réservé à ceux qui n'ont pas peur de voyager loin. (245 F. Format A4. 208 pages.)



TIM BURTON PAR TIM BURTON
Mark Salisbury
Editions Le Cinéphage

Sur le modèle du «Petit Livre» de William Friedkin et d'Oliver Stone, ce «Burton par Burton» regroupe deux longs entretiens que Mark Salisbury a réalisés en 1995 et 1999. Chapitré par film, Burton, l'autiste de prestige, s'y livre sans arrière-pensée. Une occasion finalement assez rare de l'entendre débattre de sa propre personne. Riche en informations sur son enfance, ses débuts au studio *Disney* puis son court passage au *Disney Channel*, l'ouvrage étonne surtout par le fait qu'on y découvre un Burton assez éloigné des canons européens qui lui sont attribués, c'est-à-dire un auteur par la force des choses. Burton se sait tout simplement incompétent dans les domaines qui s'éloignent de son univers. On devine à ce moment qu'il n'est peut-être pas tant un cinéaste, au sens strict du terme, qu'un des plus grands artistes polyvalents de cette fin de siècle. Et il nous est ici permis de comprendre les fondements de son univers, au travers de son expérience et toucher du doigt les mécanismes qui transforment

cette expérience en imagerie prestigieuse. On comprendra du coup à quel point **Edward aux Mains d'Argent** est une autobiographie à peine retouchée. A noter quelques informations de premier choix sur le projet avorté **Superman Lives**. Bref, voilà amplement de quoi s'occuper en attendant le remake de **La Planète des Singes** récemment annoncé par le graphiste de génie. (150 F. 205 pages. Format B5. Portfolio de 32 pages couleur + multiples dessins et photos noir et blanc.)

LES MYSTÈRES DE L'OUEST : LES REFLETS DE L'ÉTRANGE
Didier Liardet
Editions Yris

La collection «Télévision en Séries» des éditions *Yris* fait des heureux. Après leur «Battlestar Galactica» accueilli dans l'enthousiasme et un récent «Chapeau Melon et Bottes de Cuir», débarque sans crier gare ce nouvel opus, consacré à la reine des déjanteries télévisuelles et préfacé par Robert Conrad en personne. Les origines du projet cèdent la place à des filmographies détaillées, avant que n'interviennent les fiches signalétiques des épisodes (dans leur ordre de diffusion américaine). Analyses thématiques, filmiques, revue du merchandising jusqu'au récent film de Barry Sonnenfeld, a priori, tout est là, catalogué, décortiqué, répertorié. Fait par des fans pour des fans. (129 F. Format B5. 190 photos NB et couleur dont 35 en pleine page et beaucoup d'inédites).

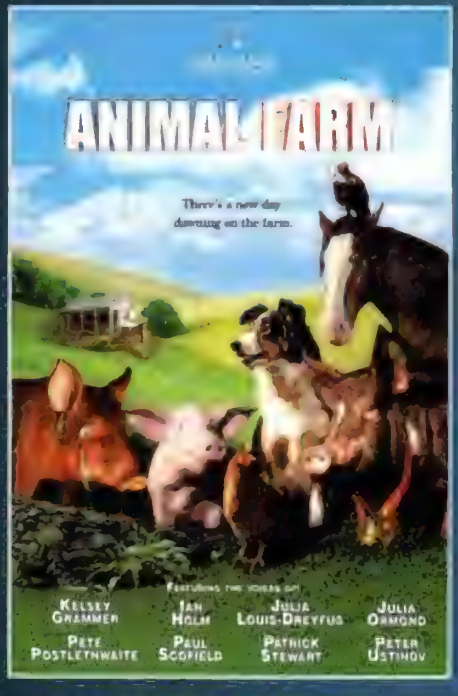
RAYON

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES

(Gaumont Columbia TriStar)

Marre. Y'en a franchement marre que le film de Peter Jackson soit envers et contre tout cantonné à ce rôle de bouche-trou, d'article poussiéreux de fin de catalogue. Expédié en salles comme un sous-Ivan Reitman, exploité en VHS comme le dernier des «Hollywood Night», le voilà qui débarque dans un DVD nu comme un ver, privé même du sacro-saint 16/9ème sur lequel son distributeur *GCT* fait pourtant en partie tenir sa réputation. Même l'indispensable coffret Lasersdisc américain, avec son Director's Fun Cut, ses quatre heures de making-of et ses hallucinantes scènes coupées, n'était sorti que lorsque le support LD entamait sa lente disparition. Mais bon sang ! Des studios *Universal* à leurs filiales étrangères, y-a-t-il seulement UNE personne qui réalise qu'il s'agit là d'un des sommets du cinéma fantastique des années 90 ? Que le minimum syndical en terme de promo aurait été le bienvenu ? Il n'y a qu'à voir la tronche hallucinée des clients devant les écrans des (rares) magasins qui diffusent le produit. Faudra-t-il en plus rajouter un gros sticker «Par le plus grand réalisateur de SF vivant» ou bien encore «Le film sans lequel **Le Seigneur des Anneaux** ne se serait jamais monté» ?

Les croisés du «**Frighteners**», trop peu nombreux hélas, tentent de propager la bonne parole sur un marché dominé par **Le Cinquième Elément**. Forcément il est de prime abord compliqué d'expliquer à un fan du space-opéra à la Luc tous les mérites du film de Jackson. Un hommage haut-en-couleur à la Ghost Comedy hong-kongaise ? Une chorégraphie de maître qui renvoie aux musicals de Minnelli ? La plus belle créature de synthèse imaginée par des génies qui n'avaient jamais touché à une Silicon Graphics ? Un film qui fait trois fois son budget ? L'une des plus belles incarnations de la mort au cinéma ? Un simple dérivé de la série des ***Contes de la Crypte*** qui, par le talent de son auteur, est devenu un objet de référence pour ses commanditaires subjugués (et dans lequel ils piocheront sans gêne pour **La Maison de l'Horreur**) ? Un film où Michael J. Fox n'a pas l'air ridicule ? Une idée par plan ? Un rythme démentiel ? Une comédie vraiment horrifique (la seule en fait) qui se revoie avec une facilité déconcertante en livrant de nouveaux trésors à chaque vision ? La répétition générale pour *WETA* avant **Le Seigneur des Anneaux** ? Tout a été tenté pour redonner à cette œuvre une intime partie de la place de prestige qui lui revient de droit dans le cœur du public, apparemment sans succès pour l'instant. Alors que faire ? Acheter ce DVD peut-être. Il n'y a guère en fait que le volume des ventes qui puisse convaincre ses ayants-droits de ressortir en DVD l'édition collector que Jackson avait concoctée pour les laseromaniaques. Et on le rachetera, une deuxième fois, sans se poser de questions. C'est une mission sacrée les gars. Bougez-vous



ANIMAL FARM

(Artisan/FNAC Import Service)

Pour qui veut étudier la schizophrénie du business cinématographique, voici un cas d'école. Initié à la suite du succès mondial de **Babe**, ce projet partait d'un constat simplissime : on peut aujourd'hui faire parler des animaux en live de manière crédible, et les parents demandent pour leurs gosses des œuvres pas trop demeurées. Pourquoi ne pas tout simplement ré-adapter la fable politique de George Orwell où des animaux mènent une révolution longtemps mûrie, se débarrassent de leurs exploiteurs humains et tentent de bâtir une société communautaire ? Qui plus est, l'œuvre a déjà fait l'objet, il y a deux bonnes décennies, d'une adaptation en dessin animé. Bref c'est du tout cuit. Et les auteurs de suivre scrupuleusement, voire amoureusement, le texte diaboliquement vivace d'Orwell.

Mais on imagine aisément la panique, en plein milieu de tournage, lorsque certaines séquences montées laissent apparaître le malaise : «Euh, vous croyez pas que la partie sur les purges staliniennes est un peu hardos ? C'est vraiment une bonne idée de montrer, dès les premières secondes, la narratrice sous les traits d'une chienne aveugle qui semble sortir d'un goulag ? Le cheval stakhanoviste qui se fait buter par ceux qui l'ont cité en exemple, c'est quand même un peu triste, non ?». Ben ouais les gars, l'histoire de l'Union Soviétique, même suggérée, c'est pas vraiment les ***Télétubbies***. Et, qui plus est, il faut peut-être un minimum de background pour apprécier à sa juste valeur le stupéfiant film de propagande final, qui débute par une chorégraphie noir et blanc à la Alexander Dovjenko, pour s'achever par un défilé en pur Sovcolor, et où les animaux chantent la gloire de leur «bienfaiteur» dans une mélodie terrifiante d'horreurs silencieuses. Du coup, l'équipe tente de ménager plusieurs espaces «d'innocence», pris en sandwich entre deux chapitres bien déprimants, qui, par un effet pervers, ne font qu'augmenter le malaise (le nouveau proprio qui reprend la ferme à les traits de Bill Clinton, ça s'invente pas). Les producteurs avaient pensé à tout, aux animatroniques du *Jim Henson's Creature Workshop*, aux images de synthèse de *Cinesite*, à la dégaine de Pete Postlewaithe, aux voix de Peter Ustinov, Julia Louis-Dreyfuss, Julia Ormond ou Patrick Stewart. Ils avaient juste oublié que leur sujet était quelque peu casse-gueule et que ça ferait pas tout à fait couleur locale sur les étagères, à côté des **Aventures de Zip la Marmotte de la Montagne Magique**. FullScreen et Widescreen 4/3. VO DD 5.1. Interviews. Comparaisons storyboard/film. Background historique. Notes de prod

NOSFERATU

(Films sans Frontières)

Après avoir failli être interdit puis détruit par les ayants droit mongolos de Bram Stoker, le **Nosferatu** de Murnau (vous savez ? celui qui renvoie Coppola à ses vignes et ses layettes) a bien failli connaître une autre forme de destruction usitée : le dédain du public. L'éditeur *Films sans Frontières*, qui semble avoir compris avant les autres à quoi servait un DVD, s'est chargé de nous présenter ici le film à deux vitesses de défilement. L'habituelle 24 images/secondes qui, faute de mieux, squattait depuis un moment les magnétoscopes esthètes, et (roulement de tambours) la version à 18 images/secondes, qui plus est teintée d'origine. Ainsi, Max Schreck ne se prend plus pour Benny Hill et, par la force des choses, **Nosferatu** tombe sa chape de plomb de classique pour redevenir un film, visible sans le fou rire idiot des gamins du fond. Certes, c'est le genre d'événement sur lequel les rayonnages des magasins se font discrets, mais un film de Murnau disponible dans une version qui colle au plus près à celle de son réalisateur, c'est quand même autrement plus classe qu'une scène coupée d'ED TV, non ?

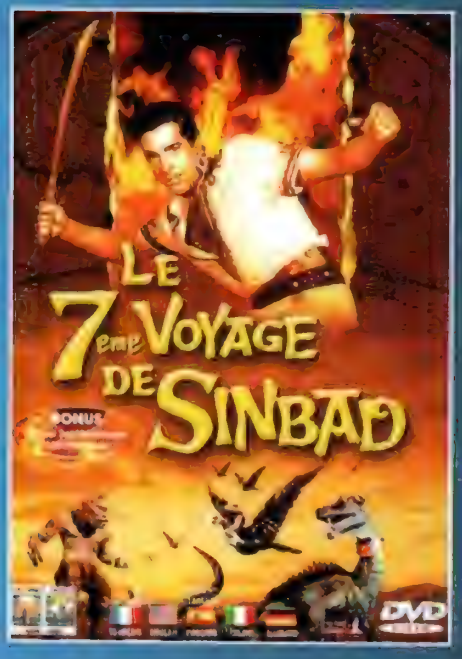
Déjà coupable d'un **Metropolis** presque Director's Cut (cf *Mad Movies* 121) *Films sans Frontières*, qui décidément porte bien son nom, est parti pour officialiser en DVD l'essentiel de l'expressionisme allemand. A noter la sortie de l'autre Murnau indétrônable, **Le Dernier des Hommes**. Mais tous les éditeurs n'ont pas forcément la même conscience cinéphile. Eh !, la *Fox* !, ça vous dirait pas de nous ressortir **L'Aurore** plutôt qu'un **Broken Arrow** mieux ?

LE CABINET DU DR CALIGARI

(Films sans Frontières)

Admettons qu'il n'y a guère que son statut de générateur de l'expressionisme allemand qui fasse vivre aujourd'hui encore le film de Robert Wiene. Il souffre du même mal que toutes les œuvres par trop séminales, celui d'un objet d'étude plutôt que d'un film à part entière. Coincé entre Murnau et Fritz Lang, Wiene fait pâle figure. **Caligari** est théâtral, excessif, et son découpage n'a pas encore été explore les voies intrinsèquement cinématographiques de ses concurrents. Il est finalement plus proche de l'idée que se fait le grand public d'un «vieux» film muet allemand. Mais bien sûr, il reste ce

LASER



pourquoi le film existe encore, ses ombres portées, ses géométries brisées, ses toiles peintes, bref tout ce qui constitue le manuel du parfait petit Burton-avant-l'heure illustré. A voir au moins pour ne pas mourir idiot. Version teintée.

LE SEPTIÈME VOYAGE DE SINBAD

Edition Spéciale
(Gaumont Columbia TriStar)

Phil Tippett, Dennis Murren et tous les autres Jedi du dinosaure de synthèse ont un seul et unique Yoda, Maître Ray Harryhausen à qui cette édition de **Sinbad** rend un hommage jamais déférent. Entre le documentaire **Les Chroniques de Ray Harryhausen**, l'interview du maître par John Landis et les entretiens faits en 1995, il y a là un peu plus d'1 h 20 de suppléments (sous-titrés) à la gloire du pape de la stop-motion. Certes, il y a également le film, sans aucun doute le meilleur de la série des **Sinbad**, en tout cas le plus évidemment «mille et une nuits», en transfert haute-déf et 16/9ème qui rend justice à ce que le producteur Charles Schneer aimait appeler la Dynamation.

Tout serait absolument parfait s'il n'y avait ce gros bémol au niveau du son. La VF est bien d'époque, mais la version originale est présentée en mono. Or le film a été tourné en stéréo six pistes et il existe, au moins quelque part, un master en Dolby Surround (même le Prince Jean-Pierre Dionnet l'avait autrefois diffusé en stéréo sur *Canal*). Bye bye les délires acoustiques droite-gauche du compositeur Bernard Herrmann. Bye bye la profondeur des cris du cyclope. Il est dommage que l'éditeur se soit appuyé sur l'équation vieux=mono alors qu'il a, par ailleurs, fourni un vrai travail d'édition.

SHE

(Image/FNAC Import Service)

Malgré le succès démentiel de **King Kong**, les pontes de la *RKO* n'étaient pas vraiment chauds pour s'embarquer dans l'aventure que se proposait d'entamer leur James Cameron maison, Merian C. Cooper. La Fontaine de Jouvence, les Gardiens de Kor, La Flamme de Vie ? Celui qui avait su faire vivre un gorille de la taille d'un immeuble n'arrivait pas vraiment à convaincre ses financiers de la nature exquise et dépaysante du roman de H. Rider Haggard. Mais lorsqu'il finit par se faire et sortir en juillet 1935, **She** fut accueilli par une volée de bois vert. C'était l'heure où les gangsters et autres ennemis publics squattaient tout autant les rues que les écrans et où, qu'à côté du réalisme sociologique noir des comètes de la *Warner* (Cagney, G. Robinson), la reine mystique des glaces de Cooper faisait figure d'attraction abrutissante. C'était 70 ans avant que le terme «film comic-book» ne devienne un label de qualité. Il est donc aujourd'hui permis de s'extasier sur l'irréalisme crédible de ses décors dantesques, sur le jeu outré de Randolph Scott, sur les accents marqués de la superbe musique de Max Steiner, bref de voir dans cette version camp et excessive de «L'Atlantide» le roller-coaster d'époque, sans passer pour un demeuré mais, bien au contraire, un amateur de bonnes choses. La copie étonnamment claire et clean du master rend d'autant plus service. VO sans sous-titres, mono parfaitement retravaillé.

MÉTAL HURLANT

Edition Spéciale
(Gaumont Columbia TriStar)

Alors que sa suite se profile sur nos écrans, **Heavy Metal** premier du nom se paye un lifting via une édition spéciale de très haute tenue. Documentaire retraçant la production agitée du métrage, multiples photos, dessins, crayonnés, la rough-animation du sketch de Cornelus Cole, **Le Pays de Nulle Part**, jamais achevé alors qu'il était le plus avant-gardiste, le concept de narration abandonné autour du manège de la vie, les couv' des magazines, et enfin l'intégralité du film en version crayonnée avec commentaires en option. Tous les suppléments ont dûment été sous-titrés et un véritable effort d'ergonomie a été fait autour de la navigation. Bien sûr, le film est ce qu'il est, avec quelques fluctuations au fil des années : sensation de sous-culture aux début des années 80, beauferie has-been à la fin de cette même décennie, tentative de manga à l'américaine au début des années 90, réservoir à références pour Luc Besson et son **Cinquième Elément** à la fin des années 90, et enfin curiosité historique en l'an 2000. Réussi ou raté, un film un tant soit peu risqué et hors formule se garantit un minimum de longevité. C'est rassurant.
VO 5.1, VF 2.0 d'époque, sous-titres en pagaille, 16/9ème.

FRANKENSTEIN JUNIOR

Special Edition
(Fox/FNAC Import Service)

Outre son transfert widescreen (4/3) au poil qui lui redonne la brillance de son noir et blanc d'origine, outre son commentaire audio de Mel Brooks, outre sa galerie de photos et ses prises ratées, ce DVD possède certes des sous-titres français bienvenus, mais également la version française complètement schmutz dont la louloquerie appuyée rend la VO pratiquement sage et révérencieuse. Une des très rares (voire uniques) parodies réussissant à se hisser au niveau esthétique et dramatique de ses références. Must-see comme on dit là-bas.

UN JOUR SANS FIN

(Gaumont Columbia TriStar)

Pas de bonus inutiles, le film rien que le film, dans un transfert 16/9ème bien meilleur que celui du zone 1, la VF plutôt réussie en 2.1, ainsi que sa VO 2.1 aussi et sous-titres plus «français» que ceux du disque américain. Ça devrait suffire à justifier l'achat. On rappellera au passage que ce **Groundhog Day** s'était tout même catapulté dans la liste des 100 meilleurs films fantastiques de *Mad Movies*, ce qu'il est, assurément, en plus d'être LA meilleure comédie américaine de ces dix dernières années.

LA MAIN QUI TUE

(Gaumont Columbia TriStar)

Passé presque inaperçu, cette pochade joyeuse du cormanien Rodman Flender mérite une seconde chance. Croisement improbable entre **La Main du Cauchemar** et un **Evil Dead** banlieusard, avec ses héros tout droit sortis de Beavis & Butthead (devenus zombies car carrément trop feignants pour mourir... authentique !), c'est l'anti-**Scream** par excellence, réservé à ceux que la saga de Wes Craven laisse de marbre. Commentaire audio du réalisateur sous-titré, fin alternative, comparaison storyboard/film, featurette et bande-annonce. 1.85 en 16/9ème, VO et VF en DD 5.1, sous-titres sur film et suppléments.

Rafik DJOUMI

Courrier des LECTEURS

Laurent Pédeupé, Pau

Merci à Renny Harlin qui, avec **Peur Bleue**, a réussi à me réconcilier avec les carcharodons carcharias (à savoir les requins qui t'font la p'toche grave). En effet, j'appartiens à cette génération traumatisée par le célèbre film de Spielberg... Réconciliation donc, car le réalisateur applique à la lettre la méthode Jan «**Hantise**» De Bont, qui consiste à faire peur sans rien suggérer (supprimant de ce fait tout potentiel horrifique). Ce qui, contrairement au nanar de De Bont, n'empêche pas le film d'être plutôt sympathique, quoique pas très original. On peut même constater à quel point mister Harlin s'est inspiré (le mot est faible) de certains passages du récent chef-d'œuvre de James Cameron (il a d'ailleurs été tourné dans le même bassin), mais également, au détour d'une séquence, du jeu *Resident Evil*, éclairages compris, remember la scène du requin !
Finalement, la grande attraction du film, c'est l'actrice Saffron Burrows (et son visage fascinant). D'ailleurs, contre toute attente, c'est elle qui nous délivre le clou du film, via son strip-tease - mémorable, certes, mais ô combien incongru - pourtant savamment filmé en contre-plongée, je parle ici de l'angle, hein, pas de la mer !
Voilà, je vous laisse, et j'en profite pour livrer une pensée émue à ce cher J.P.P. qui, avec le *Fantastic Guide*, n'est pas près d'en voir la fin.

Le Fantastic Guide *vise moins la fin que l'instant présent. Dans cet esprit, il représente une rubrique rétrospective permanente, sans souci de mode, d'actualité, ou de choix thématique. La simple notion d'achèvement de cet index constitue même une absurdité notoire dans la mesure où, sitôt publié un chapitre, l'annonce de nouveaux tournages le rend déjà caduque. Cet aspect un peu vain n'est pas fait pour me déplaire. J.P.P.*

Catherine Leborgne, Brest

Deux flûtes et une bouteille de champagne sur ma carte postale pour vous souhaiter une bonne année fantastique, pour ne pas dire un nouveau siècle, bien riche en super-films d'épouvante, d'horreur et machin...
Mais venons-en au fait. Faute de finances, je n'achète pas toujours votre mag' qui est sans conteste épatant (c'est pas sérieux, je sais !). Au risque de vous faire répéter ce que vous avez peut-être déjà annoncé dans vos illustres pages, je suis étonnée de n'avoir pas vu à l'affiche le film réalisé par Donald Petrie **My Favourite Martian**. En effet, plus il y a de monstres, plus ça me plaît et j'espère bien ne pas être la seule. Je désirerais donc savoir si ce Martien a l'intention de nous faire poireauter encore longtemps. Pour ce que j'en sais, le film devait sortir le 15 décembre. Sinon, plus court, **Komodo** a-t-il des chances de sortir en vidéo, bien que ce ne soit pas une merveille paraît-il ? Et enfin, je ne pense pas non plus que **Singapore Sling** soit sorti sur nos écrans. Pourra-t-on le voir en vidéo, lui aussi ? Merci de me répondre et bises à toute l'équipe.

***Komodo** devrait sortir dans les prochains mois, sans doute chez* TF1 Vidéo. *En revanche, pas de nouvelles de **My Favourite Martian**. Sinon, **Singapore Sling** est bien sorti en salles au mois de septembre 99, nous l'avons d'ailleurs chroniqué dans notre n°121. En fait, j'ai compris ton problème : le mieux pour toi, ce serait de te procurer vite fait les numéros manquants de* Mad Movies. *J.P.P.*

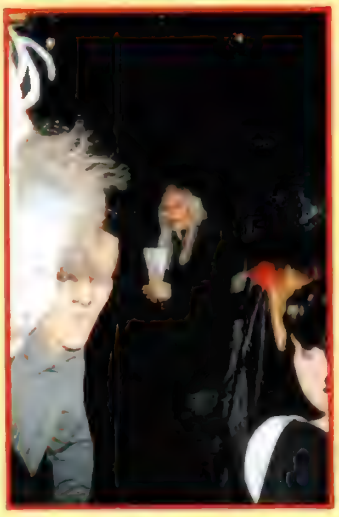
Christophe Paape, Bruxelles

Il y a des jours, comme ça, où l'on a envie d'écrire à ceux qu'on aime et dire simplement que la vie est belle pour le fan de fantastique car en ce moment, question cinoche, ça le fait grave avec des films comme **La Fin des Temps** (Arnold, je t'aime !), **Peur Bleue** (glouglou, fais-moi peur), **Sixième Sens** (Bruce Willis impec, le gamin fabuleux, la fin, ouah quelle fin !), **Stigmata** (Arquette possédée, Satan l'habite...) et encore **La Maison de l'Horreur**, **Sleepy Hollow** et les futurs **Scream 3** et **Hypnose**, etc.
Et puis, il y a le rendez-vous incontournable pour les fondus de SF, gore, fantastique, thriller, je veux dire le 18ème Festival International du Film Fantastique de Bruxelles, qui aura lieu cette année du 17 mars au 1er avril (sans blague...). Je vous recommande cet événement, car le Festival c'est plus de 80 long métrages, des courts, des expos, des tonnes d'invités prestigieux (Clive Barker, George Romero, Giger, Christopher Lee, les Argento père et fille, Robert Englund, David Cronenberg, Roger Corman, Tobe Hooper, Brian Yuzna, Terry Gilliam, etc.). Le tout dans un cadre et une ambiance de folie et de décontraction. Les acteurs et réalisateurs se montrent à la fois sympas et accessibles (pour répondre aux questions ou accorder des autographes...), et puis il y a le public complètement déchiré de la tête (voire l'ambiance dans la salle), mais tellement cool en même temps. De plus, chaque année, le Festival se clôture sur le fameux Bal des Vampires (réunion en musique de tout ce que Bruxelles compte de zombies, loups-garous, vampires et autres choses gluantes). Je joins à ma lettre une photo de ce fameux Bal où votre fidèle lecteur, en zombie vampire, a pu poser, avec ses potes (Nico et Alex), en compagnie de Peter Jackson, ainsi qu'une autre de Rick Baker, président du jury du concours de maquillage. En bref, j'invite tous les lecteurs à venir nous rejoindre cette année. Merci de publier ma lettre, en espérant vous lire encore longtemps.

*Ben dis donc, si le Festival se cherche un responsable de communication, ça devrait le faire facile. En revanche pour **Peur Bleue**, ça le fait beaucoup moins bien, et pour **La Fin des Temps**, c'est vrai que ça le fait grave, comme tu dis, et si l'on aime vraiment Schwarzenegger, ça le fait même très très grave, je trouve... J.P.P.*

Yohan Parrot, la Grand-Combe

Je profite de la ressortie de **Carrie** pour corriger une erreur souvent répétée. Depuis 1976, la plupart des magazines ne sont jamais parvenus à en résumer correctement l'histoire. En effet, Tommy Ross et Sue Snell (William Katt et Amy Irving) ne sont en rien impliqués dans la farce réservée à Carrie. Ils ne sont donc pas complices, comme vous l'écrivez dans votre précédent numéro. Seuls Billy Nolan (Travolta) et Chris Hargenson (la géniale Nancy Allen) sont les instigateurs du seau de sang. Il n'y a donc pas de revirement «faute»/repentir» chez Tammy et Susan. Le film n'en reste pas moins un chef-d'œuvre bien supérieur à sa suite.



Greg Beauvais, St Pierre de Mezoragues

Quelle gifle ! Je sors de la projection de **Sixième Sens** et je dois avouer que j'ai été bluffé. Bluffé par le dénouement certes (bien qu'une fois passé, tout paraisse logique, ce qui nous met dans une situation de touchante naïveté), mais surtout par le déroulement de l'intrigue et le climat du film. Tout en finesse, Shyamalan entraîne le spectateur dans une indicible peur, car c'est bien de pure frayeur dont il s'agit, parcourant l'univers tourmenté de cet enfant, où l'horreur est derrière chaque porte (j'ai sursauté à toutes les apparitions, moi qui croyais pourtant être blindé de ce côté-là...) et où le «home sweet home» douillet n'est plus que l'antichambre de l'enfer. Si l'on songe encore au **Projet Blair Witch**, le cinéma fantastique a de beaux jours devant lui, les nouvelles technologies n'y sont pour rien (l'indigeste **Menace Fantôme** reste à des années-lumière...) et c'est tant mieux.
Toujours créateur d'effets spéciaux de maquillage, j'ai monté mon site Internet, où sont exposés la plupart de mes travaux caoutchoutés, agrémentés de quelques fiches techniques. Vous pouvez le visiter à l'adresse suivante : http//perso.libertysurf.fr/lacrypte. Bon, c'est pas tout ça, j'ai encore quelques cadavres à tronçonner. Salut à tous.

Joo Imbault, Paris

Je tiens absolument à vous faire part de ma profonde déception devant cette 7ème édition du Film Fantastique de Gerardmer. Si ce dernier sert de «thermomètre» pour mesurer la santé et le niveau du fantastique dans la production cinématographique, alors je suis à la fois effarée et indignée. Effarée, car je trouve aberrant que certains réalisateurs croient encore que piquer des «recettes» du genre d'il y a 10 ou 20 ans, faire semblant de les parodier et tomber dans les clichés de celui-ci, suffisent à faire un bon film d'horreur.
Indignée de constater que ces mêmes réalisateurs prennent le fan de fantastique pour un être inculte, crétin, facile... et jeune automatiquement (dixit, le réalisateur autralien Kimble Rendall qui voulait faire un film pour «public jeune» !). Moi, je suis une passionnée du genre fantastique, horreur et gore, mais cela ne fait pas de moi, forcément, une spectatrice hébétée, béotienne et amnésique (si j'ai vu une certaine situation dans un film de Craven ou de Carpenter, je me la rappelle aujourd'hui quand je la retrouve dans un autre film). Sans parler de la puérilité (vous croyez que ça ne m'énerve pas de voir évoluer sur grand écran des personnages d'abrutis, qui agissent toujours en dépit du bon sens, ne font et ne disent que des conneries avec des mimiques et des attitudes de pétasses insupportables pour les rôles féminins, et des crétins boutonneux pour les rôles masculins ?).
Pour moi, des gens comme Malone (**La Maison de l'Horreur**, Rendall (**Cut**) ou Hunter (**The Lighthouse**) contribuent malheureusement à tirer mon genre favori vers le bas et à en propager une mauvaise image. Qu'ils arrêtent de déprécier le fantastique et qu'ils comprennent qu'un bon film d'horreur est aussi difficile à réussir qu'une bonne comédie ou un bon drame psychologique. Quant à vous, journalistes de *Mad Movies*, je regrette de vous voir sombrer de plus en plus dans la facilité, de vous voir moins exigeants et moins profonds que dans vos anciens numéros. Jadis, l'équipe n'avait pas peur de se lancer dans des critiques dignes de ce nom, avec ce qu'elles pouvaient avoir de partial et de personnel... mais au moins on sentait les amoureux de cinéma, les passionnés qui ne craignaient pas d'exposer des réflexions profondes et subjectives.

Depuis les origines du cinéma le Fantastique n'a pas engendré que des chefs-d'œuvre et si tu te reportes vingt ans en arrière, tu trouveras à peu près le même pourcentage de ratages et de succès. Mais la mémoire sélective fait qu'on se souvient mieux des seconds que des premiers, c'est comme ça. Ceci étant, le genre s'est démocratisé entraînant la standardisation des scripts et la pusillanimité des réalisateurs qui craignent souvent de déplaire à un plus large public. Le manque de contenu oblige parfois le critique à manquer de profondeur, voilà peut-être la réponse à ta question. J.P.P.

Laure Herouet, Nantes

J'hésitais à intervenir et à soutenir la réflexion de Nungio Cusmane (dans le précédent courrier et à propos de votre «approche philosophique» perdue), songeant désabusée que la conjoncture est actuelle, les aspects formels, et la mise, en abyme ! Mais la présence dans la même rubrique de la prose (brillante !) de Nicolaï Laros, pourfendant un C. Theymar résolument anti-Matrixien m'incite à souhaiter très fort un retour du «sens» dans *Mad Movies*, afin de sauver Nicolaï du «néant mercantile et cinématologique», mais aussi d'éviter une couv' d'un *Mad* 139 dessinée par Sébastien Vidal (néanmoins talentueux) en ces mêmes pages. Ciel ! un *Mad* transformé en *Pif-Gadget* branchouille, annonciateur d'une séquelle (de trop !), est-ce inéluctable ? Le marché est pourtant saturé de magazines de ce genre, alors pourquoi ne pas entrer plus clairement en concurrence et vendre de la star, de l'interview et des effets au kilomètre ? Surtout quand un **Sleepy Hollow** attendu par tous récolte des *Avis Chiffrés* (sans intérêt tels quels) aussi différents.

A vrai dire, je n'ai pas «marché» à **Sleepy Hollow**, malgré toutes les qualités qu'on lui accorde avec raison. Si l'hommage à la *Hammer* est aussi réussi qu'assumé, j'attendais peut-être de la part d'un Tim Burton qu'il en revisite le style avec impertinence, qu'il en malmène les codes, les enrichisse de sa sensibilité et de son talent subversif. Résultat, un film à mon avis trop impersonnel, sauvé par ce plan final, idyllique comme une déco' de boîte de chocolats bon marché, avec ce petit drapeau états-uniens, là à droite, pas patriotique pour deux sous, qui nous révèle mieux que des mots et des allusions à New-York : «ça s'est passé en Amérique...». Et voilà, tout est vrai d'un seul coup, crédible et effrayant.

Il est certain que ***Sleepy Hollow*** *recherche plus la belle image que le retour au «sens» dont tu parles. Quand on dispose de vieux renards comme Jeffrey Jones et Miranda Richardson, quel dommage de ne pas approfondir les caractères de cette petite bourgeoisie rurale avant d'entrer brillamment dans le vif du sujet. Peut-être faut-il y voir là une explication à nos notes dans les* Avis Chiffrés, *et mesurer du même coup (pour ma part, tout du moins) les limites d'un tableau de cotation aussi schématique. J.P.P.*

Baptiste Duval, Rouen

Je sais que c'est un peu tard pour un rebondissement (cf. n°s 116, 117, 118), mais vous savez comment sont les intégristes fanatiques, ils n'en démordent pas. Depuis ma dernière lettre, j'ai fait un énorme travail sur moi-même et j'arrive maintenant à accepter qu'un certain public n'aime pas réfléchir à un film intelligent, celui-ci lui renvoyant sa propre bêtise (*euh, dis voir, tu ne ferais pas un peu d'élitisme, toi ?*). Cette fois, je ne donnerai pas de noms, mais je pense à ceux qui diraient du mal du **Project Blair Witch**. Peut-être que tous ceux qui n'y ont vu que du vent n'ont pas été capables de comprendre la portée de ce film-concept qui propose une véritable problématique sur la réalité subjective, mais aussi sur les outils cinématographiques (absence totale d'effets spéciaux/**Star Wars Episode 1**). Par ailleurs, l'angoisse qui naît de la focalisation interne via la caméra subjective, du hors-champs, du non-vu, de l'obscurité, n'est-elle pas plus intense que tout ce qu'on a pu éprouver face à des monstres en caoutchouc, ou même virtuels ?

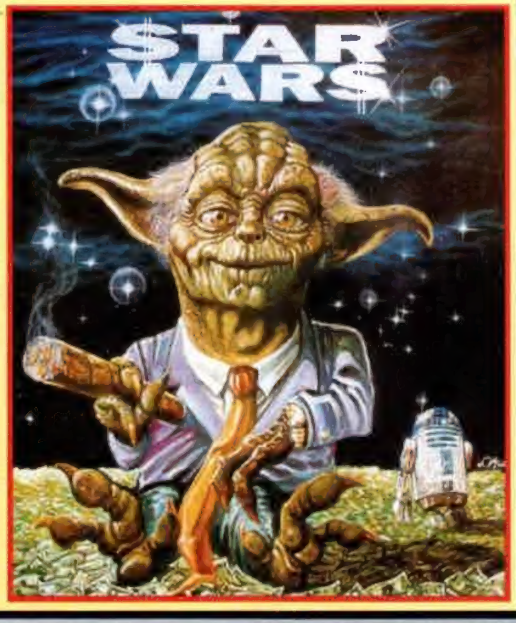
D'autre part, je continue à appeler au boycott des **Fin des Temps**, **Momie**, **Wild Wild West** et autres **Star Wars**... On me reprochera d'être intolérant, mais peut-on rester tolérant à l'égard de cette forme de fascisme des Majors qui conduit progressivement à une uniformisation de la culture ? Je ne fais pas là d'anti-américanisme, le problème est économique. Pour ma part je garde la nostalgie d'une époque où cinéma de genre voulait dire contre-culture (de Romero à Jackson), anticonformisme et originalité (tous), et parfois, voire souvent, créativité intellectuelle et/ou esthétique (Polanski, Hooper, Argento...). Et pour ceux que mes opinions intéresseraient, **Dans la peau de John Malkovich** est excellent, et même si Lynch et Kitano ont délaissé les genres qui avaient fait leur renommée, **A Straight Story** et **L'Eté de Kikujiro** sont vraiment des grands films.

Sinon, j'ai bien peur que ce soit sans appel, mais *Tonton Mad*, *Ze Mad Rubrik* ou les *Craignos*, on les reverra, ou pas ? Par contre, bien vu pour le «*Guide*». Je suis condamné à *Mad* Ad vitam aeternam.

Tu l'as dit, et ne compte pas sur une remise de peine. Ceci dit ton propos paraît des plus pertinents, mais reconnais qu'en plus des systèmes de productions déjà favorables aux Majors, la promotion médiatique désormais bien en place fonctionne à sens unique en envoyant le public toujours voir les mêmes films, dans les mêmes salles, au même moment, et à cela nul ne peut rien. Au moins, à Mad, *nous chroniquons tous les films fantastiques. Libre au lecteur de faire son choix. J.P.P.*

Pierre Gonzalès, Tarbes

Toujours pas abonné, mais toujours d'attaque pour aller chercher votre canard dès qu'il déboule au buraliste du coin, celui qui habite près du cimetière et vous range dans le coin sombre de sa boutique, je vous envoie à nouveau la photo de l'un de mes récents dessins. Vous aurez reconnu le clin d'œil respectueux à l'œuvre du barbu le mieux payé d'Hollywood, et dont le dernier opus m'a replongé avec mélancolie à l'époque où je me délectais de Blédine tout en serrant ma tototte contre mes joues. Je vous remercie de bien vouloir me publier et suis très intéressé par les propositions de personnes recherchant des illustrateurs et qui peuvent me joindre à cette adresse : Pierre Gonzalès, Rés. les 4 Véziaux, 21, quai Estevenet, 65000 Tarbes. Je recherche également de bons scénarios de BD pour démarrer un album.



PETITES ANNONCES

Vds nbreux LD (fantastique/SF/action) entre 70 et 130 F + lecteur CDV *Pioneer* 800 F. Emmanuel au 05 56 57 88 97.

Rech. VHS de **Pluch' Melody** ainsi que docs sur ***Dallas*** et ***Côte Ouest***. Grégory Arési, 25 rue des Jasmins, 54190 Villerupt.

Ach., même chers, *Fangoria* 155, *Draculina* 28 et 30, *Video Watchdog* 2, 8, 10, 16, 18, et 24 à 27, *Cult Movies* 28 et *Horizons du Fantastique* 1 et 2 + les huit premiers catalogues du Festival d'Avoriaz. Tél.: 01 64 88 02 93 en soirée.

Rech. VHS de **Délivrance** et **Simetierre**. Vds 60 F pièce K7 de **Visitors** et **Petits Meurtres entre nous** (*d'accord, mais tu ne le dis à personne, alors ?*). Sébastien Jourdan, 105 rue Jean Jaurès, 92170 Vanves.

Ech. VHS de **Antropophagous**, **Razorback**, **Quatre Mouches de Velours Gris**, **Tygra** et **Barbarians** contre **Frères de Sang**, **L'Ange de la Vengeance**, **Elmer le Remue Méninges**. Joaquim Fornes, 17 route de Barville, 45300 Boynes.

Rech. VHS de **Buffy** (le film), **The Lochness Horror**, **Scalps** et **Dinosaurs Island**. Yann Israel, 2 rue du 8 Mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Ech. + de 1.000 films (VHS PAL uniquement). Rech. tout sur Vincent Price et Tim Burton. Corinne Claus, 149 Bd G. Van Haelen, Bte, 1190 Bruxelles, Belgique.

Vds *M.M.* 31, 34, 36, 43 et 56, *Starfix* à partir du 45, *Première* 188 à 203, E.F. 181 à 188, programmes Avoriaz 84, 88, 89 et 91, affiches de films... Georges au 01 30 57 04 65.

Vds nbreuses VHS fantastique/SF/policier + CD, K7 audio et vinyls. Liste contre 2 timbres à Emmanuel Brouillet, 56 av. Jean Jaurès, 91200 Athis Mons.

Rech. aff. de **Atlantis Interceptor**, **Les Guerriers du Futur** et **Les Traqués de l'An 2000**. J.F. Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

Vds collection complète de mags ***X-Files*** + objet. Tél.: 06 13 95 43 43.

Rech. VHS de **L'Etreinte du Vampire**, **Les Ailes de la Nuit**, **Galactica** et **New York ne Répond plus** (*continue à l'interroger, il finira bien par avouer...*). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Ach. jouets **Star Wars**, 1977/1999. Laurent au 06 61 73 74 21.

Vds 90 F pièce guide officiel ***X-Files*** 2 et 3, guide non officiel 1ère, 3ème et 4ème saison, VHS ***X-Files*** dossiers 1 et 3 à 8. Viviane au 02 40 73 15 95.

Vds VHS, photos d'exploitation et livre de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Tél.: 03 84 52 51 64 après 20 h.

Vds VHS de **Bloody Bird**, **La Marque du Diable**, **Rabid Grannies**, etc... Liste sur demande à Christophe Mince, La Verchère, 63300 Escoutoux.

Vds affiches, photos d'exploitation, revues de cinéma. Plus de 1.000 titres disponibles. Liste contre 2 timbres à Olivier Strecker, 8 place Raimu, 13270 Fos sur Mer.

Propose pastiches BD trash de Tintin, Lucky Luke, Astérix... Liste sur demande à Daniel Demarez, 54 rue Fort Mahon, 7012 Jemappes, Belgique.

Rech. VHS de **Terre Brûlée**, **Le Scorpion Noir**, **La Merveilleuse Visite**, **Themrock** et **Les Voitures qui ont Mangé Paris**, (*sont priées de le rapporter séance tenante...*). Frédéric Métais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Vds collection de *Génération Séries* (sauf 21 et 22), ainsi que nbreux *Strange* et *Spécial Strange*. Tél.: 06 84 49 48 89.

Vds VHS récentes et rares + trading cards *Marvel*, *Lady Death*, ***Simpson***, **Batman**, **Star Wars**... Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 6 rue Vaugelas, 74000 Annecy.

Vds intégrale des ***Thunderbirds*** (1ère édition, 32 K7, VF) + 3 coffrets ***Star Trek Next Generation*** (VO, PAL). Eric Robert, 554 chemin des Cadenières, 83136 Garéoult.

Ech. docs sur Gérard Depardieu et tous les acteurs français contre docs sur Ray Liotta, Timothy Hutton, Antonio Banderas. Joëlle Jacquemin, rue Mirville 67 et 69, 4101 Jemeppe, Belgique.

Ach. comics US ***X-Files*** et les deux premières K7 de la saison 1. Vds CCG ***X-Files***. Sylvie Ramat, 24 av. du Général De Gaulle, 91830 Le Coudray-Montceaux.

Rech. tout doc ou référence sur les sept péchés capitaux dans le gore. Cécile, le week-end, au 05 46 36 60 00.

Ch. K7 du doc sur le cinéma **X Un Siècle de Plaisir** diffusé sur *Canal +* (*si c'est pour se documenter, ça va...*). David au 06 14 40 94 85.

Association rech. maquettiste bénévole habitant Paris, équipé *Mac* ou *PC*, scanner et logiciels *X-Press* et *Photoshop* pour réaliser la maquette d'un fanzine de cinéma trimestriel. Tél.: 01 46 24 69 33.

Vds 120 F pièce DVD de **Blade** et **Snake Eyes**. Olivier au 01 42 57 93 09.

Laëticia Lassalle, St. Yrieix

Je vous écris pour plusieurs petites raisons. La première pour vous dire que j'ai à peine 18 ans et que depuis ma découverte de *Mad*, au numéro 98, je n'ai pu me lasser de votre magazine. D'ailleurs, j'écume tous les kiosques pour le trouver ! La deuxième raison c'est que je me suis fait offrir le dernier petit bijou de JPP, *Les 101 Monstres Ringards*. Je l'ai adoré au point de le lire plusieurs fois à la suite. J'espère qu'il y en aura d'autres comme celui-là. Je ne connais pas les trois *Craignos Monsters* car ils sont un peu chers pour mes moyens, mais je ne désespère pas de les acheter un jour (ou de me les faire offrir). Enfin, je suis une grande fan de River Phoenix et je recherche tout sur lui : docs, films, etc... Donc, si vous pouviez publier mon adresse je vous en serais reconnaissante. En attendant je souhaite une très très longue vie à *Mad Movies*. Laëticia Lassalle, 15, rue de la Combe Garnier, 16710 St. Yrieix.

Les figurants d'Avignon

Je pourrais vous parler des films que nous avons vus (**Sixième Sens**, très bien, **Peur Bleue**, pas mal, **Star Wars**, moyen, à part Ludo, qui a adoré), mais, bon, tout le monde s'en fout et nous ne sommes pas critiques. En fait, sous ce titre générique des figurants d'Avignon se cachent François, Guillaume, Van Song, Ludo, Fred, Gros Dédé, Jaques, et moi... soit les acteurs de **Time Demon 2**, et nous écrivons pour savoir où le film en est à l'heure actuelle. Nous avons essayé de faire parler Laurent Dallias, la super-star du film (gâterie, passage à tabac), rien n'y fait. On aimerait aussi savoir pourquoi c'est toujours JPP qui se retrouve en photo dans *Mad* ou qui passe à *Nulle Part Ailleurs* avec les filles nues (surtout celles qui ont de gros... *De gros cachets, les filles nues ont de gros cachets, chez nous !*), et pourquoi c'est toujours nous qui prenons les coups dans les bagarres ? En espérant une réponse objective, nous souhaitons longue vie à notre revue préférée. Sans réponse sous huitaine, nous lâchons Ludo (le méchant du film).

Aux dernières nouvelles, Richard J. Thomson connaîtrait des problèmes de montage, mais le retard n'est-il pas chez Richard J. comme une seconde nature ? Quant à la question des filles nues, tu saisis là toute la différence entre le producteur et le petit personnel. Oui, je sais, c'est injuste ! J.P.P.

Strecker Olivier, Fos sur Mer

Le n°5 de mon fanzine *Dead Corpse* vient de sortir ! Un numéro spécial *Troma* avec plein de photos sympathiques et d'autres moins, mais toutes inédites. Cela faisait des années que je squattais la suite 146 au Carlton pendant Cannes (on a tous fait ça, pas vrai Jean-Pierre ?) et j'ai rempli des sacs entiers de matos gratuit. Ce numéro spécial est une sorte de remerciement à Lloyd Kaufman et son équipe. Pour se le procurer, c'est simple : il suffit de m'écrire en m'envoyant un chèque de 35 F (port compris). Et que diriez-vous d'une petite photo de Chrystal MacCloud, l'actrice de **Terror Firmer**, pour la promotion de mon zine ?

Ben, je dirais «elle pourrait pas promouvoir aussi Mad Movies, *pendant qu'elle y est ?»...*

Sandrine Baldelli, Vedene

Toujours fidèle au rendez-vous, j'ai mûri et j'ai l'impression de vieillir avec mon *Mad* sous le bras. Enfin !...
Enorme surprise cette année avec **Stigmata**. Ce film traitant de surnaturel et de possession nous plonge dans l'abîme de nos angoisses les plus profondes. Et par rapport à **La Fin des Temps**, quelle crédibilité ! Gabriel Byrne se rattrape bien dans son personnage de prêtre tiraillé entre ses convictions religieuses et son amour naissant pour la belle Patricia Arquette. Malgré une publicité quasi inexistante, **Stigmata** se révèle un chef-d'œuvre du genre. Les catholiques n'ont qu'à bien se tenir !

LE TITRE MYSTERIEUX

Ça y est, les potes ! J'ai scraffé la première photo de **Star Wars Episode 2**. *Avec ça, vous faites la cover mortelle... Je vois déjà l'affichage partout, les kiosques dévalisés et nos concurrents en pleurs. Envoyez vite le blé, faut que j'arrose sévère mes contacts... Signé : Rallouch.*

Ceci pour vous montrer l'audace de nos correspondants à l'étranger, dont le manque de scrupules n'a d'égal que la franche cupidité. En fait de **Star Wars**, tout le monde aura reconnu le film... euh, oui, quel film, au fait ?
Peu de lecteurs ont identifié notre précédent titre réalisé par Jean Brismée et sorti sous les appellations diverses de **Au Service du Diable**, **Le Château du Vice**, ou encore **La Nuit des Pétrifiés**. Bravo donc à Fabien Lanier, Mylène Marchal, Jean-Claude Duveyrier et Jean Lagarde, qui gagnent, comme d'habitude, le dernier numéro de *Mad Movies*.

Rech. VHS de **Amityville Curse**, **Le 18ème Ange**, **Possession Démoniaque** et tout autre film avec Satan (*c'est vrai qu'il joue bien, le salaud !*) + posters d'Alicia Silverstone. Grégory Marquet, 115 rue Henri Barbusse, 62860 Ecourt St Quentin.

Rech. BO en CD de **Conan le Barbare**, **Conan le Destructeur** et **L'Emprise des Ténèbres**. Thierry Berté, 9 rue André Malraux, 45400 Fleury les Aubrais.

Ach. 120 F E.F. n°123 en bon état. Jon Older, 53 Exeter Road, Bristol BS3 1LY, Angleterre.

Ach., vds, éch. tout doc sur Stallone. Ch. fans de Sly. Eric au 02 38 76 85 69.

Ach. 50 F pièce VHS de **Cyborg**, **TimeCop** et **Chasse à l'Homme**. Chris au 02 97 81 15 39.

Ch. *Génération Séries* 1, 12 et 1HS, anciens *M.M.*, *Impact*, *E.F.*, trading cards de série télé ou animée... Johnny Tramontin, rue de Niamey 2B, 7012 Jemappes, Belgique.

Vds nbreux docs sur ***X-Files***, ***Buffy***, ***Friends***, ***Le Caméléon***... Liste contre 1 timbre à Sarah Lalonde, Le Bourg, 03500 Saulcet.

Vds figurines ***X-Files*** neuves, docs sur Stallone et Schwarzie, VHS tous genres. S. Moscala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Rech. VHS de **Sleepaway Camp 2 et 3**, **Piranhas** (1996), BO en CD de **Showgirls**, **Massacre dans le Train Fantôme** et **L'Invasion Vient de Mars**. Vds une centaine de films d'horreur. Yohan Parrot, 1 impasse des Jardins, Les Pelouses. 30110 La Grand' Combe.

Vds comics US et français (*Strange*, *Titans*, *Nova*...) ainsi que divers produits **Star Wars**. Liste sur demande à Anthony Meunier, 4 rue des Meules, 71100 Chalon sur Saône.

Vds 80 F pièce ou éch. VHS de ***Friends*** saison 1 à 5 en VOSTF. Vds nbreux docs sur Dean Stockwell et ses films. Vanessa Bizé, 3 résidence du Parc, 93120 La Courneuve.

Ch. documentaire «Sur les Traces de Jeanne», diffusé le 20/2/2000, à 15h sur *Canal +*. Fabrice Robin, 10 rue Emile Kahn, 91700 Ste Geneviève des Bois.

Collectionneur propose nombreux films rares : **Things to Come**, **The Deadly Mantis**, **Day of the Triffids**, **Deux Nigauds chez Vénus**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Vds nbreuse jaquettes *Télé K7*, cinéma et aussi sports et émissions TV. Liste contre deux timbres. ludovic Meline, «Les Pins», Bd jean Behra, O600 Nice. tél.: 04 93 84 25 21.

L'A.D.R.A.I., Association des Réalisateurs et Auteurs Indépendants, propose ses services de placement peu onéreux pour des figurants, comédiens et techniciens. Écrire au 54 bis, rue david d'Angers, 75019 Paris. tél.: 01 42 01 57 07.

Rech. à prix raisonnable, en originales ou enregistrées K7 de **Furyo**, les trois **Histoires de Fantômes Chinois**, **Les Cendres du Temps**, **Chungking Express**, **Happy Together**... Si vous habitez Rennes et ses environs, demandez Eddy, au 02 99 50 29 33.

Vds VHS de **Maniac**, **Armageddon**, **Le Monstre du Train**, **Le Dîner de Cons** (*merci, on n'a plus faim !*) + livres, affiches, dictionnaires de cinéma. Liste contre 1 timbre à Gilles Vilatte, 106 rue du Théâtre, 75015 Paris.

Vds VHS de **Massacre à la Tronçonneuse**, **Piranha 2**, **Maniac**, **Chair pour Frankenstein**, **Du Sang pour Dracula** et plusieurs centaines d'autres films fantastiques. Rech. films de Mocky (**Litan**, **Ville à Vendre**, **La Machine à Découdre**...). Emmanuel au 06 62 80 57 43.

Vds 130 F pièce DVD Hong Kong de **Fong Sai-Yuk**, **Happy Together** et **The Lovers**. Caroline au 06 16 09 59 19.

Vds K7 de films fantastique/giallo/ horreur. Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Appt 16, 59800 Lille.

Rech. BO de **La Nuit Déchirée**, **Les Griffes de la Nuit**, **Candyman**, **The Thing**, **Zombie**, **Suspiria**, **Henry Portrait of a Serial Killer** + VHS de **L'Enfer des Zombies**, **Le Jour des Morts-vivants**, **L'Au-delà** et **Maniac**. Guillaume au 03 87 66 23 92.

Vds en un seul lot cinq livres (en parfait état) sur les ***X-Files***. Valeur 500 F, vendu 230 F (port compris). M. Padovani, 90, rue République, 13002 Marseille. Tél.: 04 91 91 65 61.

Rech. VHS de **The Plague of the Zombies**, **L'Autre** et **La Sentinelle des Maudits**. Michaël Monnier, Rua Padre Sena Freitas n°1, 3e, 1170/282 Lisboa, Portugal.

Vds 250 BO en CD, années 30/70 (tous genres) + compilations de Miklos Rozsa, Bernard Herrmann, Max Steiner... Liste sur demande à Ronan Quéau, 4 chemin du Stade, 29100 Le Juch.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- personnes souhaitant faire partie de mon fan Club. Lorenzo Schaeffer, Fan Club James Bond, 85 av du Docteur Arnold Netter, 75012 Paris.

- correspondant(e) de préférence gothic aimant Anne Rice, le cinéma fantastique, la littérature et la poésie. Cyril Charbonnier, 20 chemin des Serins, 13013 Marseille.

- une colleuse à scotch 16mm à un prix *Mad*. Greg au 02 51 68 44 31.

- correspondant(e) 20-25 ans sur la région Metz/Nancy aimant **Scream**, **La Ligne Rouge**, **Starship Troopers** et le cinéma fantastique. Guillaume Mommer, 36 rue Pasteur, 54250 Champigneulles.

- jeunes passionnés de cinéma (en particulier fantastique) sur Strasbourg et alentours pour partager avis, idées et surtout projets (scénario, réalisation...). Emmanuelle Guth, 36 rue Molkenbronn, 67380 Lingolsheim.

- fans de ***Cosmos 1999*** pour rejoindre notre nouveau club «Destination Alpha», qui prend la suite du défunt «Aigle» (*Quoi !!! Aigle est mort ?*). Pour 70 F par an, vous recevrez un bulletin trimestriel de 25 pages écrit par des fans pour des fans. Destination Alpha, Eric Roure, 25 rue Henri Chas, 43000 Le Puy en Velay.

FACE AUX CRAIGNOS, LA PRESSE UNANIME !

Un texte joyeux, archi-documenté et méchamment instructif. Un excellent bouquin de cinéma (Charlie Hebdo).

Les Extraterrestres n'auront qu'une envie : vous le piquer (Aventuriers).

Rigolo et léger, plus kitsch, tu meurs (Le Figaro Etudiant).

Illustré par des quantités d'affiches hilarantes et de photos parfois saignantes, ce livre est un vrai régal (Le Matin, Suisse).

Le tome 3 de l'histoire du cinéma des effets spéciaux, plein d'illustrations étonnantes (Le Républicain Lorrain).

Une somme de photos infos et anecdotes sur le monde merveilleux du cinéma B, voire Z. Des centaines d'images gore, poétiques ou absurdes, mais toujours drôles (L'Affiche).

Un nouvel hommage aux monstres les plus délirants de l'histoire du cinéma (Ciné Live).

Réjouissant survol des grands nanars du cinéma fantastique, sous une pluie d'illustrations et un texte plein d'humour (Télé K7).

Tous les monstres super top moches dans ce troisième opus des Craignos Monsters (20 Ans).

On adore cette encyclopédie de l'horreur détonnante. Monstrueusement drôle (Studio Multimédia).

Un bel hommage au cinéma fantastique de série B (Ouest France).

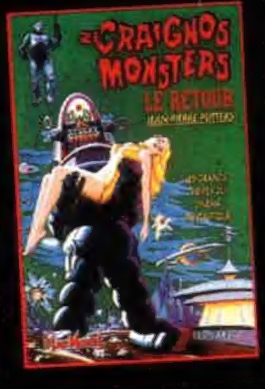
Monstres ringards en vedette où l'auteur explore avec humour la planète des séries Z (Paris Normandie).

Le livre qui dit tout sur les films de séries Z (Libération).

Le retour de tous les monstres du cinéma fantastique. Jubilatoire (L'Est Républicain).

Mythologie des créatures les plus Z, pleins d'infos et une icono très graphic. Un cadeau monstrueux (Première).

Si la dose prescrite ne remplit pas son office, n'hésitez pas à augmenter la posologie avec les tomes 1 et 2 des **CRAIGNOS MONSTERS**. Chaque volume : 240 F (port compris) à notre adresse : Mad Movies/ Impact, 4 rue Mansart, 75009 Paris.



En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma

MAD MOVIES 2000

rue de La Rochefoucauld

75009 Paris

ouvert du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)

Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 46
Fax : 01 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 41
Fax : 01 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex

GRAND JEU CONCOURS

RÉALISEZ VOTRE PROPRE "BLAIR WITCH"

INSCRIVEZ VOUS SUR

www.mcm.net/blairwitch

LES TROIS GAGNANTS VERRONT LEUR FILM PRODUIT ET DISTRIBUÉ

DES LECTEURS DVD VIDEO
ET BIEN D'AUTRES
LOTS POUR LES AUTRES
GAGNANTS !!!

DISPONIBLE LE 12 AVRIL 2000
EN DVD ET VHS

www.mcm.net/blairwitch

FILM OFFICE

La chaîne musicale MCM www.mcm.net

funradio